

VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE.

VI.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n. 37.

VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE,

CHEZ LES TCHERKESSES ET LES ABKHASES,

EN COLCHIDE, EN GÉORGIE, EN ARMÉNIE
ET EN CRIMÉE;

AVEC UN ATLAS GÉOGRAPHIQUE, PITTORESQUE,
ARCHÉOLOGIQUE, GÉOLOGIQUE, ETC.

Ouvrage qui a remporté le prix de la Société de Géographie
de Paris, en 1838.

PAR FRÉDÉRIC DUBOIS DE MONTPÉREUX.

TOME VI.



PARIS.
LIBRAIRIE DE GIDE,
RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

Sm 1843.

QUELQUES MOTS

SUR LA

GÉOGRAPHIE ET L'HISTOIRE ANCIENNE

DE

LA COTE DE CRIMÉE.

La géographie ancienne n'est rien moins que riche en détails sur la côte de Crimée. Entre Théodosie et le port des Symboles (Balaklava) elle ne connaît que deux montagnes et deux villes, *Athénaon* et le mont *Trapèze*, la ville des *Lampades* et le mont *Krioumétôpon*, auxquels, dans le quatrième siècle, Procope ajoute deux châteaux : *Alouston* et *Gorsoubitaïs*.

Sur ces six localités, deux sont encore l'objet des controverses des archéologues, Athénaon et le Krioumétôpon. A cause d'une distance indiquée trop en gros, l'on ne sait si l'on placera la première à Otouze, à Koze ou à Soudak, et quant au Krioumétôpon ou Front du bélier, l'incertitude a été telle jusqu'à présent, que *Pallas* et d'après lui *Reuilly*, l'ont placé sur les hau-

teurs de l'Aï-Pétri, près d'Aloupka; le marquis de Kastelnau l'a vu dans le Mont Ilia près de Lapsi; M. Montandon le transporte au cap Aïthodor : Clarke, Héber, Mouraviev-Apostol et M. P. de Koeppen seuls, prennent l'Aïoudagh ou Bïouk-Kastèle pour l'équivalent de ce célèbre promontoire.

Je crois nécessaire de résumer les fragments très-brefs de texte qui nous sont parvenus, afin de résoudre ces incertitudes (1).

Le texte de Scymnus de Chio, le plus ancien géographe qui parle de la côte de Crimée, mentionne simplement *Athénaon*, ajoutant que les Scythes possédaient tout le pays qui s'étendait de cette ville à Kytas.

Le Périple anonyme, plus explicite, compte 200 stades de Théodosie à *Athénaon :* à la même distance, Arrien place le *port désert des Tauro-Scythes*, épithète qu'il donne à Athénaon, et qui prouve que cette ville où résidaient les Scythes du temps de Scymnus (c'est-à-dire 100 ans avant J. C.), était abandonnée du temps de l'empereur Adrien. J'ai prouvé que nulle position ne répon-

(1) Parmi les auteurs qui ont parlé de la côte de Crimée, *Hérodote* écrivait 469 ans avant J.-C., *Scymnus de Chio* 100 ans avant J.-C., *Strabon* 29 ans après J.-C., *Arrien* 110 ans après J.-C., *Ptolémée* 211 ans et *Procope* 550 ans après J.-C. Le *Périple anonyme* a traduit en prose les vers de Scymnus.

dait mieux à ce port important des Scythes que Soudak.

D'Athénaon au *mont Trapèze* de Strabon (le Tchatyrdagh), et au château d'*Alouston* de Procope (Aloucheta), pas un nom connu.

Plus loin la ville des *Lampades* (des Fanaux), dont le nom a bravé vingt siècles, était la seule résidence des Taures, connue de Scymnus; les ruines de tout âge semées autour de *Biouk* et de *Koutchouk-Lambat*, font transition entre la ville antique et les villages actuels.

Arrien l'appelle simplement *Lampas*, quand il dit : « Du port désert des Tauro-Scythes à *Halmitis-Taurique* (εἰσ ἀλμῖτιδα τῆσ ταυρικῆς), il y a 600 stades, et de *Lampas* au port des Symboles 520 stades. On voit que ces deux localités, *Halmitis* et *Lampas*, n'en forment qu'une ou sont bien rapprochées, puisqu'il les substitue l'une à l'autre (1).»

Enfin nous arrivons au point le plus contesté.

(1) *Halmitis* peut se dériver de ἅλμα, saut, endroit où l'on saute, ou sur quoi l'on saute. Ce nom n'aurait-il point quelque rapport avec le rocher du haut duquel on précipiterait les corps des victimes offertes à la Diane Taurique, dont il sera fait mention plus bas? Remarquons encore que la rivière Alma prend sa source sur le versant septentrional de la chaîne Taurique, opposé au plateau sur lequel est bâti Biouk-Lambat.

« De la ville des Lampades, dit Scymnus, au promontoire élevé de la Tauride, qu'on appelle Krioumétôpon (le Front du bélier), on compte 120 stades (c'est-à-dire une quinzaine de verst). »

Dans un rayon pareil il n'y a et il ne peut y avoir que l'Aïoudagh ou Grand-Kastèle qui réponde à cette position. D'ailleurs, lisez Strabon : « En avant de la côte Taurique, dit-il, se détache fortement vers le midi, dans la mer, un promontoire qui se dirige vers la Paphlagonie et la ville d'Amastris ; on l'appelle *Krioumétôpon*. Au cap correspond celui de Carambis en Paphlagonie, au moyen desquels le Pont-Euxin est comme partagé en deux. »

Peut-on désigner plus clairement cette montagne isolée qui se détache en promontoire bien loin dans la mer? et qu'on trouve un seul point de la Crimée qui réunisse aussi bien tous les caractères voulus, forme, position et distance relative (1).

(1) Ptolémée place le *Krioumétôpon* à peu près à moitié de distance entre Théodosie et Chersonesus ; Pline compte, pour la première moitié de Théodosie au Krioumétôpon, 122 mille pas romains, et pour la seconde 145 mille pas. Quoique vagues, ces deux mesures conviennent très-bien à l'Aïoudagh, mais ne peuvent s'accorder avec aucune des hypothèses de Pallas, du marquis de Kastelnau ou de M. Montandon.

Je regarde donc comme certain que l'*Aïou-dagh* ou montagne de l'Ours est le Front du bélier ou *Krioumétôpon* des anciens, et c'est autour de cette montagne classique des Taures que je transporterai le théâtre des récits d'Hérodote et de Scymnus.

« C'est là (au Krioumétôpon), dit Scymnus, qu'on prétend qu'arriva Iphigénie, lorsqu'elle disparut autrefois de l'Aulide. Les Taures y abondent et leurs tourbes nombreuses mènent dans ces montagnes une vie errante. Barbares par leurs cruautés et par leurs meurtres, ils adorent eux-mêmes une divinité qui leur ressemble par ses crimes impies. »

Au Krioumétôpon aborda donc Iphigénie, et là se trouve le temple de cette cruelle Diane Taurique; et comme pour certifier le fait, le village tatare qui est bâti au pied de la montagne, porte encore le nom de *Parthénith* en l'honneur de la *Divinité vierge.*

Maintenant que nous connaissons la localité, il est intéressant de lire ce qu'Hérodote nous a transmis des moeurs et des sacrifices des Taures.

« Les Taures, dit-il, habitent la partie montagneuse de la Tauride, jusqu'à la Chersonèse âpre (*Trachée*) qui appartient à la mer qui est sous le vent d'est. Les Scythes, par contre, occupent la steppe sur les Taures et les pays qui s'étendent vers la mer de l'est, ainsi que les

côtes occidentales du Bosphore Kimmérien, et la rive du Palus jusqu'au Tanaïs qui se décharge dans une anse du Palus.

« Les Taures ont des coutumes particulières; ils immolent à *une vierge* (παρθένῳ) les étrangers qui échouent sur leurs côtes et tous les Grecs qui y abordent et qui tombent entre leurs mains. Après les cérémonies accoutumées, ils les assomment d'un coup de massue sur la tête. Quelques-uns disent qu'ils leur coupent ensuite la tête et qu'ils l'attachent à une croix, et qu'ils précipitent le corps du haut d'un rocher sur lequel le temple est bâti.

« D'autres conviennent du traitement fait à la tête; mais ils assurent qu'on enterre le corps, au lieu de le précipiter du haut du rocher. Les Taures eux-mêmes disent que la déesse à laquelle ils font ces sacrifices est Iphigénie, fille d'Agamemnon; quant à leurs ennemis, si un Taure fait dans les combats un prisonnier, il lui coupe la tête et l'emporte chez lui; il la met ensuite au bout d'une perche qu'il place sur sa maison et surtout au-dessus de sa cheminée. Ils élèvent de la sorte la tête de leurs prisonniers, afin, disent-ils, quelle garde et protège toute la maison. Ils subsistent du butin qu'ils font à la guerre.

Ce tableau des Taures peut servir de commentaire à ce que dit Homère des Taures-Les-

trigons qui demeuraient autour de Balaklava. Remarquons encore que nous retrouvons peut-être dans ces paroles d'Hérodote, la source de l'usage que j'ai mentionné plus haut, t. IV, p. 434; les Osses et les Lithuaniens aiment comme les anciens Taures à suspendre sur des perches, autour de leurs habitations, des têtes et des ossements, qui dans l'origine étaient humains, et que la civilisation a changés en têtes de chevaux, etc.

Hérodote dit seulement qu'on immolait à *une* ou à *la Vierge* les étrangers, sans nommer cette divinité Taure, si redoutable et si cruelle; d'autres auteurs l'appellent *Oreilokhèn* (ὀρειλόχην) la Montagnarde (1). Sa ressemblance avec la Diane antique des Grecs, l'avait fait surnommer la Diane Taurique. Les Grecs anciens, aussi barbares que les Taures, offraient à cette Diane de jeunes garçons et de jeunes filles. L'horreur que de pareilles coutumes inspirèrent aux peuples à mesure qu'ils se civilisèrent, engagea sans doute les prêtres, hypocrites en tous temps et en tous lieux, à substituer à ces massacres humains des cérémonies moins cruelles, et cela par un signe convenu de la divinité. Ainsi naquit, dit-on, le mythe d'Iphigénie remplacée par une biche. On

(1) Ὀρειλόχης pour ὀρειλεχής, qui demeure dans les montagnes.

se contenta de fouetter rudement les enfants devant l'image de Diane Orthia (1).

Mais il y a ici plus qu'un mythe. Que je dise d'abord ce qu'était la nation *taure*. La chaîne Taurique joua en petit le même rôle que la chaîne du Caucase, c'est-à-dire qu'elle fut le refuge des peuples d'affinité finnoise, lors des invasions des races indo-germaniques au nord du Caucase. La chaîne Taurique, sous le rapport ethnographique, fut un petit îlot *finnois*, bastionné par la nature contre les races *Sanscrites*, dont la plus ancienne, celle qui joua le premier rôle connu, fut celle des Kimmériens. Ce fut avec raison qu'on appela ces *assiégés*, *Taures* ou *Montagnards* (2).

Tout ce que nous savons des Taures, vient à l'appui de la place que je leur ai assignée parmi les races tchoudes ou finnoises. Par leurs mœurs, ils sont frères des Tchétchenses et des Lesghes, ces tribus farouches qui ne reconnaissent point d'étrangers au milieu d'elles. Ils ressemblent aux anciens Tcherkesses qui avaient aussi la

(1) Boeckh, *Corp. Inscr.*, t. II, p. 89.

(2) *Toïra*, en assyrien, montagne, chaîne de montagnes; *tyrou*, en chaldéen, *touro* en syrien. Dans la petite Asie *Taër*, Alpes. Chez les races turques *tau*, montagne. Chez les Celtes *tor*, *tour*, une tour, un bâtiment rond et élevé, aussi un rempart : *or*, front, façade, devant. En grec *ὄρος*, montagne.

coutume d'immoler tous les étrangers qui venaient aborder chez eux (1). Leur divinité *vierge* se confond avec l'*Anahid* ou *Vénus Lune* des Arméniens, avec la *Vénus nocturne*, la *Vénus Uranie;* elle est la même que la *Diana Lucifera* ou *Tædifera*, qui porte la lumière ou tient un flambeau (2); le culte qu'on lui rendait chez les Géorgiens et chez les Albaniens du Caucase, était le même que celui qu'elle recevait en Tauride.

« Les Albaniens, dit Strabon, adorent comme divinité le Soleil, Jupiter et la *Lune* (Anahid), celle-ci surtout dont le temple est sur les frontières de l'Ibérie (Géorgie). Le prêtre qui le dessert est le second en honneur après le roi. Il préside aux fêtes sacrées et commande sur le territoire sacré qui est grand et bien peuplé : nombre des serviteurs religieux sont inspirés par la divinité et prophétisent. Celui que l'esprit de la divinité saisit le plus, s'en va errer

(1) Appien, p. 1066, lib. Mithrid. *Voy. autour du Caucase*, t. I, p. 58.

(2) Ce titre de Vénus Lune et Porte-Flambeau pourrait avoir quelque rapport avec le nom de la ville des Lampades (fanaux ou flambeaux) : peut-être y célébrait-on une fête avec des flambeaux en l'honneur de la divinité vierge; peut-être qu'un feu sacré lui était consacré comme les anciens Lithuaniens et les Finnois le faisaient pour leurs dieux Perkoun et Joumala.

seul dans les bois, où le prêtre le fait saisir et lier avec des chaînes sacrées; on le nourrit somptueusement pendant une année, après quoi on le produit aux sacrifices de la déesse pour être immolé avec les autres victimes. Voici comment on procède à ce sacrifice. Quelqu'un qui est expérimenté dans cet art, tenant la hache dont il est d'usage de se servir pour sacrifier un homme, et sortant de la foule, la lui enfonce dans le cœur par le côté; quand la victime tombe, ils en tirent certains signes de divination qu'ils expliquent en face du public : puis, transportant le corps dans un lieu désigné, chacun passe par-dessus en manière d'expiation. »

L'analogie est encore plus grande entre les Taures et les Tchouds-Finnois des rives de la Baltique, ces fameux pirates qui, sous les noms de Koures, de Lives et d'Esthes, infestèrent les rives de la Baltique de leurs brigandages, jusqu'aux onzième et douzième siècles de notre ère. Il existait, parmi ces Finnois, une loi qui ordonnait de brûler quiconque n'était pas de leur croyance; tout étranger dont ils pouvaient s'emparer, tout prisonnier de guerre était sacrifié à leurs divinités : « Chacun fuit cette nation la plus cruelle, à cause de la trop grande cruauté de son culte, dit Adam de Brême. » Quand leur bonne fortune ne leur procurait pas des

victimes humaines, ils en achetaient pour les martyriser de la manière la plus barbare et jeter les lambeaux de leurs corps déchirés aux oiseaux de proie. Ils leur arrachaient quelquefois le cœur pour le griller et pour le manger; d'autrefois ils les rôtissaient lentement sur des charbons (1). Ce fait de la ressemblance des Tchouds-Finnois avec les anciens Taures, vient encore fort à propos à l'appui de ce que j'ai avancé de la dislocation, qui a eu lieu très-anciennement, des races finnoises par les races indo-germaniques qui ont fait coin entre les Finnois du nord et ceux qui se sont réfugiés dans les vallées du Caucase et de la Tauride (2).

Mais comment se fait-il que la divinité vierge des Taures ressemble tant à la Diane Orthia, l'une des divinités primitives des Grecs? Cela vient de ce que la nation grecque était aussi entée sur un lambeau finnois, antérieur à l'arrivée des races indo-germaniques dans la Grèce. Les fables des

(1) Joh. Ludw. Borger, *Versuch über die Alterthümer Lieflands*; Riga, 1798, p. 91. De Bray, *Histoire de la Livonie*, t. I, p. 36.

(2) Voy. plus haut, t. IV, p. 359, note 2. Voyez encore t. I, p. 148 et 149, un fait qui prouve que cette dislocation a porté non-seulement sur des races tchouds-finnoises, mais aussi sur des races indo-germaniques, qui ont été repoussées vers le nord avec les Finnois par de nombreux arrivants.

Cyclopes, de Polyphème, sont des souvenirs de cette race primitive.

Comme j'ai cherché à le démontrer, les Grecs dans les temps les plus anciens se sont trouvés en rapport direct avec le bassin de la Mer Noire : tous leurs regards, toutes leurs expéditions se tournèrent vers l'Orient. L'expédition de Phrixus et de Hellé, celle des Argonautes, les longs errements d'Ulysse sur les côtes de la Colchide, de la Tauride et du Bosphore Cimmérien, les Akhéens revenant de Troie, que la tempête jette sur les côtes des Tcherkesses, prouvent que le mythe d'Iphigénie et d'Oreste n'est point un fait isolé, mais qu'il se rattache à des données historiques et à de fréquentes communications entre les aventuriers grecs et les pirates taures. On ne saurait se l'expliquer autrement. D'ailleurs il est trop détaillé, il a l'air trop authentique pour que ce soit un simple mythe.

Que ce soit faux ou que ce soit vrai, Iphigénie, fille d'Agamemnon, va être sacrifiée à Diane Orthia, pour obtenir de la déesse le vent qui doit faire sortir la flotte de Grecs du port d'Aulide. Le sort était tombé sur la fille du premier des *Skeptoukhes*. Le grand-prêtre Calchas aurait bien désiré accomplir son sanglant sacrifice; mais effrayé par les murmures de l'armée, il se rendit aux menaces en interprétant d'une ma-

nière plus humaine les ordres sacrés, ou Agamemnon parvint-il à lui enlever sa proie en l'expédiant sur un vaisseau pour la cacher dans une région lointaine, c'est ce qu'il sera difficile de décider au milieu des divergences des anciens auteurs. Cependant cette dernière interprétation offre plus de vraisemblance que la première.

Iphigénie arriva en Tauride, et malgré l'anathème qui reposait sur les étrangers, elle fut reçue prêtresse dans un temple de la divinité vierge des Taures, se vengeant sur tous les Grecs de l'affreux martyre dont on l'avait menacée. Mais quinze ans environ plus tard, Oreste qui vient de tuer sa mère adultère et Egisthe, le meurtrier de son père, obéissant à *la loi du sang*, est tourmenté par les furies, et n'obtient pas d'autre oracle pour se purifier de son crime, que d'aller enlever chez les Taures *la statue de leur déesse*. L'on sait que débarqué avec Pylade, ils furent saisis l'un et l'autre par l'ordre de Thoas, le roi des Taures, et que l'un d'eux devait être sacrifié. Personne n'ignore le combat de générosité qui s'éleva entre ces deux amis, la reconnaissance étrange qui eut lieu entre Iphigénie et son frère, au moment où elle allait exécuter le sacrifice. Les liens du sang ne sont pas étouffés, et Iphigénie prête son secours à Oreste pour enlever la statue que l'on

cache dans un faisceau de fagots ; on la descend ensuite le long du rocher dans un petit vaisseau qui favorise leur fuite à tous trois. Avant de quitter le rivage, Oreste y dépose sa chevelure de deuil.

J'avoue que cette expédition d'Oreste et de Pylade ne me paraît rien moins que fortuite ; elle me semble avoir été dictée par le dessein de ramener de son exil Iphigénie que sa famille n'avait pas perdue de vue. On peut croire que la disparution subite et secrète de la grande-prêtresse et de la déesse elle-même, dut surprendre la superstition cruelle des Taures, qui dès-lors confondirent la prêtresse avec la divinité, et sacrifièrent les étrangers naufragés, autant pour plaire à leur divinité que pour les venger l'une et l'autre de leur prétendu enlèvement. Le récit d'Hérodote le prouve clairement : « Les Taures eux-mêmes disent que la déesse à laquelle ils font ces sacrifices, est Iphigénie, fille d'Agamemnon. »

Mais quel a été le théâtre de cet événement ? Peut-il y avoir de doute à cet égard ? Sans doute, car les anciens ne sont pas d'accord à ce sujet. Hérodote dit seulement qu'on sacrifiait à Iphigénie, dans un temple au haut d'un rocher, sur la côte montagneuse des Taures, sans indiquer de localité. Scymnus de Chio, cent ans avant notre ère, est le premier qui l'indique, en faisant

débarquer Iphigénie, lorsqu'elle disparut de l'Aulide, à *Parthéniṭh*, au pied du Krioumétôpon, où les Taures sacrifiaient à leur divinité. Ainsi les deux récits se complètent, et il est prouvé que la plus ancienne opinion des Grecs plaçait le théâtre du mythe d'Iphigénie sur la cime de l'Aïoudagh. Je ne sais ce qui a fait abandonner cette antique tradition pour une nouvelle. On lit dans Strabon : « A Cherronesus, il se trouve un temple d'une *certaine divinité vierge* (παρθενόυ ἱερὸν, δαίμονος τινος) qui a donné son nom au promontoire *Parthénique* (de la Vierge) situé à 100 stades de la ville, sur lequel se trouve encore une chapelle de ladite divinité avec sa statue. »

La véracité et l'exactitude reconnues de Strabon, ne permettent pas de douter de l'existence du temple et de la chapelle de cette divinité vierge des Taures, *qu'on voit ailleurs tant de fois répétée, sous la figure de Diane*, sur les nombreuses médailles de Cherson. Pline et Ptolémée parlent aussi du cap Parthénique, qu'ils ont sans doute emprunté à Strabon. Il est clair, d'après les propres expressions de ce dernier, qu'il veut parler de la déesse vierge, sans nom, des Taures; mais il ne fait aucune allusion à Iphigénie, quoiqu'au livre XI, il sache fort bien qu'Oreste et Iphigénie sont allés de la Scythie Taurique en Cappadoce.

A mon avis, les paroles de Strabon ne prouvaient qu'un fait, celui de l'existence de plusieurs temples de la divinité vierge sur la côte des Taures. Les colons de la Chersonèse trouvèrent sur le haut promontoire qui les séparait de Palakium, le temple que les Taures de cette ville avaient érigé sur le bord du rocher, et selon leur coutume ils acceptèrent ce nouveau culte qu'ils assimilèrent à celui de Diane. Voilà le fait, il me semble. Néanmoins, tous les auteurs se trompant ont voulu, de propos délibéré, voir dans Strabon plus qu'il n'y avait, et ont transporté le lieu de la scène d'Oreste sur ce cap Parthénique. Si Iphigénie est la même que la divinité taure, il est clair qu'on peut donner son nom aux ruines du temple qui sont encore visibles au bord du promontoire; mais y chercher les traces d'Oreste, de Pylade et du roi Thoas, etc., sera toujours contraire à la tradition primitive.

Pour en revenir à la pluralité de ces sanctuaires de la divinité taure, je remarquerai que tous étaient au bord d'affreux précipices, du haut desquels les prêtres pouvaient lancer leurs victimes presque jusque dans la mer. Ces lieux qui inspiraient la terreur, que les navigateurs se montraient de loin, reçurent l'épithète de *sacrés* (Aïa), que porte le promontoire Parthénique, le cap Aïa près de Laspi, et l'Aïoudagh lui-

même, quoiqu'on prétende le faire dériver de *Aïou*, *en* tatare ours (1).

Parthénith, l'Aïoudagh (Baïouk-Kastèle, Krioumétôpon).

Après ce commentaire sur la géographie et sur l'histoire religieuse de l'antique côte des Taures, je vais confronter les faits avec les localités.

On peut s'attendre que la nature, à la sortie du chaos de Karabagh, rentre aussitôt dans la paix, et la terre dans son état normal, que tout reprenne son allure symétrique. J'espère le contraire; je m'attends à ce qu'elle m'offrira quelque tableau encore plus beau de ses forces gigantesques et de ses puissantes créations pour justifier la prédilection que tous les peuples de la côte, à commencer par les Taures, ont eue pour ce sol extraordinaire.

Traversant le chaos de *Sunenkaïa* et Koutchouk-Lambat, je chevauche lentement avec

(1) Ἅγιος, saint, sacré. Le cap Parthénique s'appelle ainsi *Aïa-bouroun*, le cap sacré. Dans la carte de Nicolas Witsen (1697), cet auteur l'appelle Ajajedoge, comme aujourd'hui l'Aïoudagh, preuve que l'origine de ces deux noms vient de ἅγιος et non de *aïou*. P. de Koeppen, *Krimskii Sbornik*, p. 167. Il existait une ville et un cap *Parthenium* aux environs de Kertche, entre l'embouchure du Bosphore Cimmérien et la Mer d'Azof.

mon suredji (guide) tatare, qui ne comprend rien à mes coups de marteau et à mes questions sur les noms des ruisseaux et des rochers que nous rencontrons sur notre route. Elle est pénible peut-être, mais si pittoresque et si variée pour mes études favorites, que j'en oublie la fatigue. Ainsi nous gravissons avec peine le pic de *Ramata*, qui est au-delà de Koutchouk-Lambat. Nos chevaux viennent de baigner leurs pieds dans la mer, et maintenant nous escaladons les flancs noirs et sans végétation de la montagne qui plonge tout d'une pièce dans la mer; je l'ai étudiée en montant et j'ai retrouvé ici les lits d'ophitone en boules du Kastèle et de l'Aïthodor. Mais arrivé au sommet j'oublie l'ophitone et ma route; je suis arrêté tout-à-coup malgré moi par l'un des plus beaux paysages de la Crimée. Enfin, voilà l'*Aïoudagh;* son dôme arrondi semble couché sur les flots brillants, sur lesquels il forme un long promontoire. C'est bien le Krioumétôpon; car il ne faut pas un grand effort d'imagination pour reconnaître de loin un front de bélier, dont le contour des cornes s'arrondirait derrière la tête. Je comprends aussi qu'on puisse prendre cette forme pour un ours couché, endormi.

Une vallée profonde et noire me sépare du front du bélier; c'est celle de *Parthénith* aussi antique que la divinité taure. Nous descendons

par des degrés pratiqués dans les rochers, jusqu'au village semé par petits groupes de maisons au fond et sur les flancs de la vallée. A voir ces maisons grossièrement maçonnées et ces toits en terre, je me fais illusion et je me crois encore au temps des Taures. Une plage sablonneuse et commode permettait aux navigateurs homériques de tirer leurs vaisseaux sur le rivage. Deux ruisseaux arrosent le fond de la vallée. Les habitants de Parthénith, fort à leur aise, y cultivent leurs vergers; la facilité des irrigations leur permet de semer du lin et du tabac; on vante ce dernier qui est préférable à tous ceux de la côte. Encore aujourd'hui les Parthéniens ont des barques qu'ils utilisent en faisant des transports de provisions le long de la côte. Le Front du bélier défend leur baie contre les vents d'ouest. En escaladant la montagne par un sentier rapide, après une heure de marche, on arrive au sommet où l'on trouve les ruines d'un vieux château, dont les murs sont composés de grandes pierres brutes qui sont posées à sec, sans ciment. L'ensemble des fortifications forme un grand demi-cercle, dont le mur qui en est la corde a 728 pieds de longueur; leur épaisseur n'est pas de moins de 4 pieds et demi, et la hauteur où la muraille est encore visible ne dépasse pas une toise. Le côté du mur semi-circulaire, dont le pied était abordable à l'extérieur, était défendu inté-

rieurement par 13 tours placées à 17 ou 18 pas l'une de l'autre. Elles avaient 16 pieds et demi de front, et 9 pieds de côté. L'épaisseur de ces murs intérieurs ne dépassait pas 2 pieds. L'autre mur, placé au bord d'un précipice, était sans tour (1).

A considérer le style de cette construction, il est impossible d'y reconnaître une des constructions des Grecs du Bas-Empire ou des Génois, qui sont toutes murées à chaux et à mortier, comme en font foi les ruines d'Aloucheta, d'Oursouf, de Soudak, de Théodosie, de Balaklava. Cette manière de bâtir est celle qui caractérise les murs du petit Kastèle, de Démirkapou et d'autres constructions antiques de la Crimée. Elle rappelle les murs cyclopéens de *Kimmericum* (Opouk) et des tumulus du Mont-d'Or, et je ne suis pas éloigné d'attribuer de pareilles fortifications aux Taures ou aux Taures-Scythes. Cette petite forteresse n'a jamais été habitée depuis 1475, c'est-à-dire depuis la destruction de la puissance génoise en Crimée; mais il n'y a aucune raison de croire qu'elle ait été habitée précédemment par les Génois eux-mêmes ou par les Grecs. L'intérieur ne ren-

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 169, où se trouve un plan approximatif que je reproduirai dans la partie géographique, pl. 17.

ferme pas de trace de temple ou d'autre édifice.

Si l'on veut chercher les traces d'un bâtiment de ce genre, il faut s'arrêter dès que l'on est arrivé sur le faîte de la montagne, à moitié chemin entre le village et le château ruiné, et là, on trouvera du côté de la mer, au milieu de grands arbres, les restes d'un monastère long de 6 toises, large de 3, dédié à *St. Constantin* et à *sainte Hélène*, que Pallas trouva encore entouré d'un mur de défense que M. de Koeppen a cherché inutilement. Les Tatares montrent la place où se trouvait une des colonnes du temple; elle a été transportée au jardin du comte Vorontzof à Oursouf où je l'ai vue. Elle est ornée d'une grande croix en relief; on s'est servi d'un marbre rubanné de bleu et de blanc, semblable à celui dont j'ai mentionné plus haut l'emploi. MM. Pallas et Cripps (1), compagnons de voyage de Clarke, *n'ont vu qu'une seule colonne*; mais celui-ci ajoute que précédemment il y en avait quatre, deux de marbre blanc et deux de marbre vert, et que le prince Potemkin en fit enlever deux pour décorer une église qu'il bâtissait à Cherson ou dans le voisinage.

A juger par analogie et par la constance que

(1) Pallas, *Voyage*, etc. t. II, p. 188. Clarke, *Voyage*, etc. t. II, p. 165 et 166.

les hommes mettent à enter un culte sur un autre, comme je l'ai dit maintes fois (1), je ne doute pas que le temple de la *divinité vierge* des Taures n'occupât la même place que le monastère, et si l'on veut faire des fouilles intéressantes, il faudra creuser sur cet emplacement dont l'histoire touche aux confins de toute science archéologique.

Ici Iphigénie aurait exercé sa cruelle mission; ici lui sont apparus Oreste et Pylade : ici l'on précipitait le corps des victimes du haut des rochers qui bordent la mer, et l'immense vue que l'on a aujourd'hui, coup d'œil qu'une âme reconnaissante et confiante jette sur les œuvres magnifiques du Créateur, plus vaste encore alors, parce que la cime était dépouillée d'arbres, n'était qu'un tragique observatoire d'où la prêtresse avide planait sur le vaste horizon des mers et y cherchait sa victime (2).

Le sentier rapide qui mène du village au monastère est semé de débris de briques et de vases en terre cuite. L'extrémité du promontoire de l'Aïoudagh est terminée par une petite construc-

(1) Voyez plus haut, t. I, p. 133, t. III, p. 146 et 369.

(2) Du sommet de l'Aïoudagh, on voit le petit Kastèle, l'Aï-Thodor près Bïouk-Lambat, ainsi que les châteaux-forts de Kisiltache, d'Oursouf et de Nikita. P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 173.

tion, dont il n'est resté que les quatre murs, et qui a une toise en carré.

La cime de l'Aïoudagh est complétement boisée, tandis que ses flancs verdâtres ou noirâtres sont nus. La hauteur de la montagne, calculée par M. Chatillon, est de 1795 pieds de roi.

Il existe à peine un sentier possible pour descendre de l'Aïoudagh vers Artèk et Oursouf, et il faut redescendre au village de Parthénith, pour pouvoir continuer sa route.

Artèk. Oursouf.

Au milieu des ombrages frais de Parthénith le voyageur s'arrête de préférence sous l'un des plus grands noyers de la Crimée; cet arbre entouré de bancs est historique, et l'on se rappelle la lettre que le prince de Ligne écrivit à l'abri de son feuillage, pour peindre à l'impératrice Catherine II l'effet magique que produisait sur son imagination un pays si nouveau pour lui.

La route ordinaire serpente au milieu des vergers et s'élève bientôt au milieu des ruines de roches noires et vertes de mélaphyre et d'ophitone, sur le col qui joint le dôme isolé à la chaîne taurique. Le vallon de Parthénith rempli de jets de porphyre paraît un vrai cratère d'éruption jusqu'à *Dermenkoi*, et les ruisseaux, avant d'atteindre les vergers, se précipitent sur les por-

phyres. Du point le plus élevé du col, qui a 718 pieds de hauteur, la vue est magnifique et s'étend sur tout le golfe de verdure de la vallée d'Oursouf, renfermée entre l'Aïoudagh et le cap Nikita. C'est un des plus beaux paysages de la Crimée. Il semble qu'on va toucher de la main les flancs de l'Aïoudagh, dont les masses ophitiques se détachent par grandes plaques dressées sur leur tête; de nombreux fragments jonchent le sol et forment une ceinture aride autour de la montagne. De toute part le schiste qui paraît à peu de distance de l'Aïoudagh, se cintre, se redresse comme si le dôme igné en perçant cette croûte noire l'avait entraîné, repoussé dans son mouvement d'ascension.

Du col de l'Aïoudagh, la même route descend jusqu'au rivage de la mer, en traversant les domaines d'Artèk, dont celui qu'on laisse à gauche au pied de la montagne, a appartenu à M. Gustave Olizar, qui lui a donné le nom de *Kardiatrikon* (consolation du cœur). Depuis peu d'années, il l'a cédé au colonel Potemkin, qui a de beaucoup augmenté les embellissements et les cultures dont le domaine était susceptible. Il en est peu sur la côte qui puisse rivaliser pour la richesse et le pittoresque de l'exposition, la largeur du paysage, la qualité du sol. Les personnes qui pourront obtenir la faveur de visiter Kardiatrikon feront bien d'en profiter, et d'aller

jouir de la vue que l'on a du haut des terrasses sur lesquelles s'élèvent les maisons d'habitation et d'économie : puis descendant de là par un sentier charmant, ménagé dans les vignes, et parmi les plantations de tout genre d'un petit parc où l'on retrouve les plantes et les arbres des pays chauds, elles rejoindront la route sur le rivage de la mer. Au-dessus des habitations de Kardiatrikon, au pied de la montagne, il est facile de retrouver les traces des plus anciennes habitations, mêlées de tuiles et de briques, au milieu desquelles on a découvert une petite inscription en grec moderne (1).

En suivant le rivage bordé d'*Agnus Castus* (Uzéen-Agatche en tatare), qui aiment la fraîcheur des ruisseaux qui viennent ici se perdre dans les flots de la mer, on laisse à gauche plusieurs nouvelles campagnes dont la plus considérable, comprenant un *mas* de 80 dessétines de terrain presque entièrement cultivable, appartenait à M. Darius Poniatovski; ce domaine (2) auquel on travaillait, était susceptible de devenir très-productif, et l'on pouvait y créer des établissements dignes d'envie, tant pour la vue que pour l'agrément de la position et des jardins.

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 172.

(2) Il est marqué sur la carte de M. de Koeppen sous le nom de *Khanimi*.

Une pareille campagne aurait été mon ambition.

Plus loin, s'élevant un peu, l'on atteint *Aïan* ou *Souoúksou* (eau fraîche), domaine voisin, dont une belle source fait la richesse; mais c'est à tort qu'on l'appelle eau fraîche, car sa température ne descend pas au-dessous de 11° ½. Une source que j'ai observée près de la maison de M. Poniatovski, était au même degré. Elles jaillissent toutes deux dans un schiste chargé de débris calcaires; mais à peine a-t-on passé Sououksou, que le spectacle qui s'est offert à Karabagh et à Bïouk-Lambat, recommence sur une échelle plus grande encore..... Une montagne fracassée a semé le sol de ses débris et jusqu'au-delà d'Oursouf, l'on marche au milieu d'un chaos.

Ici, je ne puis m'empêcher d'anticiper sur ma narration et de prier mes lecteurs de se placer avec moi sur la pointe du Petit Aï-Daniel, d'où ils jouiront mieux que partout ailleurs de l'ensemble de ce grandiose assemblage de révolutions géologiques (1). La planche XXII de la série géologique a été coloriée dans ce but; l'on verra en face le *dôme granitique* de l'Aïoudagh, sortant des flots : de longues fissures déchirent ses flancs escarpés, comme le Petit Kastèle, et ses débris ont été semés par suite des éboulements

(1) Atlas, IIe série, pl. 51, et V^e série, pl. 22.

sur la partie la plus voisine de la large ceinture de *schiste noir* qui l'environne.

Au-dessus du schiste, on suit le *grès du lias* et les *poudingues rouges*, dont l'inclinaison des couches approche de celle que des circonstances favorables rendent plus visible dans la *chaîne calcaire* où leur allure rappelle le *crêt* à couches redressées d'un grand cratère d'éruption et de soulèvement. Mais ce qui frappe dans ce grand tableau, sans étonner cependant, ce sont ces grandes ruines de calcaire qui sont semées ou entassées sur le schiste. On reconnait fort bien ici les ruines d'un monde qui s'est écroulé, et les restes de la montagne qui a été crevée et soulevée comme nous la voyons. L'on voit une *pyramide* dominer cet éboulement à côté du bloc arrondi de *Ghêlinkaïa* : plus bas l'on disdingue le massif isolé qui porte les ruines pittoresques du château d'Oursouf; plus loin, vers l'Aïoudagh sont de vrais chaos de gros fragments entassés; çà et là, existent des massifs qu'à leur grandeur, à leur hauteur de plusieurs centaines de pieds, à la régularité de leurs couches renversées, l'on prendrait pour la roche sur place, si ces rochers erratiques n'étaient noyés, au milieu d'un chaos, comme au milieu d'un moraine (1). Le plus grand de ces rochers

(1) La roche calcaire, brisée souvent en petits fragments

touche à la source de Sououksou qu'il domine comme une haute muraille. Enfin les débris de ce terrain erratique paraissent remplir aussi une partie de la baie d'Oursouf, comme le prouvent les deux rochers de *Tachelar* (les pierres), qui, dans une mer profonde de 160 pieds environ, sortent leurs cimes de 170 pieds au-dessus de flots, ce qui leur donne une hauteur entière de 330 pieds environ. La mesure de ces fragments donnera une idée de celle des autres.

Tel est le pays que ma route traverse; çà et là quelques fragments de schiste sortent sous le chaos qui se trouve même partagé en deux par un profond ravin de schiste, où l'on peut étudier la superposition du sol.

Au milieu de ces rochers entassés pêle-mêle au hasard, appuyés les uns sur les autres, l'on ne fait pas un pas que l'on ne trouve des traces d'antiques habitations, avec des murs taures, tels que ceux que j'ai signalés plus haut, elles couronnent entre autres deux mamelons arides. De l'autre côté du ravin d'où j'ai dessiné la vue, IIe série, pl. 64, l'on atteint déjà les marques de la nation tatare, dont les tombes se mêlent à de

angulaires, a été régénérée par un ciment calcaire produit probablement par les eaux qui ont suinté parmi ces déblais erratiques.

plus anciens sépulcres; d'ici l'on peut le mieux juger de la grandeur du massif erratique couronné des ruines des tours du vieux château d'Oursouf. Les établissements les plus considérables sont de l'autre côté, et consistent en fortifications de plusieurs époques. Les tours et murailles qui s'appuient sur les deux rochers et semblent en défendre hermétiquement l'abord de toutes parts, appartiennent sans doute au château bâti par l'empereur Justinien (1). Les murailles sont solidement construites à la chaux et en pierres grossièrement taillées. En avant de ces constructions primitives, s'étend autour d'une terrasse naturelle un second système de défense, composé de deux fortes murailles à la chaux et en pierres brutes, dont l'une fait face à la mer et l'autre à la vallée et au village d'Oursouf. Ceci a l'air génois, car Pallas a encore vu les embrasures pour des canons, dont deux étaient dirigés vers la mer, et cinq vers la vallée. Au-

(1) Procopii, *Cæsarensis de Ædificiis*, lib. 3, cap. 7. Præterea cum Bospori et Chersonesis quæ urbes maritimæ in eo littore transpaludem Mæotidem ultraque Tauros ac Tauroscythas ad Imperii Romani limitem sitæ sunt, cum, inquam, harum urbium muros funditus labescere comperisset, pulcherrimos fecit ac validissimos. Ibidem *Alusti* castellum extruxit et *Gorzubitense*.

jourd'hui, il ne reste plus que quelques pans de ce grand bastion (1).

Pour s'assurer l'usage d'un petit port protégé par un môle et par le rocher du château, l'on avait fait descendre jusqu'à la mer une muraille appuyée d'une tour ronde. Il n'y a de visible que les cases taillées ou creusées dans le rivage escarpé pour y mettre à sec les galères pendant les tempêtes de l'hiver.

Aucune de ces constructions ne ressemble par le style et la nature de la maçonnerie à celles de l'Aïoudagh, du Petit Kastèle et des Demir-Kapou que j'ai attribuées aux Taures.

Celui qui se sentira la force de grimper sur le sommet des rochers, ne regrettera certes pas ses efforts; car il est rare de trouver une vue plus riante, plus vaste et plus variée. Sans doute c'est toujours l'Aïoudagh, la mer, le Nikita-Bouroun, la chaîne Taurique, etc., mais jetez les yeux devant vous; est-il rien de plus curieux que la bourgade tatare que vous voyez à vos pieds?

(1) Comparez la vignette B. 7, t. II, p. 185, de Pallas où les murailles sont presque entières, avec la vue que je donne IIe série, pl. 51. Le dessin d'Oursouf, publié t. III, p. 227 par le marquis de Castelnau, est vrai en général; mais les détails des ruines ne sont rien moins qu'exacts : il a changé la pointe du rocher la plus rapprochée de la mer en une tour qui n'a jamais existé, comme je m'en suis convaincu. La batterie génoise est beaucoup trop élevée.

de grands noyers, des figuiers, des peupliers, forment des labyrinthes de verdure au milieu des huttes que séparent encore d'énormes ruines de roches calcaires stériles. Aux mois d'août et de septembre, cet ensemble est vraiment bizarre, car on voit tous les toits plats en terre, bariolés de rouge, de bleu, de jaune; ce sont des prunes, des pommes, des cormes, que la timide Tatare sèche soigneusement, les remuant de temps en temps avec la main : son œil défiant guette la venue des indiscrets, et au moindre bruit on la voit s'enfuir, à moins que ce ne soit une vieille sans dents, aux cheveux teints en rouge avec la racine grisonnante. Celle-là reste.

En dehors du village, Madame Kaznatchéïeff, la femme du gouverneur, a placé ses économies sur l'acquisition d'une jolie propriété située au bord de la mer ; ayant eu l'occasion d'ajouter à *cette première* portion une propriété dont la route publique la séparait, M. le gouverneur n'a rien trouvé de plus simple et de plus court que de transporter la route plus loin et de lui faire faire le tour de son domaine, allongeant passablement ainsi l'ancien chemin. Il n'est rien de triste comme l'abus du pouvoir dont tout un public pâtit.

Au-delà de cette campagne que l'on a baptisée du nom sonore de *Minga*, la route suit le

bord de la mer, dont les ondes toujours agitées refoulent sans cesse la plage sablonneuse; le voyageur distrait par les longs roulements des vagues, et marchant à l'ombre des peupliers et d'une haie d'*agnus castus*, découvre tout d'un coup l'approche d'une nouvelle campagne, masquée par de beaux arbres et des plantations de toutes espèces, vignes, jardins, parc et vergers. A sa question, le guide lui répond par le nom révéré de Richelieu, et je ne crois pas que personne contemple sans émotion l'asile que ce grand homme voulait se créer au milieu des populations tatares de la côte sauvage, sans chemin, sans ressources quelconques; cette maison est le premier essai de colonisation russe sur la côte de Crimée. Le duc de Richelieu avait acheté en 1817 cette campagne, qui lui donnait des droits sur Oursouf, pour 3,000 francs. En 1825, avec Koutchouk-Lambat et Nikita, c'était encore la seule colonie qu'on rencontrât sur la côte; les temps ont bien changé. La maison que fit construire le duc était un vrai palais aérien, car tout y était escalier ou galerie, à l'exception de deux ou trois petites pièces réservées au centre de l'édifice; on voit que le propriétaire ne voulait que de l'air et de la vue : il n'en a jamais joui. Il légua ce domaine au colonel Stempkovsky, gouverneur de Kertche, qui l'a vendu au comte Vorontsof : malgré

les changements et les agrandissements qu'il y a faits, le comte n'a jamais aimé Oursouf; il a toujours préféré le pierreux, l'étroit, le rapide Aloupka à la vallée fraîche et grandiose d'Oursouf et au superbe promontoire du Front du Bélier, terre classique où les mythes et l'histoire se donnent la main. Il a revendu Oursouf à un seigneur russe, se réservant cependant 100 dessétines de terrain, si l'envie lui prenait d'y refaire un établissement.

Kisiltache. — Ghélinkaïa. — La pyramide.

Mon lecteur qui m'a suivi jusqu'au-delà d'Oursouf, ne s'étonnera pas si je le ramène encore un instant en arrière jusque sur le col de l'Aïoudagh, et si je lui propose de m'accompagner par une autre route. Au lieu de suivre les rives de la mer, je me dirige à travers un sol ondulé et légèrement boisé à mi-côte vers le village de *Kisiltache*. Là, sur la limite du schiste et d'un grès rouge qui recouvre le schiste de ces collines, plusieurs ravins qui se creusent de plus en plus en approchant de la mer, coupent légèrement le sol peu incliné; c'est sur cette terrasse naturelle que s'étend Kisiltache, l'un des beaux villages de la côte, caché dans les noyers et les hauts peupliers. Quelques fragments de rochers semés çà et là sont des trai-

nards des chaos d'Oursouf; j'y ai trouvé des térébratules jurassiques, l'*ornithocephala* entre autres, qui appartient au *Coral-rag supérieur* en Allemagne. Ces débris reposent indifféremment sur le schiste et sur le grès rouge, et l'on s'étonnerait de les voir en si petit nombre quoique plus rapproché de la muraille jurassique, si en perçant le rideau épais des noyers qui masquent la vue, l'on ne retrouvait à quelques cents pas au-dessus du village, de nouveaux échantillons erratiques qui ne laissent rien à désirer. L'un est le rocher isolé de *Ghélinkaïa*, autrement appelé *Kisiltache* (la pierre rouge). Il est posé sur le grès rouge à peu près comme un des énormes blocs de granite des Alpes sur les flancs du Jura. Sa hauteur est de 80 pieds environ, sa longueur de 2 à 300 pieds : ce bloc est séparé en trois fragments, et les couches redressées, arrondies à leur sommet se trouvent dans un sens opposé à la disposition générale de la chaîne. Trois faces du rocher sont à pic; la quatrième qui regarde la chaîne taurique a arrêté des déblais qui ont fait une espèce de pont naturel contre le rocher. Le côté étant facile à aborder, il a fallu le défendre contre les attaques, et l'on a construit à chaux un mur d'un précipice à l'autre, avec une tour carrée qui défendait la porte. Je n'ai vu que cela : la plate-forme même du rocher, quoique assez vaste, ne

renferme pas d'autres traces d'édifice. Je n'ai pas besoin de dire que l'on a d'ici une vue magnifique, et M. de Koeppen suppose qu'un pareil observatoire a dû servir à entretenir des signaux avec le château d'Oursouf et avec la cime de l'Aïoudagh, ce qui aurait été fort superflu cependant, si l'une des principales routes de la côte, de Parthénith et d'Oursouf surtout, n'avait passé tout près de là pour traverser la chaîne taurique par le *Gourbeté-Déré* : elle tendait à Katchi-Kalène et dans la vallée de la Katche par Kououche.

Kisiltache a aussi ses légendes. Les Tatares de Kisiltache racontent qu'une jeune fille poursuivie par un ravisseur, se sauva sur ce rocher; voyant qu'elle ne pouvait échapper, elle se jeta du rocher en bas. Sa chute fut si heureuse qu'elle arriva au pied du rocher sans se faire aucun mal. Les Grecs ou les habitants d'alors du village, reconnaissants envers la divinité, consacrèrent cette place à Dieu et y construisirent un monastère. Ils ajoutent que le nom de *Kisiltache* (pierre rouge), doit se prononcer *Koésiltache* (la pierre de la Vierge), quoiqu'il soit manifeste que le premier nom est le vrai, à voir le rocher qui est effectivement teint de rouge sur ses faces, comme les rochers de Kisilkoba.

Quel rapport cette antique légende que les Tatares ont recueillie des Grecs peut-elle avoir

avec la divinité vierge des Taures, avec Iphigénie, avec les victimes qu'on précipitait du haut d'un rocher. Ne serait-ce point une allusion à l'histoire d'Iphigénie, qui expliquerait comment cette étrangère fut sauvée et consacrée au service de la divinité? Quant au monastère que mentionne la légende, il paraît que ce n'est qu'une invention des Tatares, car il n'y a pas trace d'église ni de chapelle sur ce rocher. Mais certes, pour une cérémonie comme celle des Taures, pour un sacrifice comme ceux qu'ils faisaient, il n'y avait pas d'endroit plus commode, pas d'autel plus beau et mieux exposé à la vue d'une immense foule de spectateurs. Alors on pourrait interpréter le nom de *Ghélinkaïa* (la pierre du rire) (1), et lui supposer la même origine qu'au rire sardonique des enfants sardes qui, en riant, tuaient leurs pères âgés de 70 ans, à coups de bâton, et les précipitaient du haut d'un rocher (2).

D'autres faiseurs de légendes changent quelque chose à celle que je viens de raconter : il s'agit toujours d'une vierge; mais elle ne fuit pas, elle ne se précipite pas : au contraire, comme celle du Mont d'Or, près de Kertche,

(1) γελαω, je ris, je me moque.

(2) *Natalis comitis mythologia*, p. 65, *Coloniæ Allob.* 1612.

elle réside sur le sommet du rocher, et la veille de chaque St-Jean elle apparaît aux passants, leur sert à boire, attendant avec impatience l'élu, l'amant qui lui aidera à partager les trésors qu'elle garde.

Je le répète, c'est quelque chose d'extraordinaire de retrouver la même légende d'une *divinité vierge*, perchée sur un rocher ou sur un tertre élevé, gardant des trésors pour son amant, et apparaissant la veille de chaque St-Jean, répétée à de si grandes distances, depuis le Bosphore Cimmérien jusqu'à l'île de Rughen (1). Cette vierge ne peut être que la déesse *Ligho* ou *Lido* des Lithuaniens et des Lettoniens, leur Vénus, leur déesse de l'*Amour* et de l'*Amitié*, révérée encore aujourd'hui dans leurs chants, et dont la fête se célèbre chaque année, la veille de la St-Jean. Les femmes en chantant courent dans les bois et au bord des ruisseaux chercher des fleurs auxquelles elles attribuent de grandes vertus. Les hommes allument de grands feux dans les bois ou au milieu des

(1) La Vierge près de *Kertche*, apparaît au sommet du fameux tumulus du Mont-d'Or ; à *Kisiltache*, c'est sur la cime du *Ghélinkaïa;* à *Pokroi*, en Lithuanie, elle se poste sur un petit tertre, au milieu d'une prairie baignée par la Kroi ; à *Rughen*, elle s'est réfugiée sur le Waschstein de Stubbenkammer, gros bloc erratique de granite, qui s'élève au-dessus des flots du rivage.

champs, ou mettent le feu à une tonne de goudron suspendue à une haute perche, et dansent autour avec des flambeaux : puis ils font des processions autour de leurs maisons et de leurs propriétés. Maintenant après ce que j'ai dit de la divinité vierge des Taures, que chacun fasse son hypothèse comme il le jugera convenable.

Le bloc erratique de Ghélinkaïa n'est pas le seul qui mérite d'être visité. Plus à l'ouest, et dans une position plus élevée, on en voit un second qui s'est arrêté au bord d'un talus, sur le grès rouge et sur le schiste : sa forme est pyramidale. Il a près de 200 pieds d'élévation ; il est fendu du haut en bas : la moitié la plus avancée sur le bord du talus, s'est détachée entièrement de l'autre moitié et a glissé plus bas, sans doute parce que le sol a cédé, en sorte qu'elle présente une fente de 6 à 7 pieds de large. Les faces de la pyramide qui n'offre presque pas de traces d'une structure stratifiée, sont marquées de tous côtés de fentes et de fissures dirigées en tous sens, dans lesquelles quelques cormiers et d'autres arbustes ont pris chétivement racine. La base du rocher est libre et n'est encombrée que de peu de débris calcaires.

En montant derrière ces rochers erratiques sur les couches de grès rouge, l'on trouve bientôt les couches en place de la roche jurassique qui fait mur pour couronner cet amphithéâtre.

La nature fournit heureusement ici un moyen curieux de reconnaître de loin ces couches successives et leur direction. Le pin taurique qui s'élève jusqu'à la tête de la Yaïla, ne pouvant tapisser des pentes à pic de 1000 pieds d'élévation et plus, a su pourtant prendre racine dans les interstices des couches; c'est ainsi qu'il forme des lignes ou allées régulières sur le roc nu, indiquant une allure et une inclinaison telle que l'offre mon dessin.

Une source qui jaillit au pied du rocher de Ghélinkaïa, marquait le 3 septembre 1832 11° de R. Voilà, au milieu de ces chaos calcaires, une troisième source qui indique une température plus élevée que la température moyenne des sources (1).

Aï-Daniel. — Chaïtankaïa.

Je m'arrête quelques instants à *Aï-Daniel*, parce qu'il m'est impossible de passer sur ces promontoires qui ferment à l'ouest la baie

(1) M. de Koeppen, *Ueber* 130 *Quellen Tauriens*, p. 29, cite, sur une source de *Kisiltache*, des observations faites les 22 et 23 juin 1837 à différentes heures, qui lui donnent de 10°,3 à 10°,8. Page 30, il en cite d'autres sur *Sououk-sou* qui vont de 9° et 9°,8 en janvier 1834, à 11° en septembre 1833. Les fontaines d'*Oursouf* vont de 10° à 11°, (p. 30). Je trouvai le 5 septembre 1832 la température de la principale de 10°,8 de R.

d'Oursouf, et qui en apparence n'offrent rien de remarquable, ni ruines, ni monuments, sans saluer des amis, et sans séjourner même quelques jours chez eux, tant ils me font bon accueil. Heureusement pour moi, car ce peu de jours que je mets à profit pour des excursions, me prouvent que c'est ici que l'on peut le mieux arriver à une conclusion sur la distribution et sur la nature des formations de la côte de Crimée. D'ailleurs, n'est-il pas fort agréable de s'asseoir sur le gazon, sous un des beaux sorbiers du jardin Jackson, pour y revoir sans se lasser l'admirable panorama de la vallée d'Oursouf et du Front du Bélier, dont j'ai donné le dessin (1). J'y suis ma route et le fil de toutes mes excursions comme sur une carte de géographie. Je vais les résumer, et sans revenir sur Kisiltache que j'ai déjà décrit, je terminerai ainsi la description du beau cratère de soulèvement d'Oursouf qui se termine au cap Nikita.

En quittant le rivage de la mer et les schistes du fond de la vallée d'Oursouf, où fleurit le câprier, l'ancienne route qui se dirige sur le col élevé du Nikita-Bouroun, monte en serpentant jusqu'à l'Aï-Daniel-Jackson, sur un grès intéressant à étudier. Il est d'un gris verdâtre, le plus souvent d'un grain très-fin, siliceux; il est teint

(1) Atlas, IIe série, pl. 51, et Ve série, pl. 22.

et cimenté par une masse serpentineuse qui devient argileuse. Il renferme des lits d'un poudingue composé pour ainsi dire de gros gravier, principalement de quarz blanc, rose, brun, de talc, de serpentine et de fragments d'un grès plus ancien. Il s'y trouve même des cailloux roulés de la grosseur du poing, des noyaux de fer.

En fait de fossiles, je n'y ai trouvé que la *Monotys decussata* Munster (Avicula monotys), caractéristique pour le lias, un petit peigne, une térébratule, une petite huître et des débris de bois carbonisés à l'extérieur et le plus souvent silicifiés à l'intérieur. Outre ces lignites, on y voit des traces nombreuses de plantes à feuilles de bambous ou de roseaux (1) : elles sont couchées dans tous les sens sur les joints des couches minces qui n'en présentent pas d'autres traces dans leur épaisseur : on dirait donc que ce n'est qu'entre les joints que les roseaux se sont déposés. Il y en a de toutes les grandeurs

(1) Les échantillons de ces plantes, que j'ai rapportés, ont été confiés à M. le professeur Gœppert de Breslau pour la publication de sa Flore fossile : j'y avais joint d'autres morceaux de plantes fossiles de mes voyages, entre autres deux cônes de conifères trouvés dans le grès vert de Kislavodsk. M. Gœppert n'a eu l'attention ni de me renvoyer mes échantillons ni de me communiquer au moins quelques notes à ce sujet depuis sept ans qu'il les a.

depuis plusieurs lignes de large jusqu'à plusieurs pouces; leur surface paraît quelquefois comme chargée d'oxide de fer; d'autres fois ils sont simplement carbonisés, ou ils se sont convertis en anthracite.

Ce grès verdâtre ou gris, monte avec le schiste depuis le bord de la mer, se cintre tout autour de la vallée d'Oursouf où ses dénudations présentent une large bande de gros blocs de grès sur place (1); puis il s'élève jusque sous le rocher erratique de la pyramide, où il devient gris-rouge en changeant de couleur (2).

En suivant le rivage de la mer au-delà de Grand Aï-Daniel qui appartient au comte Vorontsof, j'ai trouvé que le grès que je viens de décrire était recouvert de schiste noir, puis de calcaire fracturé, après quoi revenait le grès avec une puissante formation de calcaire jurassique, formant le promontoire de Nikita. Ce promontoire, limite extrême des baies d'Oursouf et de Yalta,

(1) Ces brisures datent du soulèvement de la vallée; ce grès est une excellente pierre de taille, d'une exploitation facile.

(2) En classant ces grès à *lignites* et à *anthracites* parmi les roches liasiques, ainsi que l'a fait aussi M. de Verneuil, je ne prétends point en inférer que les *anthracites* des Alpes soient décidément de la même formation. Je laisse au Mémoire de M. Alphonse Favre sur les anthracites des Alpes toute sa portée.

est un grand contrefort qui se détache de la chaîne principale, et qui envoie les assises jurassiques plonger dans la mer.

Il m'importait de remonter jusqu'au point d'attache de ce grand massif. C'est pourquoi, le longeant jusqu'à la hauteur où passe la nouvelle route, j'arrivai à une première paroi où je trouvai une tranche complète des diverses formations de ce massif; j'en ai donné le dessin V^e série, pl. 12, f. 1. Tous les terrains que je viens d'explorer successivement y sont résumés.

Le grès par couches assez régulières, prenant en grand l'inclinaison et la courbure du dos du promontoire, s'élève à 40 ou 50 pieds de haut, il est caractérisé par les débris de roseaux et de bambous : ses couches sont brisées par blocs angulaires. A son toit commence une couche de quelques pieds de schiste, alternant une dizaine de fois avec un calcaire noir, qui prend le dessus et termine cette succession. Ce dernier est fissuré de toutes manières et paraît avoir subi deux altérations principales. Par la première, la texture de la roche s'est remplie de filons de spath calcaire, et les pétrifications ont disparu. Par la seconde, les couches fissurées se sont remplies d'une argile rouge qui a rongé les joints du calcaire et lui a donné une teinte rougeâtre comme au rocher de Kisiltache.

Je fus arrêté ici, et pour arriver à la tête du

contrefort, je fus obligé de prendre une autre route (1). C'est une des jolies promenades que j'ai faites en Crimée ; je l'ai renouvelée plusieurs fois, et je la conseille, à ceux qui ont de bonnes jambes s'entend, et qui veulent connaître la côte de Crimée sous un jour tout nouveau. Le but de cette excursion est le *Chaïtankaïa* (la Roche du Diable).

En prenant le Petit Aï-Daniel-Jackson pour point de départ, je profitai de l'ombrage des frênes et des charmes chargés de vigne sauvage, dont les branches pendantes semblent la chevelure verte et échevelée d'une naïade ou d'une nymphe qui se repose près des grands noyers qu'arrosent plusieurs filets d'un ruisseau caché dans la verdure. Les azeroliers et les cormiers aux fruits oranges et rouges, le sorbier domestique élégamment découpé, aux grosses grappes de fruits vermeils, le pommier montrant autant

(1) Entre le *Grand Aï-Daniel* et le *Petit Aï-Daniel Jackson* se trouve l'*Aï-Daniel Berckheim*, l'un des meilleurs vignobles de la côte : il contient 60 mille ceps, Pineaufleuri, Bourgogne et Rissling. Le Grand Aï-Daniel du comte Vorontsof renferme 72 mille ceps. Les meilleures espèces de vins qu'il produise sont le Bourgogne, le Bordeaux, qui approche assez de l'original, l'Aleatico, etc. Mais tous les vins d'Aï-Daniel, même ceux du baron Berckheim, prennent un goût de vin d'Espagne qui deviendra toujours plus fort.

de pommes que de feuilles, le fusain, le sumac, l'épine-vinette, le lierre se mêlent à la végétation des hauts arbres.

La pente d'abord douce devient de plus en plus rapide, et où le grès remplace la formation inférieure du schiste, elle est très-pénible. Jusque-là le charme mêlé au poirier torminal forme un bois touffu coupé de plantations de tabac; ici, à la limite du grès, s'échappe sur le schiste une belle source que j'ai observée le 7 septembre 1832. Elle marquait 9° à 11 heures du matin: le 10 août 1834, à la même heure, elle ne marquait que 8°.

Avec les dernières couches de schiste et de grès, le charme disparaît tout à coup, et il est remplacé par le pin maritime (1), dont les larges abattis dégagent le paysage le plus sauvage. A

(1) Pallas donne ce nom au pin à tête élargie de la côte de Crimée; mais M. de Stéven le regarde comme constituant une espèce particulière sous le nom de *pin taurique*, le même, vraisemblablement, que j'ai vu à Ghélindjik et à Pitsounda : la petite différence que l'on pourrait remarquer dans les écailles acuminées des cônes des exemplaires venant de ces dernières localités n'est pas constante dans tous les échantillons. Le pin taurique est particulier à la côte de Crimée; il la borde sur plusieurs points, tandis que le *pin sylvestre*, qui se trouve sur le revers septentrional de la chaîne et qui s'avance sur les yaïla, ne paraît sur le versant méridional qu'au-dessus de Nikita et d'Oursouf.

peine se croit-on en Crimée en face de cette muraille de rocher de 50 à 100 pieds de hauteur, qu'on appelle le *Chaïtan-kaïa* et qui barre le passage. Le pied de la roche est masqué à une grande profondeur par des débris de la montagne, qui se sont entassés sur les grès. Ces blocs à angles aigus, de 10 à 20 pieds d'épaisseur, forment un chaos inabordable, à travers lequel il n'y a que des chamois qui puissent se hasarder. Le pin dont la tête est souvent élargie, quand elle n'est pas brisée, s'est implanté sur les blocs ou est allé chercher sa nourriture dans la profondeur des intervalles. Il s'applique aussi sur la surface à pic du grand rocher, faisant pousser ses racines dans les joints des couches, et c'est par cette échelle naturelle que l'on peut juger de la puissance des assises du calcaire, puisqu'un pin ne faisait que le quart de leur hauteur. Cette témérité de végétation est d'un charmant effet.

La plupart des blocs détachés se sont accumulés dans une espèce de gorge ou de ravin qui a mis à nu la base du rocher à une plus grande profondeur. Par ce couloir ils ont roulé plus bas, jusque sur le schiste inférieur qu'ils recouvrent à ne plus le reconnaître.

De la lisière du chaos s'échappe avec grande abondance parmi les schistes supérieurs au grès, une source de 5°,5 de R., température très-

basse que je n'ai remarquée à aucune source en Crimée. Je ne puis me l'expliquer qu'en supposant qu'il existe, dans les profondeurs de ce chaos, des amas de neige et de glace que la température extérieure ne peut atteindre et ne peut fondre qu'avec peine dans le courant d'un long été; car j'observais la source le $\frac{7}{19}$ septembre 1832.

Le Chaïtan-kaïa n'est qu'un premier escarpement des assises jurassiques; il s'en présente encore plusieurs jusqu'au faîte du crêt géologique : là, des archéologues mieux instruits que je ne l'ai été, iront voir au rocher de *Gramata*, une inscription écrite en lettres peintes en rouge, étrangères à la langue tatare (1). Près de là, selon le dire des habitants de Nikita et d'Oursouf, il existe une fortification à laquelle ils donnent le nom de *Kalé;* elle est en terre et non en pierres (2).

A la hauteur du Chaïtan-kaïa, au-devant du chaos, je trouvai le chemin qui, de Nikita, mène directement à *Gramata* et aux autres cols de la Yaïla. Je redescendis par ce chemin, jouissant de là haut d'une des plus jolies vues de la côte. Le chemin me mena le long du bord d'un précipice où je ne vis que du grès entassé, celui qui

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 174.
(2) Id. p. 175.

paraît sous le Chaïtan-kaïa. De là, plongeant sur le Nikita-Bouroun (promontoire de Nikita), je ne pus plus en douter; le massif entier n'était qu'un morceau détaché, séparé par une faille de la montagne principale, et enfoncé dans la mer; ceci explique la peine que l'on a à suivre les horizons des formations entre Oursouf et le promontoire de Nikita : la confusion vient de cette grande faille, et de la hauteur relative des assises au massif principal et au massif détaché.

Les fossiles que l'on retrouve dans le calcaire noir jurassique d'Aï-Daniel, tant sur place que dans les blocs erratiques semés sur le schiste et sur le grès, sont les suivants : *Manon. Scyphia Nesii* Goldf. *Scyphia reticulata* Goldf., caractéristique pour le Jura sup. du Rander. *Scyphia parallela* Goldf. Jura sup. *Ceriopora Anthophyllum decipiens* Goldf. très-semblable. *Hemicidaris undulata* Agass. Echinodermes fossiles de la Suisse. Tab. 18, f. 25 et 26. *Cidaris maximus* Goldf. *Cid. nobilis* Münster. *Cid. Blumenbachii* Münster. *Cid. filograna* Agass. l. c. Tab. XXI a, f. 11. *Cid. marginata* Goldf. *Cid. spatula* Agass. l. c. Tab. XXI a, f. 24. *Cid. nov. spec. Arbacia, nov. spec. Diadema. Pentacrinus scalaris*, *Pent. lœvis. Apiocrinus rosaceus* Mill. Jura de Amberg. *Apioc. mespiliformis?* Jura sup. *Rodocrinus echinatus. Encrinus*, 2 esp. nouv. *Terebratula flabellula* Sow. *Ter.*

ornithocephala Sow. *Ter. semiglobosa* Sow. *Ter. curvata* Schlotth. *Ostrea rugosa* Münster. *Mytilus* voisin du *Pectinatus*. *Lima*. *Pteroceras*. *Ammonites plicatilis* Sow. couches du Jura supérieur du Rander (1).

Avant de passer la limite de la vallée d'Oursouf, que j'exprime encore quelques dernières considérations géologiques sur l'ensemble des phénomènes que je viens d'observer. Les deux dômes du Kastèle et de l'Aïoudagh ont commencé par être une masse liquéfiée. Ils se trouvent maintenant sous une forme compacte : ils est clair que leur refroidissement s'est opéré dans des moules qui les emboîtaient. Cela admis, où sont ces moules ? De deux suppositions l'une : ou les dômes se trouvent dans leur position normale, et les moules ont été détruits ; ou les dômes s'étant réfroidis et consolidés dans le sein de la terre, ont été soulevés ensuite, et ils sont montés tout d'une pièce, s'échappant de leur moule.

La première supposition admettrait le système complet de la chaîne Taurique ; c'est-à-dire qu'ayant ses deux *crêts* comme le Caucase, sa *combe* schisteuse élevée plus haut que la cime

(1) Les *polypiers* ont été déterminés par M. le professeur Quenstedt, les *radiés* par M. le professeur Agassiz, les *térébratules* et *ammonites* par M. Léopold de Buch.

de l'Aïoudagh aurait servi de moule, de forme : puis, par une catastrophe inconnue, le *crêt* méridional ayant été précipité au fond des abîmes de la Mer Noire, la dénudation du schiste s'est faite comme on la voit aujourd'hui, et la partie supérieure de deux dômes s'est trouvée à nu. Si la seconde supposition paraît plus fondée, nous n'avons plus besoin de *crêt méridional*, et nous pouvons admettre que la chaîne Taurique a été soulevée toute d'un jet comme nous la connaissons aujourd'hui.

Mon sentier me mena aux grandes et belles carrières de grès que l'on exploite au-dessus de Nikita ; le comte Vorontsof s'en est servi pour ses constructions d'Aloupka. Plus bas, je rejoignis la grande route au village de Nikita, où la plus belle source et les plus beaux noyers de la côte invitent tout voyageur à se reposer. Cette source qui est comme celle du Chaïtan-kaïa, à la limite du calcaire et du grès, marquait le 15 septembre 1832, 8°,5 de R.

Nikita. — Palikastre. — Marsanda.

Le village de *Nikita* est passablement élevé sur la côte; il est à 3 verst du Grand Aï-Daniel. Continuant ma route par l'ancien chemin que l'on a jugé nécessaire de convertir en chaussée, et qui

s'élève à la hauteur du village, dominant ainsi presque tous les terrains cultivables de la côte, je me dirigeai vers Yalta. En adoptant ce système de communication qui a transporté la chaussée sur les hauteurs, au lieu de la tenir au bord de la mer, on a voulu donner ainsi des débouchés à une plus grande largeur de terrain, et encourager les nouveaux colons à s'établir autre part que sur le bord même de la mer, ce qui aurait eu lieu si la chaussée n'avait passé que par-là.

Cette chaussée, au sortir de Nikita, se trouve à la limite des schistes dont l'épaisseur paraît du bord de la mer au chemin : au-dessus de la route s'élève le grès que j'ai signalé, avec toutes les assises du calcaire jurassique par-dessus. Le grès prend la forme d'aiguilles comme au-dessus de Dimirdji. Nous avons ici la composition pure de la chaîne taurique avec ses trois étages marqués, sans accessoires. Mais à peine a-t-on fait une verst ou deux, que déjà les précédents accidents géologiques reparaissent, et un promontoire semblable à celui de Nikita-Bouroun se détache de la tranche principale pour s'enfoncer jusqu'à la mer. Plus brisé que le premier, il offre une masse moins continue; ses fragments forment de grands massifs isolés, unis par des chaos. La route passe par le col qui le sépare de la roche-mère; elle est très-pittoresque ici. On

voit dans cette large faille une marre d'eau, et, dans le voisinage, un rocher avec une grotte curieuse.

Ce promontoire calcaire sépare Nikita de Magaratche. A 4 verst du premier village, j'arrivai à l'église de Marsanda, que le comte Vorontsof à fait reconstruire en style dorique sur les ruines d'une ancienne chapelle célèbre par sa belle source d'eau vive appelée Aïan (1), qui jaillissait sous l'autel; on n'a rien changé à cette primitive disposition, et l'eau s'échappe des parois du temple par une voûte où tout voyageur va se rafraîchir, en se reposant à l'ombre des noyers qui entourent l'église; le chêne qui mêle son feuillage au leur, passe pour être l'un des plus grands de la côte. Les rochers qui surplombent la route, présentent les formes les plus bizarres; ils forment des saillies couronnées de pins tauriques : l'un d'entre eux, le plus rapproché de l'église, fait une avance comme une plate-forme isolée; c'est là que l'on peut visiter les restes du château de Palikastre (2) bâti sur

(1) 20 août 1832, à midi, 8°,5 de R. 15 septembre 1832, aussi à midi, après 15 jours de pluie, même température. Toutes les observations de M. de Koeppen donnent 8° de R. *Ueber* 130 *Quellen Tauriens*, p. 31.

(2) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 179, où il donne un plan du château. Παλαιὸς, ancien, vieux, κάστρον, château.

un plan rhomboïdal au milieu des ruines calcaires : ses murs en majeure partie sont construits avec du mortier. La vue commande principalement la vallée de Yalta.

L'on appelle la source et l'église du nom de *Marsanda ;* mais la tradition et le témoignage des Tatares sont là pour prouver qu'elles appartiennent encore toutes deux au village grec de *Magaratche*, longtemps abandonné. Les nouveaux colons ont réclamé une part à l'eau qui leur appartenait de droit : le comte Vorontsof croyait avoir droit à la garder toute pour lui et à la faire passer en entier sur son domaine de Marsanda (1) ; cependant j'espère qu'il aura eu égard aux réclamations unanimes des colons, et qu'il aura fait un généreux partage.

De l'église, la route va en descendant jusqu'à Yalta, et je puis dire qu'il n'y a rien en Crimée qui approche de l'effet majestueux que produit la double vallée qui s'ouvre dans les flancs de la muraille taurique. Huit fois je suis venu visiter ce superbe amphithéâtre, et la huitième fois m'étonne encore plus que la première. J'ai observé la vallée de Yalta de toutes les positions, et de partout, elle est belle et grandiose.

En descendant de l'église de Yalta, je vis des

(1) Marsanda a un vignoble de 50 mille ceps.

ouvriers occupés à charger de grandes pierres pour la jetée de Yalta; ma curiosité excitée, j'examinai, entre le chemin et la mer, plusieurs débris de collines, composés de calcaire fragmenté qui présentait le fond d'une chaudière ouverte du côté de la mer. Alors je m'aperçus qu'on exploitait ainsi les restes d'une forte muraille cyclopéenne qui bordait la colline le long du chemin. Le point le plus élevé était occupé par un édifice carré, de même style. Je ne sais quel usage assigner à ces constructions; M. de Koeppen dit que les Tatares les connaissent sous le nom de *Palékoure* (1), supposant que c'était jadis un monastère. Quoi qu'il en soit, je trouvai la position si admirable, que j'ai aussitôt saisi mon crayon et mon papier, et il en est résulté le dessin que j'ai publié IIe série, planche 52. L'on ne voit, il est vrai, que quelques toits de Yalta et la courbure de la rade; mais de nulle part l'on ne distingue mieux le partage des deux grandes vallées qui viennent s'ouvrir sur le rivage bordé de belles plantations de lin. Un grand promontoire qui part de la pointe de *Yaprakhl* sert de mitoyen, et son pied nu vient mourir au village de *Dérékoi* caché par les arbres. Les grandes assises du calcaire se dessinent parfaite-

(1) Παλαιὸς, ά, vieux, ancien. Κούρη pour κορη, vierge, fille.

ment sur ses pentes, malgré la végétation des charmes, des hêtres et des pins tauriques qui montent le plus. Cette sommité ne dépasse guère 4 000 pieds

L'embranchement le plus éloigné est celui qui renferme le village et les vergers d'*Aoutka*, dont il prend le nom. Le mont *Mégabi* dont je parlerai bientôt, le domine, à l'ouest, de sa cime conique, et sur la côte qui borde le rivage, l'on voit serpenter la nouvelle chaussée que bordent d'abord les vignobles de *Livadia*, puis, plus loin paraissent les jardins d'*Orianda*, et dans le lointain le cap *Aïthodor*. Il est bon de regarder sa carte avant de continuer son voyage.

L'embranchement de droite, celui sur lequel plane la vue, est celui d'*Aïvassile*, dont on voit le village adossé au pied de la montagne de *Lapata*. A juger d'après ces pentes si sauvages et si escarpées, l'on ne dirait pas que par-là s'élève une des principales routes de communication de la côte avec Baktchisaraï. J'ai voulu faire cette excursion pénible, et je ne m'en suis point repenti : la traversée est de 15 verst d'Aïvassile au Grand-Ouzenbache. D'abord, avant d'arriver au village d'Aïvassile, je remontai la vallée le long du ruisseau; il n'y a pas de parc anglais qui puisse offrir autant d'effets naturels, de chutes d'eau et de plus beaux ombrages. A Aïvassile, les jardins sont mêlés de plaqueminiers,

de figuiers, de noyers, de frênes, de térébinthes. Autour du village et au-dessus paraissent encore le schiste et le grès; le chêne rabougri et le charme recouvrent ce sol; mais dès qu'on arrive dans la région du calcaire, dont la limite est à 1000 pieds de hauteur environ, paraît tout à coup le pin taurique, qui devient ici très-grand; il est d'une belle venue. Il recouvre toute la première assise, jusqu'à ce qu'on parvienne par un sentier en zig-zag de 700 pieds de haut, à une seconde assise, où le hêtre et le charme prennent presqu'entièrement le dessus. La troisième assise qui forme le *crét* de la montagne, présente un roc nu que l'on franchit en biaisant, pour atteindre les gazons de la Yaïla.

Jusqu'à la corniche, rien n'avait masqué le paysage, et ma vue se promenait sur la vallée de Yalta avec un plaisir mêlé de respect, en contemplant à vüe d'aigle ce grand tableau et la mer qui grandissait majestueusement à mesure que je m'élevais. Des ruisseaux tombant en cascade, et tantôt les hêtres, tantôt les pins, formaient des premiers plans dignes de Claude Lorrain. Une gorge s'ouvre dans cette corniche dont les couches sont peu renversées. Ici tout change; j'entre par cette gorge sur le plateau de la Yaïla, et aux rayons chauds du soleil, succèdent un air froid qui me pénètre, et un brouillard épais et glacial qui m'entoure. Cette transition est habi-

tuelle, et pour ne pas se perdre sur le plateau de la Yaïla, triste et nu, on a élevé de 20 pas en 20 pas des tas de pierres qui marquent le chemin, jusqu'à l'endroit où l'on retrouve les bois sur le versant septentrional. La nuit nous y atteignit et malheur à celui qui fait à ces heures un pareil trajet par le chemin le plus infernal de la Crimée : l'instinct seul de son cheval peut le sauver.

Mais revenons sur la côte et descendons à Yalta. Auparavant, que j'avertisse les visiteurs de ce beau pays, qu'il existe d'Aï-Daniel à Yalta, outre la grand'route que j'ai suivie, une autre route de traverse qui n'est pas moins pittoresque que la première! En partant du bas des vignobles du comte Vorontsof, l'on s'élève sur l'extrémité du promontoire de Nikita, recouverte de bois parmi lesquels j'ai admiré de superbes genevriers de l'orient. Ici, le botaniste pourra cueillir en quantité du gui (Viscum oxycedri) sur le genevrier cade (Juniperus oxycedrus). Ce bois est rempli de traces d'anciens établissements; on y reconnaît même l'ensemble d'un village. Non loin de là sont les ruines d'une fortification et une grotte : la première, selon M. de Koeppen, s'appelle *Rouskophile-Kalé*; la seconde, *Kalé-Koba* (1).

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 177.

La terre de *Marcian*, qu'on trouve ensuite, appartient au comte Vorontsof, qui y a planté un beau vignoble. Plus loin, le chemin passe au milieu des Celtis, sur les terrains qui font partie du jardin impérial de Nikita, vaste établissement d'essais d'acclimatations et d'études pratiques sur les plantes et arbres qui peuvent fournir à la Crimée une nouvelle branche d'industrie et d'agrément. Le buste de Linnée, érigé sous un temple à colonnes, entouré d'arbousiers, devait consacrer une pensée aussi véritablement patriotique. Lors de mon passage, les bœufs du directeur avaient eu la fantaisie d'aller brouter ces arbousiers, et dans un brusque mouvement ils avaient renversé le père de la botanique et son piédestal, qui gisaient encore par terre. Des exemplaires du *Pinus laryx* et du *P. strobus*, qu'on avait acclimatés, ont été de même brisés et ravagés. Le *Pinus pinia* croît à côté de l'orangerie.

Ce n'est pas loin d'ici qu'on a trouvé une inscription déposée au Musée de Théodosie; elle se compose de deux lignes où l'on peut lire les mots suivants :

... ΚΛΕΟΣ...... ΟΣΗΡΑΚΛΕΙΤΟΣ
ΡΙΤΟΥ.......... ΤΡΙΔΑΤΟΥΗΡΑΚΛΕΙ.

Un autel ou une statue avait été érigé à Hercule : par qui? C'est ce qu'il sera difficile de

deviner d'après l'état incomplet du reste de l'inscription.

Les terrains du Jardin Impérial touchent aux portions de terrain que le gouvernement a cédées gratuitement aux nouveaux colons de Magaratche, et j'ai admiré combien l'industrie avait su créer en si peu de temps (1). Le territoire de l'ancien village de Magaratche, qui ne présentait qu'une surface déserte, couverte de broussailles, est aujourd'hui partagé en 39 vignobles, avec maisons d'habitation, où de riches propriétaires de la Crimée vont passer l'été. Une source amère jaillit dans la possession Levchine, la dernière du côté de Yalta.

Yalta. — Livadia. — Outchansou et Mont Mégabi.

Yalta, lors de ma première excursion, était à peine naissant. Aujourd'hui, c'est une ville; un môle récemment élevé protège son port; elle a une maison de poste, une douane, des magasins, une église, des boutiques, des rues; les maisons de campagne s'élèvent dans le voisinage comme des champignons. Un bateau à vapeur la met en comunication directe avec Odessa. Yalta par sa position a dû être dans tous les siècles un lieu

(1) C. H. Montandon, *Guide du Voyageur*, p. 141, où se trouve annexé un plan de Magaratche.

remarquable : en effet, elle est nommée par le géographe de Nubie *Galita.* Il ne restait de cette époque ancienne, lors de mon séjour, que les ruines informes de l'église et du monastère de Saint-Jean, bâti sur une petite éminence au bord de la mer.

En me rendant à *Livadia* (prairie), ancien village grec, propriété de 209 dessétines, que le général Révélioti a vendue au comte Léon Potocki, j'étais attendu par MM. Döring et Marko, qui m'avaient promis de m'accompagner au château d'Outchansou. On a tout créé à Livadia, dont les plantations nouvelles comptaient 22,000 ceps de vigne et 100 oliviers qui avaient résisté, sur 400 qu'on avait plantés. Nous trouvâmes, au-dessus de la nouvelle habitation, les traces de l'ancien village qui s'étendent jusque dans la forêt voisine. Une fort belle source jaillit près des ruines d'une ancienne chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Nous traversâmes les enclos de plusieurs anciens jardins abandonnés où je vis encore un bel exemplaire du sorbier domestique pomifère (Sorbus domestica pomifera) dont les fruits, gros comme des petites pommes, sont deux à deux et non par grappes.

Le sentier s'élevant sur les flancs du mont Mégabi, serpente sur le schiste au milieu d'une forêt de hêtres et de pins tauriques. Ces derniers sont d'une belle dimension ; quelques-uns

sont couverts de lierre jusqu'à leur sommet. Non loin de la cime de la montagne nous trouvâmes un petit étang au milieu des débris du calcaire noir; la cime aussi n'est qu'un amas pareil, ou si l'on veut une roche détruite.

Descendus ensuite dans la vallée, nous ne sortîmes des bois que pour nous trouver en face des deux gros rochers erratiques que j'ai dessinés IIe série, planche 53. Ils se sont détachés tous les deux de la paroi voisine et ont roulé sur le schiste du fond de la vallée où coule le ruisseau *Aoutka* ou *Krémasto-néro*. On a bâti sur l'un un château, l'une des ruines les mieux conservées de la côte; il fermait la vallée étroite d'Aoutka et gardait l'un des chemins qui menait au Grand-Ouzenbache.

Construit en pierres brutes et en chaux, il n'avait pour entrée qu'une longue porte revêtue en tuf. L'intérieur est peu considérable et l'espace qu'il embrasse n'a pas plus de 30 pas de long sur 15 de large. Les Tatares disent que les Turcs en avaient fait une prison d'état; c'était reléguer ses gens au bout du monde; car on ne peut s'imaginer une contrée plus sauvage que celle qui entoure le château.

Une paroi de rochers s'élève à une hauteur considérable; les couches entassées se lisent sur la muraille à pic et présentent de puissantes corniches et d'énormes balcons prêts à s'enfon-

cer dans l'abîme. Les pins forment des allées de verdure sur quelques corniches : le vert tendre du hêtre se mêle à la sombre teinte du conifère. Pour surcroît de pittoresque, un ruisseau tombe en cascade au milieu des rochers ; c'est l'Outchansou. Les cormiers et le genevrier oxycèdre ou cade entourent le château. Il fait beau voir cela une fois ; mais y être renfermé pour la vie ! Le nom de cette prison, suivant M. de Koeppen, est *Yigo-Issar* ou *Outchansou-Issar*.

Orienda Imperial. — Ruine. — Mourgoudou. — Cap Aïthodor et pierres levées. — Gaspra. — Kouréis. — Miskor. — Aloupka.

La grand'route à Livadia est à peu près à la hauteur où elle doit atteindre jusqu'à Aloupka. Elle serpente sans changer considérablement de niveau au milieu des plus belles créations de la Crimée, qui se sont concentrées autour du mont Mégabi, grande montagne de calcaire qui, comme le promontoire de Nikita, s'est détachée du massif principal, et a couvert de ses fragments une portion de 5 verst de large de la côte qui se termine par le cap Aïthodor. Vouloir assigner une espèce de régularité à cet amas serait impossible ; on voit encore le grès et le schiste jusqu'au-delà de Khangeli ; mais plus loin, jus-

qu'à Aloupka, tout est hasard dans les lois d'un pareil bouleversement. Ici des rochers erratiques grands comme ceux de Kisiltache, là des chaos, plus loin de vraies montagnes erratiques où l'on peut suivre la succession des couches comme dans une formation sur place, des moraines, des champs de pierres, des failles, tout est à étudier.

A une verst et demie de Livadia et à 7 verst de Yalta, se présente, à gauche de la route, le domaine impérial d'Orianda, qui embrasse 95 dessétines de terrain, combes, rochers, terre-pleins, talus inabordables qui s'étendent jusqu'à la mer. L'on ne pouvait guère choisir une position plus pittoresque sur la côte. L'empereur Alexandre désirait s'en faire une retraite. Tout fut créé dans ce but. On y a établi un jardin anglais tracé avec goût au milieu de ce chaos de la nature, et les rochers, la verdure, l'horizon de la mer qui alternent à chaque pas, font passer les promeneurs tour à tour des points de vue les plus sauvages aux plus riants. Le guide qui me menait au milieu d'un vignoble de 4,000 ceps, qui me faisait observer la belle venue d'une plantation d'oliviers, qui m'indiquait les deux immenses figuiers de 70 pieds d'élévation appuyés contre un grand rocher, me faisait en même temps l'itinéraire des promenades de l'empereur Alexandre, me désignait ses places favorites, me

parlait de ses projets d'embellissements. — En 1834, il n'existait pas encore de palais pour la famille impériale : on avait construit sur une superbe terrasse, la maison du directeur du domaine, reconnaissable à sa tour blanche. Il eût été essentiel de ménager le reste de la terrasse, dont la vue résume tout ce qu'il y a de plus pittoresque dans le paysage d'Orianda et des alentours. Le directeur d'alors, qui visait plus à l'utile qu'au beau, l'a sacrifiée pour y creuser et pour y bâtir une cave, dont la voûte est en bois. A ce crime de lèze bon goût, je ne puis m'empêcher de pousser un soupir; et j'espère que son successeur plus avisé, aura rendu la terrasse à sa destination.

Dans ses projets de retraite, l'empereur Alexandre avait songé à réunir ses favoris autour de lui : il avait donné au comte Diébitch une propriété de 47 dessétines de terrain qui joint celle du jardin impérial. La mort de l'empereur retarda bien des projets, et le comte est mort, laissant sa terre inculte à ses héritiers qui ont alors songé à en profiter en y plantant de la vigne et des oliviers.

Sur la limite des deux domaines s'élève, entre la grand'route et la mer, un amas d'énormes blocs de calcaire noir entassés les uns sur les autres, figurant une colline élevée de 150 toises au-dessus de la mer. Elle est escarpée et inabor-

dable de toutes parts et présente l'aspet le plus bizarre. Autour du sommet s'était groupée une population taure; vraisemblablement elle avait établi ses demeures entre les blocs, réservant pour son *acropolis* la partie la plus élevée, qui n'avait d'autre porte qu'une fente de 3 pieds de large entre deux blocs de 15 pieds de haut. Cet espace entier est recouvert de débris de briques et de poterie grossière; les murs étaient en pierres brutes grossièrement entassées sans chaux. Je n'ai pu retrouver les traces d'une chapelle, édifice essentiel dans toutes les constructions grecques en Crimée : d'où je conclus que ces ruines sont antérieures au christianisme.

Le pied du rocher du côté du nord ou de la route actuelle, était défendu par une muraille avancée qui en masquait l'approche. Deux autres murailles encore visibles s'étendaient comme deux bras du pied de cette espèce d'acropolis à la muraille principale du mont Mégabi. L'intervalle embrassé par ces deux murs est rempli de traces d'anciennes habitations (1). Sur le principal emplacement du rocher-acropolis croît un genevrier oriental qui a au moins 300 ans d'antiquité, et qui prouve que cet endroit est abandonné depuis bien des siècles. Pallas cite aussi

(1) On trouvera dans la série géographique un plan d'Orianda, pl. 17.

sur cet emplacement des térébinthes de 7 à 8 pieds de circonférence (1). Près de ces ruines est une source appelée *Vrissi-Tchesmé.*

A peu de distance de ces ruines, un joli sentier que le comte de Vitt, possesseur de Mourgoudou, a fait tracer au milieu des bois et des rochers, au pied de la muraille à pic du mont Mégabi, aboutit à la grand'route; mon compagnon de voyage, M. Marko, eut soin de me faire passer par-là, pour me montrer au pied du rocher d'autres ruines antiques avec une jolie grotte naturelle. Les échappées de vue dont on jouit à travers les arbres sont extraordinaires, portant sans cesse sur la haute paroi à pic du mont Mégabi, tapissée ou plutôt ensanglantée par les rameaux rouges des arbousiers. Une croix dorée désigne sur son sommet l'emplacement d'une ancienne fortification. Le plus bel exemplaire du genevrier cade que j'aie vu, se trouve dans ce parc naturel; ce n'est plus un buisson, mais un arbre de plus de 20 pieds de haut (2).

(1) Pallas, etc. t. II, p. 178. Pierre de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 189.

(2) Quelques semaines avant mon passage, en 1834, le parc et les rochers avaient été illuminés en l'honneur du séjour du duc de Raguse à Mourgoudou : on parlait encore avec admiration de cette fête.

Mourgoudou ou *Orianda de Vitt*, l'une des plus belles créations de la côte, est à l'extrémité du parc, sur une terrasse élevée de 892 pieds au-dessus de la mer, et c'est ici que l'on retrouve pour la première fois au complet l'ensemble fantastique de ces galeries, de ces portiques, de ces toits, de ces fabriques, mélange de style tatare-oriental, de gothique, de grec, approprié à ce nouveau climat, où l'on cherche de l'air et de la vue.

Au-delà du col d'Orianda de Vitt, où quelques couches de grès marquent l'endroit où les massifs de rochers qu'on laisse à gauche se sont détachés du mur principal, la route fait un grand contour et passe en entier sur les flancs calcaires du promontoire Aïthodor. Ici M. Marko me fit suivre un sentier qui devait nous mener au monastère; des rochers affaissés, masqués par les grands genevriers cades et orientaux, et des ruines abandonnées qui se succèdent à chaque pas dans ce labyrinthe sauvage, sont un digne avant-coureur du spectacle que je vais chercher. Après un trajet de 2 verst et demie dans ce désert, nous nous arrêtons tout à coup au pied d'un rocher isolé, passablement escarpé et bordé d'une ceinture de genevriers, et ce n'est que quand nous avons grimpé sur sa plate-forme que je m'aperçois que nous sommes au bord de la mer, et que le rocher sur lequel nous sommes

forme la pointe extrême du cap *Aïthodor*. Là, s'étendent des ruines qui témoignent de meilleurs jours, et s'élèvent les pans d'un ancien monastère : à peine en reconnaît-on le plan exact : cinq colonnes dont trois grandes et deux petites en marbre blanc veiné de bleu, dans le genre de celles de l'Abkhasie et de l'Aïoudagh, gisent çà et là. Quelques-unes ont servi aux bergers pour se dresser un abri. Les petites colonnes ont deux croix sur leurs faces, comme à Kertche et autre part. Elles ont sans doute servi pour l'iconostate ; elles mesurent 11 pouces de diamètre et 3 pieds de long. Avec ces colonnes gisait un chapiteau grossièrement piqué avec 4 faces en biseau.

Le rocher isolé de l'église qui fait partie du cap Aïthodor s'appelle *Dakaknari-Toprak* ou *Monastir-Bouroun*. Un second rocher plus bas, voisin de celui-ci, s'élève à l'ouest sous le nom de *Liman-Bouroun* (cap du Port) ou simplement de *Issar* (murailles, ruines). Une muraille dont M. de Koeppen a donné le plan, en embrasse le pourtour, en formant une espèce de forteresse dont la plus grande largeur était de 550 pas (1). Des murs sort un genevrier oriental qui a 13 empans de tour, c'est-à-dire plus de 2 pieds de diamètre. Sur l'un des côtés du

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 192.

rempart, à 200 pas de la mer, se trouvent les restes d'un bâtiment muré mesurant 13 pas de longueur et 7 de large. La vue sur la mer de ces points élevés, surtout du Monastir-Bouroun, est fort belle; on voit une partie de la vallée de Yalta et la ville.

Nous nous en retournâmes par un sentier qui nous rapprochait de Gaspra, et qui serpentant parmi les plus beaux genevriers dont l'oxycèdre ou cade était chargé du gui qui porte son nom, passait dans de grands espaces nettoyés et propres à la culture des champs, parsemés de traces de murailles et d'habitations. Au-dessus de ces ruines, depuis si longtemps oubliées, et comme pour terminer dignement ce cycle d'églises, de forteresses et de demeures des vivants, je découvris sur une colline qui les domine, à peu de distance au-dessous de la route, leurs tombeaux. On se fera une idée de ma surprise en retrouvant ici les *pierres levées* de la Bretagne dans toute leur pureté.

Cinq tombes étaient encore là, dirigées du nord au sud, rangées à côté les unes des autres. J'en ai donné un dessin IVe série, pl. 30, fig. 4.

Voici les dimensions de celle qui est au-devant du dessin. Le carré long mesure intérieurement 7 pieds de long et 3 pieds et demi de large: chaque côté est fermé d'une seule plaque de pierre qui a 10 pouces d'épaisseur et 3 pieds et

demi de hauteur. La grande dalle qui forme la couverture de la tombe a 5 pieds et demi de large, 8 pieds de long et 1 pied 2 pouces d'épaisseur, débordant ainsi quelque peu, comme on le remarque souvent dans les pierres levées. Les pierres qui ont été tirées des rochers calcaires voisins, ne sont point taillées. Je renvoie à ce que j'ai dit précédemment sur ce genre de tombes, en parlant de la presqu'île Kimmérienne et de Toklouk ; il est curieux de les trouver jusqu'ici, et comme j'envisage Aïthodor et sa contrée comme le siége d'une ancienne commune taure, qui avait son temple et son précipice sur la pointe du Monastir-Bouroun, où la religion chrétienne a consacré plus tard un temple expiatoire, je ne puis attribuer ces tombes qu'aux Taures domptés et civilisés en partie par les Kimmériens.

A peu de distance des tombes, nous entrâmes dans le village de Gaspra, qui avait aussi son fort au-dessus du village. Plusieurs seigneurs russes ont ici de belles campagnes, entre autre le prince Galitzin, ancien ministre du culte, qui s'est fait construire un château gothique avec deux tours crénelées. C'est une vraie surprise qu'une construction de ce genre dans un paysage de la Tauride.

Mais les surprises doivent se succéder rapidement. A peine est-on hors de Gaspra, que

déjà la croix de *Khouréïs* domine le paysage. Le domaine de Khouréïs est l'un des premiers essais de colonisation sur la côte. Madame de Krudener était venue en Crimée continuer sa mission évangélique chez les Tatares. Elle était accompagnée de son gendre, le baron de Berckheim et d'une princesse Galitzin, qui après sa mort ne voulurent pas quitter le sol qui avait vu leur deuil. Le premier mouvement fut celui de se créer une retraite sainte éloignée du monde ; mais la douleur se calma, et la vie physique reprenant le dessus sur la vie religieuse et comtemplative, la princesse et le baron se mirent à planter de la vigne; leurs essais ont été les premiers sur la côte de Crimée. J'ai indiqué, en passant à Aï-Daniel, le vignoble du baron, avec sa jolie maison de maître, un charmant jardin, une belle vue. Le baron Berckheim, estimé, chéri de tous ceux qui le connaissaient, n'avait conservé de ses anciennes relations mystiques qu'une piété vraie, sentie. Du reste, il s'occupait beaucoup de sa propriété qu'il était parvenu à faire produire les meilleurs vins de la Crimée.

A Khouréïs, chez la princesse Galitzin, tout est plus en grand; pour juger de l'ensemble de ce domaine, je prie de jeter les yeux sur la planche 55, IIe série. Elle est dessinée en avant du jardin de M. Léon Narichekine à *Miskhor*.

Sur le second plan, s'étend le coteau de vigne qu'a planté la princesse ; il contient 50,000 ceps. Au-dessus l'on voit au milieu des jardins l'élégante maison qu'elle s'est bâtie et qu'elle habite été et hiver. L'église la sépare de la grand'route ombragée de vieux noyers qui prospèrent rafraîchis par de belles fontaines. Le rocher auquel la maison est adossée est historique comme épithète. Au-dessous, un château gothique avec deux tours carrées qui flanquent la porte, devrait loger quelque seigneur vassal et ne loge que les tonneaux de la princesse. L'autre château avec ses tours crénelées est celui du prince A. N. Galitzin à Gaspra (1).

Miskhor où me menait M. Marko, est un domaine de 300 dessétines dont il avait la direction. L'établissement est placé à peu de distance du rivage au milieu des parcs et des jardins. Les plantations de Rissling que M. Léon Narichekine à fait faire, donnent un vin d'un goût fin, agréable, sans avoir tout-à-fait le goût des vins du Rhin. Mais, je le répète, il faudra encore bien des années pour que la côte de Crimée produise des vins d'une qualité arrêtée. Le sol du domaine est un schiste mêlé de débris calcaire.

(1) L'arbre couronné de vigne sauvage qui ombrage le premier plan, donnera une idée de la force de la végétation sur la côte de Crimée.

J'avais déjà suivi plusieurs fois la chaussée qui contourne bien haut au-dessus d'Aloupka ; cette fois-ci, M. Marko me mena tout droit à la célèbre habitation du comte Vorontzof, par un sentier qui longe le rivage de la mer en serpentant sur les falaises. Ici le schiste qui a été caché sous le promontoire de l'Aïthodor, renaît et monte insensiblement à plus de 1300 pieds d'élévation, se cintrant pour porter sur sa voûte la haute muraille à pic couronnée des aiguilles de l'Aïpétri ; leur hauteur absolue est de 3,798 pieds de roi (1). Un pareil soulèvement pour celui qui connaît les allures de la chaîne Taurique, annonce le voisinage d'un foyer plutonien, et mes yeux attentifs scrutent le sol que masquent souvent de grands amas de débris calcaires. Avant d'arriver au ravin *Khastava*, M. Marko me montra quelques tombes grecques anciennes ; puis nous traversons une grosse digue de blocs calcaires descendus du rocher Issar : on la prendrait pour une grande moraine.

Au-delà de la digue commencent les blocs erratiques d'ophitone, et leur profusion excite ma surprise ; car ils sont entassés confusément les uns sur les autres, depuis le bord de la

(1) Cette hauteur a été mesurée trigonométriquement par M. de Chatillon.

mer jusqu'à une hauteur de 3 à 400 pieds.

Tel est le sol extraordinaire que le comte Vorontzof a choisi pour demeure favorite en Crimée; un labyrinthe, un vrai chaos, d'énormes fragments de granite ophitique. A la première vue, on ne peut comprendre comment un sol aussi aride peut avoir du charme et peut prêter aux merveilles qu'on va admirer à Aloupka. Mais avec beaucoup d'argent, malgré la nature la plus revêche, on peut créer les jardins d'Armide, et certes, ceux d'Aloupka pourraient bien rivaliser avec ceux que le chantre de la Jérusalem Délivrée a voulu peindre plus beaux que la réalité. Ici, à Aloupka, l'art n'a point forcé la nature; il l'a seulement aidée, caressée, flattée; il lui a fait une belle toilette, et la nature ainsi parée est encore la nature.

Le nouveau palais dont j'ai vu l'aile qui devait renfermer la salle à manger, s'allonge sur un terre-plein, à 155 pieds au-dessus de la mer : il est construit d'après des plans où l'artiste a réuni tout ce que l'Angleterre renferme de plus riche, emprunté à ses beaux châteaux gothiques. Entièrement revêtu à l'extérieur de pierre de taille, on a employé pour ces élégants détails le granite ophitique qu'on avait sous la main : il est d'un vert bleuâtre, et peut recevoir un beau poli; mais il est difficile à tailler. Pour faciliter le travail, on a joint au granite, le grès de Nikita

et d'Oursouf, qui est aussi d'un beau vert et qui se taille beaucoup plus facilement. Les jardins et le parc embrassent le palais et s'étendent à l'est vers Miskhor. Là, je pourrais m'égarer sous les berceaux de verdure, au bruit des cascades et des fontaines, si M. Keebach, directeur des travaux du jardin, ne me guidait; je le suis sous les voûtes de blocs de granite qu'il a pratiquées en grottes; puis il me fait monter sur le dos de ces colosses qui rivalisent avec les plus monstrueux de nos blocs erratiques du Jura : j'admire les divers points de vue, les pelouses, les arbres et surtout un superbe plaqueminier et deux cyprès que, selon la tradition, le prince Potemkin planta en 1787, lors du séjour de l'impératrice Cathrine en Crimée. Je me promène autour d'un fort bel étang, peuplé de truites, et rustiquement encaissé par des granites, dont on n'a guère changé la place : tout cela est superbe; mais cela ne m'explique point d'où viennent ces blocs. Enfin, me dit mon guide, vous venez de voir ce qu'il y a de plus riant, de plus riche en fait de plantes et de verdure. Voyez la mer brillante..... Maintenant retournez-vous et faites quelques pas. Il n'est pas possible à une distance aussi minime de voir succéder aussi rapidement aux créations les plus riches, une création plus sauvage, plus triste, plus aride, plus épouvantable..... Retournons,

dit-on généralement ; je me sens oppressé, mais je suis dans la joie... car j'ai trouvé le nœud de l'enigme... Je suis au fond d'un vrai cratère d'éruption d'un genre tout nouveau : des parois de blocs de granite entassés les uns sur les autres, angulaires et arrondis, forment un vrai entonnoir cratérique au milieu du schiste, qui s'appuie contre ses flancs. L'une des parois couronnée de vieux oliviers s'élève à plus de 100 pieds. Le diamètre du cratère, par son ouverture, est de plusieurs centaines de pas. Le fond de l'entonnoir est pavé de blocs, et nulle part l'on ne voit la roche en place. Au fond, sous les blocs jaillit une source que l'on ne peut apercevoir et qui forme plus bas la pièce d'eau voisine du cratère. Du point d'où je l'ai dessiné, V[e] série, pl. 18, l'on voit dominer au-dessus du cratère la grosse paroi de schiste qui a été soulevée ; par-dessus le rocher avec les ruines de l'Issar d'Aloupka détaché de la paroi principale l'Aï-Pétri, dont les aiguilles semblent menacer le ciel.

Un second entonnoir du genre du premier s'ouvre plus à l'est sous le village même d'Aloupka.

Ils ont tous les deux une dépression qui s'ouvre du côté de la mer, qu'ils dominent de 200 pieds environ.

Pour m'expliquer ces entonnoirs, il m'a paru

probable que le granite ophitique formait une couche solide. Une rude commotion aura brisé cette roche et en aura jeté les débris dehors, en les entassant autour du point d'éruption. Une partie de ces blocs qui ont de 15 à 20 pieds de diamètre et plus, ont roulé plus loin sur le schiste, jusque sur le rivage de la mer; tels sont ceux qui donnent au jardin un aspect si pittoresque; aucune trace de bloc de granite ne paraît au-dessus du cratère.

Tel est Aloupka dont le vignoble compte 24,000 ceps de vigne, parmi lesquels 200 espèces importées en Crimée pour différents essais de culture; 1,500 oliviers plantés depuis quelques années promettaient les plus riches résultats.

En fait d'antiquités, Aloupka ne compte que les ruines d'un petit fortin grec que l'on a trouvé sur l'emplacement de la nouvelle maison. Un pot en terre renfermait cinq médailles en or avec des légendes grecques presque inintelligibles. Sur l'un des côtés était Jésus; sur l'autre saint Jean et la vierge Marie (1).

(1) M. le marquis de Kastelnau dit avoir mesuré à Aloupka 3 noyers qui avaient 16, 18 et 21 pieds de circonférence; un olivier qui avait, à 4 pieds de terre, 11 pieds de tour; plusieurs ceps de vigne qui avaient de 2 ½ à 3 pieds de tour. T. III, p. 223.

L'on donne le nom d'Aloupka-Issar, à une forteresse bâtie à 1,338 pieds au-dessus de la mer, en profitant d'un grand rocher qui s'est détaché de l'Aïpétri et qui présente une étroite arête : l'une des murailles a 700 pieds environ de développement. Elle est murée avec du mortier et son épaisseur est de 4 pieds. La vue, du haut de cet observatoire, est des plus étendues, elle embrasse les forteresses voisines de Gaspra et celles de Limène (1).

Cratère d'éruption et de soulèvement de Limène.

Les entonnoirs cratériques d'Aloupka ne sont qu'un préliminaire de la scène qui se prépare dans le voisinage. A peine a-t-on quitté Aloupka que déjà les ondulations du sol, et les chaos de pierres calcaires annoncent de nouveaux déchirements et de nouvelles catastrophes. Les grands agents de ce formidable acte de puissance, sont deux jets porphyriques qui ont percé à travers le schiste entre Limène et Kikinéis, et qui, s'élevant à une hauteur considérable, sont allés heurter jusque sous la voûte de la muraille calcaire. Brisée par cet effort, la muraille s'est sé-

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 199. Plan et description de cette forteresse, l'une des principales de la côte de Crimée.

parée et forme dans la Yaïla une espèce de golfe et même des îles de schiste, élevé ici à la plus grande hauteur qu'atteigne le calcaire. Dans ce schiste refoulé en haut par la force du jet igné, nulle trace de couche régulière. L'on voit des fragments de schistes empâtés en entier dans les porphyres, ce qui prouve qu'ils étaient dans un état liquéfié quand ils ont formé leurs jets. Une pareille crise n'a pu se faire sans laisser de nombreux restes de la muraille jurassique brisée; ils sont épars sur le sol, mais quelquefois d'énormes fragments se détachant seulement de la muraille, sont restés suspendus sur le penchant de l'abîme, prêts à s'écrouler. La pl. 12, V[e] série, fig. 3, en présente un exemple qui expliquera en même temps la nature du rocher sur lequel est fondé l'Issar d'Aloupka. Voyez encore la planche 21 de la V[e] série, où j'ai représenté l'ensemble de ce cratère de soulèvement dessiné du haut de l'*Eski-Bogaze*. Suivez les lignes en ziz-zag du chaos qui domine Limène; des rochers de plusieurs centaines de pieds sont entassés les uns sur les autres, comme à Oursouf; les uns se sont enfoncés dans la mer, d'où ils sortent leur tête battue par les flots; l'un de ces blocs erratiques nommé *Panéa*, porte sur ses flancs les ruines d'un château bâti en pierres et en chaux, mais sans nulle particularité.

Le rocher qui domine celui-ci porte les restes

d'une autre forteresse dont j'ai marqué la place dans mon dessin, sous le nom de *Limène-Kalé* (1). Ce rocher, à pic de toutes parts comme l'on s'en convaincra en passant par l'ancien sentier qui longe la mer et au-dessus duquel il surplombe, ne présente, pour arriver sur la crête, qu'un étroit passage défendu par une forte muraille murée en moëllons *ad implectum*, c'est-à-dire par encaissement, en garnissant l'intérieur d'un blocage de pierres et de mortier. La muraille s'étendant ainsi de bloc en bloc, embrassait près de trois flancs du rocher; le quatrième étant absolument inabordable.

Pallas parle des restes d'un antique bâtiment construit en gros quartiers de roc, grossièrement taillés et renfermant plusieurs compartiments; il les a vus en dehors de la forteresse, sur une espèce d'esplanade; il cite aussi la superstition des Tatares qui allaient près de là briser les fragments d'une colonne en marbre, épaisse d'un pied, pour s'en servir à des usages domestiques. Tout ceci indique un ensemble de constructions grecques peut-être, avec un temple : le bâtiment rappelle les fondations de grosses tours que je décrirai plus tard dans la Cher-

(1) Voyez la pl. 2 du tome second, dans l'Atlas du Voyage de Pallas : ces rochers y sont parfaitement rendus.

sonèse héracléotique. Cependant les Tatares prétendent que ces constructions sont génoises. Sans mettre plus d'importance qu'il ne faut à cette tradition, l'on se rappellera ce que Pallas a dit de la singulière configuration des têtes des habitants de Siméis, Limène et Kikinéis, configuration qui lui a paru génoise (1).

Limène et Siméis avec leurs vieux oliviers, leurs beaux figuiers et leurs jolies campagnes parmi lesquelles je distinguerai celle de madame Nathalie Féodorovna Narichekine, s'étendent en partie sur ce chaos.

Une troisième forteresse est perchée sur les dômes du porphyre, sur le chemin qui mène de Kikinéis à la Yaïla par Eski-Bogaze.

Tel est l'ensemble de ce cratère, de la mer; prenez la carte géologique de la Crimée (2), et vous verrez que ce qui s'est fait de ce côté de la chaîne s'est répété sur le versant septentrional, où un jet de porphyre a percé près de Kokkoz, à travers les schistes. L'étage calcaire jurassique, redressé et renversé à l'égal de la muraille méridionale, offre le même aspect, et la Yaïla, au milieu, présente une surface renfoncée, nue, où toute roche est brisée ou fragmentée. Çà et là quantité de trous ou chaudières. La dépression

(1) Pallas, *Voy. en Crimée*, t. II, p. 156.
(2) V[e] série, pl. 9.

de la Yaïla est sur la ligne de la vallée de Baïdar. Je cite ce fait géologique comme un exemple d'un soulèvement avec éruption de roches porphyriques, opéré sur les deux versants d'une chaîne. De part et d'autres les assises présentent leurs crêts à pic, en regard des jets, et leurs couches s'enfonçant dans le sein de la chaîne.

Après cet intéressant ensemble de phénomènes géologiques, où l'on peut dire que l'on surprend la nature sur le fait de ses secrets de création, d'altération, de bouleversement, la côte de Crimée jusqu'à Phoroze est passablement monotone, à quelques exceptions près. *Kikinéis* qui est à 7 verst de Siméis et à 12 verst d'Aloupka, est encore sur les flancs du jet de porphyre de Bïouk-Issar. Pour bien juger de cette partie de la côte, l'on fera bien de suivre ma narration sur le grand panorama que j'en ai donné pl. 10, V[e] série. Je l'ai dessiné de la mer, lorsque nous longions cette côte pour nous rendre à Ghélindjik. Je l'ai laissé tel que la perspective des objets me permettait de les rendre, et, comme il se trouve que nous étions le plus près de la côte, en face du cap Aïa près de Laspi, et que nous nous en sommes éloignés depuis insensiblement, la partie de la côte qui s'élève derrière Yalta et Oursouf paraît plus basse, quoiqu'elle soit en effet beaucoup plus haute que l'autre. J'avertis mes lecteurs pour qu'ils ne s'y trompent pas.

De Kikinéis à Phoroze, à 20 verst de distance, le calcaire jurassique forme une vraie muraille à pic, infranchissable. Sa hauteur va de 500 à 800 pieds. Toute la pente schisteuse, entaillée de ravins, qui lui sert de base ou de soubassement, est recouverte de débris accumulés pêle-mêle et formant des digues, des moraines; tous ces fragments ne proviennent point, comme les chaos de Limène, d'Oursouf ou de Karabagh, des soulèvements anciens : chaque année, au contraire, l'on voit qu'un nouvel agent travaille encore sur ces masses. La base de schiste n'est guère une fondation solide pour une muraille pareille, surtout quand cette base est détrempée, entraînée par des sources : la roche perdant son appui, s'écroule et couvre de ses débris, gros comme des maisons ou comme de petites montages, les pentes schisteuses, formant des éboulements et des chaos récents qui enterrent les villages, et vont même former des écueils jusque dans la mer. *Koutchouk-Koi*, à 4 verst de Kikinéis, fut ainsi enseveli par un éboulement produit par des causes pareilles, du 10 au 28 février 1786. Le village a été reconstruit sur ces débris anciens et modernes auxquels les Grecs ont donné le nom de *Alasma* (1).

Ceux qui veulent se rendre dans la vallée de

(1) χάλασμα, destruction.

Baïdar par la *Skala*, suivent un chemin qui longe le pied de la muraille jurassique. Arrivés au-dessus de Moukhalatka, près des restes d'une ancienne fortification, ils trouveront la célèbre Skala, chemin pratiqué sur les flancs du rocher au moyen de degrés en bois et de nombreux contours. Les chevaux tatares habitués à ce trajet, le montent et deseendent sans peine; il ne faut que les laisser aller et bien se tenir sur sa selle. Sans contredit, c'est un des points les plus pittoresques de la côte; mais je ne conseille à aucun voyageur qui voudra jouir de la fraîcheur et de la beauté de la vallée de Baïdar, de s'y rendre après avoir parcouru la côte. Ce grand bassin de schiste, dans un grand écartement de la chaîne calcaire, semble mis à sec et n'avoir conservé que son enceinte de roches brisées, à demi-boisées: au lieu d'eau, c'est un tapis de verdure semé de villages et de forêts. Pas un seulpoint d'où l'on voie la mer; pas un petit lac; à peine un maigre ruisseau. — Voilà pourquoi le voyageur qui vient de planer le long de la côte de Crimée sur tout ce qu'il y a de plus magnifique en fait d'immensité des ondes, de plus hardi, de plus effrayant, de plus sauvage en fait de roches et d'abîmes, de plus rapide en fait de contrastes, de plus gai, de plus riant en fait de golfes gracieusement encaissés et de reflets brillants, de parcs, de villages, de châteaux gothiques, est

tout étonné quand il a jeté, du haut de la Skala, son dernier regard sur cette nature enchanteresse, de trouver la vallée de Baïdar tant vantée, si morte, si noire, si froide, si monotone. Il a quitté les lauriers, la vigne élancée, les térébinthes, les plaqueminiers et les cyprès, et il ne trouve plus que la trivialité des poiriers et des pruniers.

Traversez au contraire la steppe aride et sèche, et venez à la côte en passant par ce magnifique portique de verdure, alors, comme lady Craven, vous trouverez ce vallon enchanteur, délicieux; vos yeux se reposeront sur ces forêts d'arbres fruitiers et sur ces montagnes boisées; *Varnoutka*, *Baïdar* vous paraîtront ravissants, parce que vous trouverez des arbres autour des maisons.

Cependant, sans faire tort à la vallée de Baïdar, je dirai que le Val de Ruz près de Neuchâtel, de toutes les vallées que je connais celle qui lui ressemble le plus, est encore plus gai, plus riant.

Cratère d'éruption et de soulèvement de Foroze et Laspi.

L'autre route qui mène à Laspi descend insensiblement jusqu'à *Moukhalatka*, au-devant duquel deux jets de porphyre ont percé près de

la mer, en relevant le schiste et un grès grisâtre ou jaunâtre qui l'accompagne. Au-delà de Moukhalatka et de la Skala, des sources minent le sol et l'entraînent sans cesse en le détrempant. On craint de passer par le sentier mouvant et dangereux que l'on a peine à préserver; mais il paraît que ces sources n'agissent que sur d'anciens déblais entassés : car la muraille du roc ne présente aucune trace fraîche de fracture.

Au-delà de l'éboulement s'élève un grand dos de porphyre à moitié amygdaloïde et à moitié ophitique; il n'a qu'une demi-verst de large et se termine en dos d'âne. Il s'avance dans une direction perpendiculaire jusqu'au pied de la muraille calcaire, et sert d'avant-poste au *quatrième cratère de soulèvement* qui va bouleverser la côte de Crimée entre *Foroze* et *Laspi.*

Déjà entre Mtchatka et Foroze commencent les travaux plutoniens, formant une suite non interrompue de jets, de digues et de filons jusqu'au-dessous de l'ancien Laspi. Les porphyres et granites sont ici extrêmement variés. Le granite ophitique bleuâtre et verdâtre compose les massifs principaux; j'en ai vu des espèces superbes; mais au milieu des dépôts du plus beau granite paraissent des bandes d'un ophitone décomposé, qui appartiennent évidemment à la classe des rochers métamorphiques; car on y

trouve des filons d'une masse schisteuse ou talqueuse qui provient des schistes voisins, et qui, altérée par les masses ignées, s'est trouvée pêle-mêle avec elles dans le mouvement d'éruption : ceci est tellement visible que des portions d'ophitone décomposé ont été comme emboîtées par ces masses. Une partie des roches ignées paraît d'ailleurs plus jeune que l'autre, et l'on remarque, dans les coulées de l'ophitone récent, des cailloux roulés d'ophitone ancien, mêlés d'autres cailloux de grès et de schiste : cependant la pâte des deux espèces ne diffère guère.

Une seconde espèce de roche ignée se mêle fréquemment à l'ophitone; c'est un porphyre amygdaloïde rempli de grains grands comme de petites balles, ronds, d'un brun foncé, à cassure cristalline. Souvent aussi les grains sont de vraies amandes volcaniques, plates, allongées, à texture zéolithique.

Telle est la nature de l'agent qui, par des efforts multiples, a façonné le sol de Foroze et la vallée de Laspi. Le *Bogaze de Foroze* est un des déchirements qu'il a produits. S'élevant de là toujours davantage, il touche à la muraille calcaire, et l'on peut juger par cela de la manière dont il a traité le schiste et le grès devenus méconnaissables. D'ailleurs, il semble encore conserver quelque chose de sa nature volcanique et continuellement en mouvement; car nulle part la

muraille calcaire de Crimée n'est plus sujette aux éboulements ; il n'y a pas d'année que quelques fragments ne s'abîment en roulant sur la pente escarpée qui n'est à sa surface qu'un chaos incompréhensible. L'un des derniers éboulements qui a eu lieu au-delà de Foroze, mérite d'être visité pour juger de leur puissance ; deux blocs qui se sont arrêtés à mi-côte, se sont dressés sur leur base étroite, de manière que le plus grand ressemble à une pyramide de 150 pieds de haut. Ajoutons que nulle part les couches ne sont plus redressées que dans cette partie de la chaîne Taurique.

L'agent igné, continuant à façonner le sol, a crée ensuite la vallée de Laspi en détachant le *mont Ilia* de la chaîne principale, comme l'expliquera le dessin de la V[e] série, pl. 20. Le mont Ilia, violemment écarté, s'est arrêté, suspendu sur les flancs du schiste mis à jour dans la vallée par ce déchirement. Naturellement cette vallée qui longe l'axe de la chaîne, devrait s'ouvrir aussi bien vers Foroze que vers Laspi, si les jets de porphyre amygdaloïde ne l'avaient remplie en montant à plus de 1,000 pieds d'élévation. Là, soulevant le schiste et une légère couche de grès qui le sépare du calcaire, ils ont formé une digue de 100 pas de large, qui joint comme un pont le mont Ilia à la chaîne principale.

Sur le sommet assez plane de cet isthme, sont une dizaine d'aiguilles énormes, la plupart pyramidales ou coniques, ayant jusqu'à 40 et 50 pieds d'élévation (1). On pourrait croire qu'ils appartiennent à un ouvrage semblable au *Stonehenge* de l'Angleterre, si l'on pouvait s'expliquer la possibilité de mouvoir de pareilles masses, du poids de 30 à 40,000 quintaux. Mais ici la géologie offre une solution toute faite, toute facile. L'on remarquera que la chaîne principale, au mont *Chabourla*, a ses couches verticales ; il me semble que ces aiguilles sont les débris de semblables couches ou assises, qui se sont séparées et dressées sur le schiste, lors de l'écartement de deux massifs.

L'ancien village de Laspi s'étendait de ces aiguilles pittoresques, jusqu'à demi-verst plus bas dans la vallée à l'ouest. Nulle place n'offrait une plus belle exposition. Quelques maisons avaient été appuyées contre les aiguilles, et l'on jouissait de là d'une vue magnifique sur la vallée de Foroze et sur la mer, tout comme on planait de l'autre côté jusqu'à l'Aïa. J'ai retrouvé les ruines de l'église un peu en-dessous ;

(1) Proportionnellement au Mont Ilia, elles sont grossies dans le dessin ; mais pour juger de leur vraie grandeur, qu'on prenne la vue de la vallée de Laspi, IIe série, pl. 57.

c'est de là que M. Compère a tiré le chapiteau de marbre blanc, déposé dans la cour de la maison actuelle de Laspi. Le style en est baroque, et n'offre aucune analogie avec un ordre régulier quelconque (1).

Dans le cimetière qui entoure l'église, je vis des tombes dont la forme était nouvelle pour moi (2). Ce sont des espèces de sarcophages longs de 3 à 5 pieds, larges de 8 pouces à 1 pied, posés sur un socle haut de quelques pouces. Le dessus du sarcophage est taillé en forme de toit incliné. La tête du sarcophage est exprimée par une espèce de petite tour carrée, avec un toit. Au bas de la tour, se trouve communément une petite porte voûtée en triangle ou en plein cintre. Un degré taillé dans l'intérieur de la porte n'est pas rare. Au-dessus de la porte, une croix ciselée, cantonnée ou non de 4 points, marque la destination sacrée du monument. Les côtés du sarcophage sont presque toujours ornés de rosaces ou d'autres ornements ciselés en creux ou en relief; quelquefois ce sont des attributs, un bâton pastoral, une hache tatare à deux tran-

(1) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 20, fig. 7. C'est à tort qu'elle est marquée là comme venant de l'église du Mont Ilia.

(2) Voyez Atlas, IVe série, pl. 27. Tombes grecques modernes en Crimée.

chants, une pioche, un éperon, une charrue, une table (1).

Ces tombeaux qui appartiennent aux populations grecques qui ont habité Mangoup, Biassala, Katchikalène, Mangouche, etc., sont sans inscription quelconque, à la seule exception d'une tombe de Laspi, dessinée fig. 9; la petite porte placée sur le devant indique un genre de tombe pareil au précédent, quoiqu'il n'y ait pas de tour. Je lis ainsi l'inscription :

XATZIS ABBI
(2) OGLOU MASKAA.
1772 †.

Autour de l'église et du cimetière se trouvent des ruines de maisons, des esplanades, des allées d'arbres fruitiers assauvagis, parmi lesquels au moins 5,000 pruniers.

Le village de Laspi, fidèle aux anciennes traditions grecques, suivant lesquelles on plaçait les temples sur des points élevés, sur des rochers, d'où la majesté des dieux se reconnaissait de toutes parts, avait aussi sur le sommet du mont Ilia une église que l'œil reconnaissait de la vaste plaine des mers. Dédiée à *saint Elie*,

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 23 et seq.

(2) Par inadvertance, le dessinateur a oublié l'*o* dans la fig. 9 de la pl. 27, IV[e] série.

elle était le but de fréquents pélerinages. L'isthme servait de pont pour aborder le pied du rocher; de là on pouvait monter assez facilement sur la sommité de la montagne, en suivant un sentier qui serpente sur le gazon et sur la mousse, parmi les débris de rochers entre lesquels gisent encore des ruines de maisons. La chapelle Saint-Elie qui occupe le point le plus élevé de la montagne, n'est plus qu'une ruine, dont les ornements étaient en craie chloritée d'Inkerman. L'église était voisine d'un antre sacré, creusé dans le roc, et voûté en pierre d'Inkerman. On y descend par un soupirail encombré, taillé aussi dans le roc. La clef du soupirail est marquée d'une croix; il s'échappe de cette caverne un air chaud et humide, cause principale de la superstition de ceux qui venaient implorer le saint pour recouvrer la santé. L'on frémit, placé à côté de ces saints lieux, de voir s'ouvrir devant soi un précipice comme il y en a peu en Crimée; car le rocher est à pic, et son pied est bordé d'éboulements formidables qui ont tellement rétréci le faîte de la montagne, qu'au-delà de la caverne il n'y a plus possibilité de se hasarder, tant le faîte est tranchant. D'ailleurs, la vue est de toute magnificence, comme cela doit être d'un point élevé aussi isolé. Les marins donnent au mont Ilia ou Aï-Ilia, le nom de *cap Saritche*.

De l'ancien Laspi je descendis, par une belle vallée boisée, au nouveau Laspi, où demeure M. *Compère*, ancien élève de l'école Polytechnique, chargé par le général Potier de l'administration de ce domaine, à mon avis l'un des plus beaux de la côte, et des plus susceptibles d'embellissements et de nouvelles exploitations. M. le général Potier a eu Laspi de son beau-père, M. Rouvier, qui avait fait ici ses essais de culture de la vigne, dont il avait fait venir des plants de Malaga. La maison d'habitation est placée au centre de l'amphithéâtre qui sépare le mont Ilia du mont Aïa, et, de toute part, la vue est délicieuse; la mer s'avance entre les deux montagnes et forme le port de Laspi, commode et sûr pour l'exploitation des forêts. On jugera parfaitement des localités par le panorama, V^e^ série, pl. 10. Pour en comprendre les détails, on pourra jeter un coup d'œil sur la pl. 57 de la IIe série, où j'ai cherché à rendre l'ensemble de la partie haute de la vallée de Laspi. La première montagne aux couches redressées, verticales à gauche, sépare Laspi du village tatare de *Kaïtou*, dans la vallée de Baïdar; la seconde est le mont *Chabourla*, avec les ruines d'une chapelle; la troisième est le *Rocher aux deux Pointes*, que l'on contourne par la gauche pour aller à Foroze; ensuite viennent les *Aiguilles de Laspi*, avec des ruines, et enfin,

vers la mer, le *mont Ilia*. Une aussi belle vallée a dû être fort peuplée; les ruines de sept villages, que M. Compère a trouvées successivement, le prouvent. J'ai visité toutes ces positions; aucune n'offre des restes remarquables; ce sont des débris de murailles grossières, des briques, de la poterie brisée; dans quelques-unes, il ne se trouve rien qui rappelle une chapelle. M. Compère ne se souvenait pas avoir trouvé de monnaies parmi ces débris : il est vrai qu'il n'avait pas fait de fouilles particulières. Le seul de ces anciens villages qui mérite une mention particulière, après ce que j'ai dit de l'ancien Laspi, est celui qui s'étendait autour du port de la vallée. Son cimetière renferme plusieurs tombes en forme de cercueil et en pierre d'Inkerman. Celle que j'ai dessinée fig. 8, pl. 27, IVe série, est remarquable par une inscription gravée, ce qui est rare en Crimée : je ne saurais en donner l'explication.

Pendant un séjour de deux semaines que j'ai fait en février 1833, chez l'obligeant M. Compère, je fis nombre d'excursions avec cet ami aussi instruit que complaisant; j'en fis aussi souvent seul, et je puis dire que ces quinze jours passèrent comme un songe, au milieu des aimables soins qui m'étaient prodigués et de la masse d'objets intéressants pour la géologie et l'archéologie, qu'une main prodigue a accumulés autour

de Laspi. Une de mes premières courses fut de visiter le port de Laspi et le mont Ilia. Il ne gelait pas du tout, les crocus jaunes fleurissaient, et à l'exception de deux jours de pluie, le temps fut constamment beau. Je vis souvent le singulier phénomène de la résorption des brouillards qui, remplissant la vallée de Baïdar pendant que nous avions le soleil, étaient contenus dans ce haut bassin par les rochers qui enceignent la vallée, à peu près comme les rivages d'un lac en contiennent les ondes. Il ne se trouvait que la dépression de Kaïtou qui leur offrît une écluse pour se précipiter dans la vallée inférieure, et je voyais, à travers les bogazes des rochers, les brouillards pressés s'échapper de leur prison et s'élancer comme une épaisse fumée blanche ou comme l'onde floconneuse d'une cascade qui cherche à atteindre le fond d'un abîme. Mais à peine s'étaient-ils élancés que l'air chaud de Laspi les résorbait et laissait leur chute suspendue. Ainsi s'établissait pendant toute la journée, cette lutte pittoresque, et rarement les brouillards parvenaient à envahir quelque partie de la vallée (1).

Le chemin qui mène au port de Laspi serpente au milieu des plus beaux genevriers de

(1) La différence qui existe entre le bord de la mer à Laspi et la vallée de Baïdar, est précisément celle qui existe entre le bord du lac de Neuchâtel et le val de Ruz.

l'Orient (*excelsa*), à fruits noirs, avec des troncs d'un pied et plus d'épaisseur, et des genevriers cades (*oxycedrus*), à fruits rouges (1). Le pin taurique croît sur les rochers nus ; le térébinthe et le micocoulier (*celtis*) prospèrent par toute la vallée. Le chêne *pubescens* est commun comme le long de toute la côte ; car le chêne commun (*Quercus robur*) ne dépasse guère les yaïlas. Enfin le charme forme le fond principal des forêts. Sur la hauteur du port de Laspi, je voulus dessiner la vue du *cap Aïa* qui ne se présente de nulle part avec plus de majesté que d'ici. Je reviendrai sur ce paysage.

Une partie de la baie de Laspi est encaissée par des blocs entassés de calcaire noir, fendillés et brisés en tous sens, et pénétrés d'outre en outre de spath calcaire. La catastrophe qui a brisé la roche en morceaux, en a broyé et

(1) Pallas hésite entre le *Jun. Lycia* et le *Jun. Bermudensis* pour fixer l'espèce du genevrier que les Tatares appellent *Samla-Agatch* ou *Kara-Arditch*. Hablitz, *Descrip. phys. de la Tauride*, en fait le *Jun. Sabina* de Linnée ou genevrier du Don. Dans la Flore de Marschal de Biberstein, c'est décidément le *Juniperus excelsa*, le genevrier de l'Orient, dont Tournefort a planté un exemplaire, qu'on a conservé, devant le nouveau musée de minéralogie du Jardin des Plantes. J'ai dessiné ce bel arbre à l'angle du paysage, II[e] série, pl. 66. On trouvera le *genevrier oxycèdre cade* dans la planche suivante.

roulé une partie des fragments qui ont été réunis et recimentés par le même spath calcaire. Sur le rivage, l'on ne trouve mêlés aux cailloux de calcaire noir que des cailloux roulés de lave, des morceaux de pierre ponce, des porphyres de toutes couleurs, des serpentines. Je ne sais d'où viennent les débris volcaniques, quoique M. Compère m'ait assuré avoir vu s'élever tout à coup du milieu de la baie une colonne de fumée échappée d'une fumerolle.

De là, nous dirigeant vers le pied du mont Ilia, nous traversâmes d'abord la digue d'un grand éboulement, après lequel un rocher qui s'est détaché de l'Ilia, et qui est resté suspendu, présente sa muraille à pic. On l'appelle le *Rocher des Kapkans* (des piéges pour le gibier). Cet endroit a été habité. Une source qui s'échappe de la paroi du rocher, à 8 pieds au-dessus du sol, coule comme une fontaine sur la mousse (1), au milieu du lierre et de la clématite qui l'encadre. L'eau arrose le pied de quelques vieux ceps abandonnés; elle a une température de 7°,5 de R.

Un nouveau chaos que, depuis la nuit des temps, le mont Ilia semble se plaire à augmenter en détachant sans cesse de sa paroi à pic des fragments énormes, est un passage dangereux,

(1) Atlas, V[e] série, pl. 24, fig. 2

car il n'est sûr en aucune saison de l'année. Des débris accumulés couvrent à une profondeur de plus de 15 toises la pente escarpée jusqu'à la mer. Je n'ai rien vu de plus triste que ce chaos stérile de blocs jaunes, gris, rouges, entassés les uns sur les autres, mêlés de petits fragments angulaires. Un éboulement tout récent, d'un tiers de verst de large, se remarque à la cassure fraîche des pierres, que nulle mousse n'a encore parées. Le sommet du rocher qui a plusieurs centaines de pieds perpendiculairement, est hérissé de débris informes qui menacent ruine à chaque instant. Nous traversâmes d'un air craintif ce sol dangereux, ne nous arrêtant que pour recueillir des fossiles; les polypiers, *Lithodendron dichotomum* et autres, *Anthophyllum astrœa*, etc., y abondaient avec la *Terebratula lacunosa*, l'*Ammonites plicatilis*, une grande *Dicerate*, un *Cirrhus*, un *Peigne*, une *Lima*, un *Trochus* voisin du *Jurensisimilis* Rœmer, etc. Je tenais à arriver jusqu'à une seconde source qui jaillit, à l'est, au pied du mont Ilia, d'une paroi à pic à 2 pieds au-dessus de terre : la température en était de 8°, quoique la pente septentrionale de la montagne fût encore couverte de neige. Autour de la source croissent le prunier mahaleb (*Nemorosus*), le micocoulier (*Celtis orientalis*), le fusain à larges feuilles (*Evonymus latifolius*), le térébinthe.

Nous revînmes sur nos pas pour gravir le massif détaché qui forme le rocher des Kapkans; M. Compère voulait me faire voir des grottes naturelles qui tapissent le rocher de l'Ilia et qui s'étagent sur le dos du rocher inférieur. Plusieurs ont des soupiraux qui communiquent avec l'intérieur du rocher disloqué. Là, les bergers tatares cherchent des retraites pour leurs brebis, et il y a toute apparence qu'elles ont servi à des populations plus anciennes. Sur les parois de rocher croissaient l'*Arabis albida*, l'*Alyssum montanum* en fleurs, et l'*Euphorbia rigida*.

Pour rentrer dans la vallée de Laspi, nous n'avions pour passage qu'une corniche étroite du rocher qui surplombe un précipice des plus dangereux : l'ayant franchi, nous nous trouvâmes sur le versant septentrional de l'Ilia.

Le pourtour des rochers de l'Ilia est remarquable par la chasse des outardes et des cailles, qu'on y fait. Celle des outardes (*Otistarda*) se fait pendant la nuit, à l'époque où, se sauvant des steppes couvertes de neige, elles se réfugient à l'abri des rochers de la côte, passant par les cols les plus bas. Les Tatares les éblouissent avec des flambeaux et les tuent à coups de bâton. Un chasseur peut ainsi s'en procurer une dizaine dans une nuit. M. Compère en faisait une provision d'environ 200 qu'il salait pour l'hiver, et

qui lui tenaient lieu de bœuf pendant toute la mauvaise saison; car elles donnent un fort bon bouillon.

La chasse des cailles se fait de meilleure heure, en automne, lorsqu'elles quittent les steppes pour émigrer sur l'autre rive de la Mer Noire en Anatolie. Trop grasses alors pour voler facilement, elles se logent sous les pierres et les genevriers de la côte, où elles attendent un bon vent qui les pousse sur l'autre rive. Les Tatares se munissent alors de racines de genevriers coupés, dont on a laissé la souche exprès se cuire et se sécher au soleil pendant deux ans: ces morceaux allumés brulent comme des flambeaux, et chaque Tatare ayant le sien, va dénicher les cailles parmi les rochers, où il les prend avec la main, tant la lumière les éblouit et leur ôte toute espèce d'intelligence. M. Compère faisait aussi provision de cailles qu'il salait par 4 ou 5 mille: on les mange rôties; elles sont bonnes quoique grasses.

Aïa. — Kokia-Issar.

Laspi est un bien aimable séjour; mais un voyageur est condamné à rompre chaque jour les liens que lui tend l'amitié, pour se rejeter dans l'abandon et dans l'isolement, pour s'enfoncer dans des déserts: aujourd'hui c'est bien

le cas de le dire; je voulus visiter le *cap Aïa* et le *Kokia-Issar* qui terminent la pointe sud-ouest de la Crimée, pays ignoré et inhabité aujourd'hui, si jamais il en fût. Rien ne fera mieux comprendre le fil de cette excursion importante, que le panorama de la Ve série, pl. 10, et surtout que le dessin de la vue du cap Aïa, que j'ai mentionné plus haut (1).

La dépression de la vallée de Kaïtou, ramification de celle de Baïdar, est la suite d'une dislocation transversale de la chaîne calcaire qui a été largement entr'ouverte, laissant voir le schiste au fond comme base calcaire. Comme sur l'isthme de l'ancien Laspi, il est resté ici sur le schiste quelques gros fragments de calcaire, qui relient les deux tronçons de la chaîne. Les fentes qui séparent ces fragments s'appellent des *bogazes* (bouches), et je tenais à me convaincre de la position isolée des massifs qui les formaient. Je grimpai par les bogazes; je les examinai successivement et je vis qu'effectivement le schiste se montrait dans toutes les fentes. Cette dislocation transversale de la chaîne calcaire ne peut s'expliquer que par la présence d'un jet igné dans le fond de la vallée de Laspi : je n'ai pu le trouver.

J'escaladai ensuite le dos de l'*Aïa*, boisé de

(1) Atlas, IIe série, pl. 56.

charmes et de hêtres, qu'animaient une foule de grives et de geais, qui, à la fin de janvier, avaient déjà commencé leurs chants. M. Compère estimait la hauteur de la montagne à 1,500 pieds. La pente est des plus rapides; le dos de l'Aïa est composé de couches de calcaire, dont la tête ressort sur le sommet, comme des degrés ou des marches : elles se recourbent et prennent la forme du dos de la montagne, se redressant de plus en plus en se rapprochant de la paroi verticale qui termine l'Aïa en face de la mer. Le sommet nu de l'Aïa ressemble, au haut du précipice, à un immense balcon, d'où la vue qui plonge sur la côte, est d'un effet saisissant.

Au-delà du dos de l'Aïa s'ouvre une vallée profonde en entonnoir, dont le sol est de schiste recouvert de grès, tandis que l'encaissement est formé par une série de hauts rochers calcaires qui forment d'un côté les deux côtés du cap Aïa, et de l'autre séparent le vallon de l'intérieur de la vallée de Baïdar. Ce vallon si isolé n'offre pas un seul habitant, pas une maison, et cependant les traces de la main de l'homme sont empreintes partout. Les ruines d'un village entier sont semées dans une forêt d'arbres fruitiers, au pied du rocher qui est à l'ouest. Une faille profonde, large de quelques pieds, sépare ce rocher d'un autre massif qui forme précisément l'angle

du cap Aïa (1). A cette limite, la côte de Crimée qui a couru de l'est à l'ouest, se dirige du sud au nord vers la baie de Balaklava. Une pareille position, aussi élevée que le mont Aïa, et qui partage avec lui l'épithète de Sacré (*Aïa*), a dû être de tout temps un lieu important. En grimpant sur le sommet, j'arrivai à une forteresse fermée par un mur de calcaire-marbre et de grès liés par de la chaux, haut d'environ deux toises. Je fus obligé, pour entrer, d'en longer le pourtour, me dirigeant vers l'est où je trouvai l'entrée, de 8 pieds de large, placée entre le bord du rocher à pic et une tour carrée, longue de 9 pas, large de 6. La muraille, au milieu de sa longueur, était appuyée par une construction extérieure demi-circulaire. La longueur entière du mur qui s'étend d'un précipice à l'autre, était de 470 pas environ. Je trouvai dans ce mur des restes encore existants de poutres, ce qui prouve que cette forteresse, appelée par les Tatares *Kokia-Issar*, n'est pas abandonnée depuis longtemps. L'intérieur de la forteresse forme un triangle irrégulier dont la muraille est la base : je visitai, sur la pointe la plus avancée et la plus isolée, les fondements d'une chapelle

(1) Voyez dans le dessin de la IIe série, planche 56, le *Kokia-Issar* terminer la paroi de rocher après le Mont Aïa.

murée, et, près de là, un trou carré taillé dans le roc, qu'on dit mener à la mer. Il est encombré de pierres, et sa profondeur actuelle est peut-être de 12 à 15 pieds. Au reste, l'enceinte de la forteresse offre peu de traces d'habitations.

Je suivis la faille ou fente étroite qui mène à la mer; je remarquai avec surprise que les couches étaient continues, et que ce ravin n'avait pu être produit que par l'usure ou par la faille. Le sentier marqué débouche sur un talus où, selon la tradition Tatare, les *Frenki* avaient planté de la vigne au milieu des rochers. On voit parfaitement cette exposition dans le panorama de la Ve série, pl. 10. Les autres rochers qui fermaient le vallon de *Kokia* au nord, étaient séparés par d'étroits défilés qui menaient à *Koutchouk-Miskomia* et à *Varnoutka*, dans l'intérieur de la vallée de Baïdar. On les avait fermés par des *démir-kapou* ou portes de fer.

Le nom d'Aïa, donné à ce précipice à l'égal de l'autre rocher qui termine la Chersonèse Héracléotique, doit avoir une valeur historique, et comme je l'ai dit plus haut, je crois retrouver ici un des anciens sanctuaires des Taures, destiné aux habitants de la vallée de Baïdar.

Varnoutka et *Koutchouk-Miskomia* sont deux grands villages bâtis à l'extrémité de la vallée de Baïdar, là où la grand'route quitte la vallée pour contourner les rochers qui entourent Balaklava, car la difficulté des localités n'a pas permis de créer une route en suivant le cours de la *Tchornaïa-Retchka*, pas plus qu'il ne l'a été de le faire du Val-de-Ruz à Neuchâtel, en passant par le fond de la gorge du Seyon. Les villages de la vallée de Baïdar ont des toits en tuile; ils ne profitent pas des bénéfices de l'atmosphère sèche de la côte.

En traversant doucement la crête de rocher, le géologue s'aperçoit bientôt d'une différence sensible dans la constitution du sol; le sommet des rochers consiste encore en calcaire qu'une forte altération a métamorphosé en roche marbrée de rouge, de bleu, des gris, mais en dessous reparaît le gros poudingue rouge du Tchatyrdagh. Une grande faille qui s'ouvre sur la mer et qu'on appelle le *vallon du Diable*, (Chaïtan-Déré), laisse voir ensuite le schiste noir ou jaunâtre. Près d'une maison appelée *Karaoultchik*, je quittai la grand'route pour me rendre directement à Balaklava par le sentier où chaque pas est pour moi une énigme, tant il

règne un désordre incroyable parmi ces roches où des amas de poudingue à cailloux énormes alternent avec des assises de marbre et de grès : le marbre termine cette série bizarre qui, par sa confusion, a l'air d'un monde renversé.

Bientôt du haut de la montagne aride, je m'écrie étonné : quelles sont ces tours blanches, penchées sur la cime des rocs, qui s'inclinent sur la mer, ces mers qui bordent des précipices ? Quel est ce lac brillant enclavé de roches escarpées? Quel est ce promontoire rouge qui se réfléchit dans les ondes? Serait-ce Balaklava ? Je ne vois que des ruines : où est la ville? En contemplant avec admiration ce paysage romantique, je descendais toujours cherchant des yeux cette ville dont il ne paraissait aucun vestige. Prenez à gauche, me dit mon guide, lorsque je venais de franchir avec anxiété des roches déchirées qui menaçaient de s'écrouler, et comme par féerie je me trouve dans Balaklava qui, rangé sur la bande étroite qui reste entre la montagne où sont les ruines et la baie tranquille, ne peut se voir que quand on est dedans.

« Nous approchons d'un admirable port, dit Ulysse (ch. 10, v. 87 de l'Odyssée); il est formé par deux vastes rochers qui, s'élevant aux nues, s'avancent au sein des ondes, et paraissent courir pour s'embrasser, ne laissant qu'un étroit passage. Tous les vaisseaux de mes compagnons

se précipitent dans cette enceinte profonde où, l'un à côté de l'autre, ils sont attachés par des liens. Jamais il ne s'y élève le moindre flot; la surface des eaux y est unie; partout y brille la sérénité.

« Seul je refuse d'entrer dans ce port; liant mon vaisseau à un rocher escarpé, j'y monte et je laisse errer au loin mes regards. Je n'aperçois aucune trace de labeur, ni des bœufs, ni des hommes; seulement je vois s'élever dans les airs des tourbillons de fumée. »

Si j'avais une description à donner de la baie de Balaklava, à peine pourrais-je en faire un tableau plus vrai et plus clair que celui que je viens d'emprunter au vieil Homère. Les deux hauts rochers qui s'avancent au sein des ondes et paraissent courir pour s'embrasser, sont là et ne laissent qu'un étroit passage tourné vers le midi, qui permet à peine à deux vaisseaux de s'y rencontrer : sa largeur est de 800 pieds, et sa plus grande profondeur de 70 à 100 toises (1). L'eau en paraît noire quand on s'y baigne. Au-delà du passage étroit, le port s'élargit un peu et sa largeur dépasse deux cents toises, tandis

(1) Les sondes de la baie de Balaklava, dans le plan de la *Chersonèse Héracléotique*, sont erronées : il faut multiplier chacun de ces chiffres par 6, pour avoir la profondeur en toises.

que sa profondeur va en diminuant de 90 à 6 toises, aux $\frac{4}{5}$ de sa longueur entière qui est de 1 verst et 300 toises : plus loin le fond devient vaseux.

Cette baie est un phénomène curieux en géologie, profondément encaissée qu'elle est à son entrée dans des rochers de calcaire-marbre et de poudingue, et venant mourir sur le schiste noir en s'ouvrant dans un bassin de craie.

En quelqu'endroit qu'Ulysse ait abordé, à droite ou à gauche du port de Balaklava, d'affreux rochers bordent la rive; en les escaladant, il ne pouvait voir comme aujourd'hui qu'un sol aride, que des roches jurassiques dont les tristes fragments semés de genevriers noirs ne laissaient voir ni la trace de l'homme, ni celle du bœuf, ni celle de son labeur. Des tourbillons de fumée pouvaient seuls lui indiquer la ville des Lestrigons, cachée par les rochers.

Le héraut et les deux compagnons qu'Ulysse envoie, qu'ils prissent à droite ou à gauche, devaient déboucher dans la large vallée crayeuse de Balaklava où ils trouvaient la grande route par laquelle on exportait, comme on le fait encore aujourd'hui, les dépouilles des forêts qui recouvrent les montagnes voisines, tandis que Balaklava et ses alentours sont nus. En suivant cette route, ils arrivent à la tête du port, où est encore actuellement la seule source d'eau de

Balaklava, la fontaine de la nymphe *Artacie*, ouverte à tous les citoyens. La jeune fille d'Antiphate, roi des Lestrigons, leur montre les portes élevées d'un palais qui touchait le ciel, bâti sans doute où sont une partie des ruines de la forteresse de Balaklava. C'est celui de son père; il a été construit par Lamus, ancien roi des Lestrigons.

Le farouche Antiphate, fidèle au portrait qu'on faisait des Taures, saisit l'un des envoyés pour le dévorer; les deux autres s'enfuient. D'ailleurs l'alarme est dans la ville des Lestrigons : ils ont vu entrer la flotte d'Ulysse, et ils accourent de toutes parts en foule innombrable : « Ils ne sont point semblables, continue Ulysse, à la race ordinaire des hommes; le rivage est bordé d'un peuple de géants. Ils font pleuvoir sur nous les sommets accablants des rochers. Un tumulte horrible s'élève de notre flotte dans les airs, formé des cris lugubres de nos guerriers écrasés, et du fracas de nos vaisseaux sautant en mille éclats; d'autres de mes compagnons sont transpercés des longues lances de l'ennemi, et enlevés, comme des habitants des eaux arrachés à leur élément, pour lui servir de pâture.

« Pendant que le carnage et le trépas régnaient dans la profonde enceinte du port, mon épée coupe le câble, lien de mon navire, et j'exhorte la troupe des miens à se courber de

tous leurs efforts sur leurs rames nombreuses et agiles. Tout m'obéit, — loin des rochers qui pleuvaient sur nous, mon navire a gagné la plaine liquide. Mais, hélas! les autres, sans qu'il en échappe un seul, sont ensevelis au sein de ce port dans une ruine commune.

« Poursuivant notre course, nous arrivons à l'île d'Aea (la Colchide) où régnait Circé, etc. » (1)

Celui qui connaît le port de Balaklava, se représentera facilement cette cruelle destruction et jugera s'il y a rien d'amplifié dans le récit d'Homère, rien qui ne s'accorde strictement avec les localités, comme si Homère avait été sur place pour décrire le combat.

D'ailleurs y a-t-il rien dans ce tableau des barbares Lestrigons (ληστὴς, brigands, pirates), qui ne soit d'accord avec les mœurs connues des Taures barbares qui faisaient périr tout étranger abordant par hasard ou échouant sur leurs rivages, qui exposaient les têtes de leurs ennemis sur les toits de leurs maisons, etc.

Strabon semble avoir deviné Homère, comme je l'ai deviné, quand il dit en parlant du port de

(1) Je renvoie mes lecteurs pour l'ensemble des voyages d'Ulysse dans la Mer Noire, à ce que j'ai écrit t. I, p. 60 et 61 ; t. III, p. 53 et seq.; t. IV, p. 327 ; et t. V à l'article *Taman*, p. 40.

Balaklava. « Après l'antique Chersonesus est un port d'étroite entrée : c'est là surtout que les Taures, nation scythique, ont établi leurs repaires de brigandages (λῃστήρια), attaquant tous ceux qui se hasardent sur leur territoire. On l'appelle le *port des Symboles.* »

Ce port est le *Symbolon* d'Arrien et de Constantin Porphyrogénète, le *Cembalo*, *Cimbaldi* des Génois, le *Jamboldum* ou *Jamboli* de Bronovius.

On présume que *Palakium*, l'une des forteresses de Skylouros, occupait l'emplacement actuel du château ruiné de Balaklava, dont le nom dérive sans doute de là (1).

Le castrum de Cembalo fut pris par les Génois en 1365, sur les ducs grecs qui possédaient cette partie de la Crimée, chefs superbes, mais lâches et sans union, qui se laissèrent dépouiller ignominieusement de leur château. Les Génois construisirent alors le château actuel, faisant de Cembalo un port célèbre, commode et bien fortifié.

Mais en 1433, les Grecs qui étaient restés à Cembalo, ayant ourdi une conjuration, en chas-

(1) Voyez sur l'origine du nom de Balaklava, les étymologies de Martin Bronovius ou Bronevski, *Tatariæ Descriptio*, p. 7 ; de Pallas, t. II, p. 136 ; P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 213, etc.

sèrent les Génois, et remirent la ville et le château entre les mains d'un noble grec, nommé Alexis, seigneur de *Théodoro* (Inkerman) (1).

Il en fut chassé l'année suivante par le capitaine Charles Lomellin, que Gênes envoya à la tête de 20 vaisseaux de la métropole, auxquels se joignirent un bon nombre d'autres des mers de la Grèce; ce qui faisait une armée de 6000 hommes.

En 1475 Cembalo eut le sort de Soudak et fut pris par les Turcs qui ne le détruisirent pas; la destruction de la forteresse de Balaklava est plus récente, sans qu'on puisse en assigner l'époque précise. Quant à la ville bâtie au bord de la baie, elle fut habitée pendant plusieurs siècles par des Tatares auxquels elle fut enlevée par ses nouveaux habitants, les Grecs Arnautes, qui les en chassèrent en 1780 environ.

Le dessin que j'ai donné de Balaklava, IIe sér. pl. 64, fig. 1, achèvera ma description de cet endroit (2). La forteresse est sur les rochers à gauche; la tour la plus éloignée domine la mer

(1) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 215.

(2) Comparez mon dessin avec celui de Pallas, Atlas, t. II, pl. 9. On pourra juger des changements et dégradations qui ont eu lieu de 1794 à 1834. La vue de Balaklava, qu'a donnée M. Montandon, *Guide*, etc., p. 190, pl. n° 11, est dessinée sans proportion des hauteurs; d'ailleurs elle est si mal lithographiée, qu'elle en est inintelligible.

et renferme une citerne. La grande tour, la plus rapprochée, est ornée d'un bas-relief avec des écussons, renfermant au milieu deux poissons en sautoir, ayant au lieu de tête une fleur de lys, de chaque côté un ange, au-dessus une croix, au-dessous une inscription en deux lignes, illisible à cause de sa hauteur (1).

En avant de la forteresse en ruines, s'étend une partie de la ville grecque actuelle de Balaklava. A droite, la baie et le port encaissé du côté de la Chersonèse héracléotique par des rochers. Au fond, la passe étroite qui mène à la mer. La baie est très-poissonneuse, etc. Comme elle est toujours calme, on peut y pêcher en tout temps. Les poissons les plus recherchés sont les maquereaux, le *Mugil cephalus* ou képhale, et la mule ou mulet rouge, très-recherché, pour son goût exquis, par les Tatares, qui l'ont appelé *Khan-balyk*, le poisson du khan ou du sultan.

(1) Martin Bronovius, dans sa *Description de la Tartarie*, 1595, p. 7, dit : « Arces, ædes, mænia et turres sumptuosæ, cum plurimis genuensium insignis et titulis prostratæ et omnino dirutæ jacent. »

CHERSONÈSE

HÉRACLÉOTIQUE.

Résumé de sa constitution géologique.

La Chersonèse héracléotique est un monde géologique et historique à part : c'est un lambeau tertiaire de la steppe, séparé du reste de la Crimée par les abîmes de la mer et par une large vallée; elle a 20 verst dans sa plus grande longueur, 12 verst dans sa plus grande largeur.

La mer qui bat les flancs de la longue et haute falaise qui borde la Chersonèse à l'ouest, s'avance par le nord et par le sud dans deux profondes déchirures ; l'une est celle de Balaklava, dont je viens de parler; l'autre, plus grande, au nord, forme la baie magnifique de Sévastopol, l'un des plus beaux ports du monde, long de 9 verst, large de 1 verst. Deux déchirures si rapprochées devraient être de nature pareille ; cependant elles n'ont pas la moindre analogie : la baie de Balaklava est taillée dans des formations ou jurassiques ou plus anciennes ; la baie de Sévastopol s'ouvre dans les tertiaires les plus

récents et pénètre successivement dans les formations du tertiaire ancien, du calcaire à nummulites et de la craie.

L'extrémité des deux baies se change insensiblement en vallée large et plate, fossé naturel qui isole la Chersonèse du seul côté où elle touche à la terre ferme.

Ainsi le pourtour complet de la Chersonèse, à peu d'exception près, soit du côté de la mer, soit de celui de Crimée, est bordé de falaises escarpées, qui ont donné à cette presqu'île les avantages d'une grande place forte.

Entre deux systèmes géologiques si différents, le point de contact est certainement d'un grand intérêt : il existe, il est visible, même aux yeux les moins exercés, dans le voisinage du monastère de St-George où, après les sombres parois de calcaire gris de l'*Aïa-Bouroun*, s'ouvre tout à coup la seule gorge qui coupe la falaise du côté de la mer.

Ce rocher de l'Aïa-Bouroun est le dernier fragment de la muraille jurassique; il s'élève à 6 ou 700 pieds au-dessus du niveau de la mer (1). Depuis le cap *Aïa* sous le *Kokia-Issar* jusqu'ici, l'on ne voit plus de soubassement de schiste

(1) Atlas, V[e] série, plans, coupes, pl. 16, fig. 4 et 5, et pl. 20. Comparez avec la vue, II[e] série, pl. 60.

et de grès du lias, ce qui caractérise la côte plus à l'est.

Les couches de l'Aïa-Bouroun sont toutes redressées sous un angle de 45° plus ou moins, non pas parallèlement à la gorge, mais de biais. Par ce renversement, les formations inférieures, le schiste et le grès avec poudingue, invisibles le long de la mer, sortent tout à coup au fond de cette gorge comme au fond d'une *combe liasique* du système de M. Thurmann.

On est singulièrement frappé à l'aspect de la tête des couches, coupée rase, sur un plan horizontal, et formant encore ici en petit une table ou *yaïla*, semblable à celles du Tchatyrdagh, de la Karabi-yaïla que j'ai décrites. Comment s'expliquer le phénomène qui a ainsi tranché sous un niveau uniforme toute l'épaisseur d'une formation considérable, de façon à créer une table unie ? Les roches jurassiques ne sont pas les seules qui aient été ainsi traitées. N'ai-je pas déjà signalé le même fait pour les poudingues à couches redressées, qui supportent les dépôts horizontaux ou relativement peu inclinés de la formation jurassique à *Djamataï* et à *Kisil-koba* (1)? Et dans les terrains plus récents, je citerai les couches d'argile à potier, rasées uniformément au *cap Blanc* près de Kertche, et

(1) Atlas, Ve série, pl. 12, fig. 7 et pl. 19.

recouvertes d'une série de couches tertiaires beaucoup plus récentes (1).

Je reviens sur le phénomène des yaïla, parce qu'il touche de si près à la grande question des roches polies, qu'on désirera faire des rapprochements; mais, je le répète, je n'ai vu ni soupçonné nulle part de roches polies; cette dénégation, n'a sans doute aucune valeur de ma part; je n'avais pas les yeux attentifs sur les faits de la nouvelle théorie des glaciers. Néanmoins j'estime qu'il n'existe en Crimée ni *moraines* ni *blocs erratiques* qu'on puisse attribuer à des glaciers; tous les terrains erratiques semés le long de la côte sous forme de chaos, de digues, ou disséminés par blocs comme les granites du Jura, trouvent leur explication naturelle dans les phénomènes plutoniens ou dans les divers soulèvements et éboulements de la chaîne Taurique.

Revenons à la *gorge du temple d'Iphigénie*. Sous le jurassique, changé en marbre veiné de rouge, sort un poudingue ou grès qui alterne d'abord avec le marbre dont il emprunte la teinte rougeâtre, due à son ciment ferrugineux. Les couches inférieures sont grises et se reposent sur le schiste noir qui paraît aussi comme base continuelle de tout le système taurique.

(1) Atlas, Ve série, pl. 15, fig. 1.

La gorge n'a pas plus de 100 pas de large, et déjà rien de ce qui compose la paroi de l'Aïa-Bouroun ne se retrouve dans la paroi opposée. Des jets noirs, bizarrement déchirés, de porphyre amygdaloïde, qui percent à travers les débris de schiste, de poudingue et de marbre, en forment la base. Au milieu de ces mêmes débris, des filons épais de gros cailloux et de blocs roulés de différentes roches, parmi lesquelles se distinguent des débris d'ophitone et de porphyre, remplissent des failles volcaniques.

C'est sur ce sol bouleversé, ainsi que sur quelques gros fragments détachés de marbre, que s'appuie la formation tertiaire, dont les couches horizontales, tranchées verticalement, forment l'autre paroi de la gorge.

Ici, dans ce tertiaire, tout est volcanique, c'est-à-dire que presque tous les dépôts ont été faits sous l'influence d'un volcan. La base du tertiaire est une masse d'un blanc éclatant, presque sans pétrifications, à l'exception d'un banc d'huîtres au cap Parthénique ; le dépôt en est semblable à du tuf ou à de l'écume ; elle se délite à l'air en présentant une paroi couverte de grandes et profondes alvéoles, séparées par des cloisons de nature plus compacte, qui ont l'air siliceuses : elles ont de 6 à 12 pouces de large et autant de profondeur.

Au toit de cette marne blanche, qui prend une

très-grande extension le long du versant septentrional de la chaîne Taurique, paraissent deux ou trois couches d'un poudingue composé de grains de quarz blanc de lait, liés par un ciment calcaire : ces grains ont été roulés et n'ont pas plus de 2 ou 3 lignes de diamètre.

Par-dessus commencent des dépôts purement volcaniques de *cendres grises*, mêlées de *scories* disséminées en plus ou moins grande abondance. Là sont déposés pêle-mêle des coquillages tertiaires marins; quelques-uns sont frais, bien conservés, tandis que d'autres, brisés par fragments, sont noirs comme s'ils avaient été brûlés par un feu volcanique.

Le reste de l'étage tertiaire comprend une série de couches trouées, poreuses, irrégulièrement déposées, d'un tuf volcanique jaunâtre, renfermant peu de mollusques marins tertiaires.

Telle est la nature générale des formations tertiaires dont est formée la falaise qui borde la pleine mer; la puissance des différentes assises réunies varie de 60 à 100 pieds (1).

Ce terrain volcanique tertiaire prédomine aux environs de Sévastopol; la Chersonèse héracléotique, et la rive septentrionale de la baie de

(1) Atlas, Ve série, plans, etc., pl. 16, fig. 1, 2, 3, 4 et 6.

Sévastopol en sont composées, et les caractères volcaniques généraux se remarquent même jusqu'à Simféropol, au centre de la Crimée : mais, naturellement, les variations dans le nombre des couches, dans l'épaisseur, dans la couleur, dans la présence de tel ou tel élément, sont infinies. J'ai représenté V^{e} série, pl. 16, fig. 1, 2 et 3, les principales différences autour de Sévastopol ; celle qui est la plus importante se tire principalement des fossiles qui ont été déposés parmi les cendres et les scories. En face de la pleine mer, j'ai dit n'avoir remarqué que des *mollusques marins ;* tandis qu'en s'avançant dans l'intérieur de la baie de Sévastopol, ils sont mélangés de *mollusques d'eau douce* et *terrestres*. J'ai dit que cette couche si extraordinaire s'étendait jusqu'au-delà de Simféropol.

La localité où elle fournira le plus d'observations intéressantes est celle d'*Aktiar* où, sur une épaisseur de 70 à 80 pieds de marne blanche pure, s'étend une couche de 3 pieds de cailloux roulés d'ophitone, de silex et de débris d'une craie noircie et comme brûlée, parmi lesquels on trouve pêle-mêle une *hélice* qu'il m'est impossible de distinguer de la plébéienne (*Helix plebeïa* Meg.), un *planorbe* parfaitement semblable au *Planorbis corneus* Drap., une *lymnée* etc. ; tous ces mollusques sont bien conservés, et en grande abondance. Près de l'embouchure

du Belbek, les *Chondrus* sont presque aussi nombreux que les hélices.

Ces faits viennent à l'appui de mon histoire géologique de la Crimée, et prouvent clairement l'existence d'une *île criméenne* pendant l'époque tertiaire. Là vivaient des mollusques terrestres, peut-être les mêmes que ceux qui y vivent aujourd'hui; telle est au moins ma conviction. Une catastrophe volcanique, avec des mouvements violents de la mer, ont occasionné une espèce de déluge (par immersion peut-être), qui a entraîné les mollusques terrestres et lacustres, et les a déposés à l'entrée de l'écluse de la *Tchornaïa-Retchka*, réceptacle des eaux de cette partie de la chaîne Taurique et de la vallée de Baïdar. On comprend dès-lors pourquoi ces mollusques terrestres se trouvent plutôt dans l'intérieur des terres que dans les falaises en face de la pleine mer.

Les traces du volcan ne sont visibles sur aucun point de la terre ferme; tout concourt plutôt à déterminer sa position à l'entrée de la baie de Sévastopol, dans les abîmes de la mer, et si je ne me trompe, les porphyres amygdaloïdes de la gorge du temple d'Iphigénie que j'ai signalés, sont déjà les restes de ses flancs.

En suivant la côte, chaque pas offre de nouvelles preuves des éruptions d'un volcan; au porphyre amygdaloïde succède un porphyre

terreux, puis des jets de vraie lave ophitique. Ces jets composent en partie le soubassement de la falaise, ou bien ils sortent sous forme de pics isolés des profondeurs de la mer et bordent le rivage. Toutes ces laves sont prismatiques. En voyant ces jets, ces pics isolés dans la mer, ces coulées de laves déchirées, l'on ne peut s'empêcher de croire à une grande catastrophe qui a abîmé cette partie de la Chersonèse, l'entraînant au fond de la mer, et ne laissant çà et là que quelques débris noirs qui ont su braver les fureurs de la catastrophe et celles de la mer.

Le plus bel échantillon et le plus instructif de ces débris est celui qui surgit immédiatement au-dessous du monastère de Saint-George. Je l'ai dessiné V^e série, pl. 17, et le géologue, en l'examinant attentivement, y reconnaîtra sans peine un *fragment d'un grand jet sphérique ou elliptique à couches concentriques*, d'une lave ou d'un granite ophitique, dans lequel le refroidissement et le retrait qui s'ensuit ont produit deux genres de fissures, les *fissures circulaires* ou *elliptiques*, semblables à autant d'écailles ou d'enveloppes; et les *fissures perpendiculaires* à l'axe, qui divisent les grandes bandes elliptiques en une infinité de prismes plus ou moins réguliers comme les basaltes.

Mais ce que nous avons ici n'est qu'un fragment : où est le reste ? On voit clairement qu'il

a été détruit en même temps que les massifs auxquels appartenaient les débris que l'on voit çà et là dans la mer (1). En face de ce fragment, à quelques cents pas du rivage, s'en trouve un surtout qui attire l'attention par sa forme en carré long, et sa surface qui fait table : l'îlot entier n'est composé que de colonnes prismatiques.

Mais, je le répète, ces laves et ces porphyres sont antérieurs à l'époque tertiaire, puisque tout l'étage de cette formation est déposé dessus. A ce travail volcanique si varié, à l'apparition de ces masses ignées, si compliquées au monastère de Saint-George, appartiennent une partie des accidents qui déchirèrent la craie et le calcaire à nummulites.

Avec l'époque tertiaire commença le *vrai volcan*, le *volcan moderne*, vomissant des matières volcaniques, des cendres, des scories, etc. Sa distance de la Chersonèse doit avoir été encore assez considérable, puisque le plateau de la Chersonèse offre à peine, par un renflement, l'indice que le pied du cône ait atteint jusque-là. D'ailleurs nulle trace d'une coulée récente qui soit arrivée

(1) Pour bien juger de l'ensemble de ces débris, que l'on prenne la pl. 60, IIe série, et la pl. 20, Ve série, qui sont prises de deux points opposés, et qui par conséquent se complètent l'une l'autre.

jusque-là et qui se soit mêlée aux couches de tufs volcaniques et de trass. Si le volcan était sous-marin, la chose s'expliquerait facilement; mais ce que je viens de dire prouverait qu'il a pu se trouver sur une portion de la Crimée qui n'existe plus aujourd'hui (1).

La série si variée des terrains tertiaires s'explique en entier par ce volcan; le banc de marne blanche éclatante, formation des plus uniformes et des plus constantes, en fut le premier produit : à l'exception du *petit banc d'huîtres* que j'ai mentionné au cap Parthénique, la vie fut presque nulle dans la mer au fond de laquelle se déposait la marne.

A l'uniformité succèdent tous les accidents d'une cendre vomie et déposée dans une mer agitée ; elle empâte des scories et d'autres fragments lancés par le même agent.

L'éruption des cendres et scories a été aussi brusque que formidable, et elle a commencé par un bouleversement général sur terre et au fond de la mer. Sur terre, des déluges d'eau ont entraîné les coquillages terrestres et lacustres des montagnes pour les déposer pêle-mêle avec les

(1) L'idée de feux souterrains et de produits volcaniques près du monastère St-George, a déjà été émise par Hablitz, *Descr. phys. de la contrée de la Tauride*, p. 33 et suiv. et par Pallas, mais sans application directe.

mollusques que la mer rejetait de son sein, et que les feux volcaniques brûlaient ou noircissaient, en leur donnant la teinte des scories. Partout ces dépôts de fossiles occupent la base des dépôts de cendres et de scories, qui ne contiennent ensuite aucune trace d'êtres organisés, jusqu'aux tufs volcaniques qui décèlent par leur composition un autre fait intéressant, qui ne pouvait manquer d'accompagner le travail d'un volcan, l'augmentation de la température de la mer, qui a détruit le frais des coquillages, et a donné aux tufs une *composition oolithique*.

Ce temps fut une époque de tourmente, et l'étage du calcaire de la steppe, tout entier, n'est aussi, aux environs de Sévastopol, qu'une formation tufeuse et volcanique qui indique que le volcan était toujours en travail.

Les pétrifications sont très-rares, ou si l'on en trouve, elles sont presque méconnaissables; le test a disparu, et il ne reste qu'un noyau informe. Le tuf jaune prend une texture oolithique, ou il est feuilleté, ondulé, grenu; de temps en temps la régularité disparaît entièrement, et l'on ne peut guère reconnaître un dépôt purement neptunien dans une masse informe, tufeuse, trouée, fendillée, alvéolique. Les scories abondent dans ce tuf, principalement dans les bancs inférieurs.

Telle est l'histoire géologique de la Chersonèse,

qu'une dernière commotion souleva et lacéra comme nous la voyons aujourd'hui : car regardez tous les ravins perpendiculaires à l'axe de la baie de Sévastopol, ce ne sont, dans le fait, qu'autant de fentes ou de déchirures qui, grandes et profondes à leur entrée, vont en se rétrécissant, en diminuant, au fur et à mesure qu'elles s'éloignent du point où s'exerçait le plus puissant effort. Comme dans les déchirures, tout est à angles saillants et à angles rentrants.

Description physique et historique de la Chersonèse héracléotique.

Vieille Cherson.—Nouvelle Cherson.

La Chersonèse héracléotique est une exception en histoire comme en géologie : elle a toujours fait cause à part : ne tenant à la Crimée par aucun lien naturel, elle a par conséquent toujours été étrangère aux différentes nations qui s'y sont succédé.

Les pauvres colons d'Héraclée, en débarquant pour la première fois sur cette presqu'île inhospitalière, possédée par les Taures, ne cherchèrent pas l'endroit le plus commode, mais le plus sûr pour s'y établir ; le point le plus isolé et le plus reculé de la Chersonèse leur convenait admirablement.

J'ai dit que par un dernier effort volcanique la presqu'île avait été lacérée et coupée par un certain nombre de ravins parallèles, dont les entrées profondes étaient marquées par autant de baies. En commençant à l'ouest, les trois premiers s'ouvrent dans une large baie commune qui porte le nom de *Triple baie* ou *Baie de Fanary*. Plus loin viennent la *Baie Ronde*, celle des *Tirailleurs*, les *Sôses*, la *Baie de la Quarantaine*, dont l'entrée est à la limite de l'ouverture de la *Grande baie de Sévastopol*. Les quatre baies qui suivent, celles de l'*Artillerie*, du *Sud*, des *Vaisseaux*, du *Carénage*, sont toutes intérieures, et paraissent comme des ramifications de la Grande (1).

Les Héracléotes se logèrent entre la première et la seconde baie, autrement dite *Baie des Cosaques*, dont les courts prolongements ou ravins, par une disposition particulière, aboutissent bientôt à la falaise tournée vers la pleine mer. Presqu'entourés complétement par la mer, il ne leur restait que ces deux langues de terre

(1) Voyez Atlas, Ire série, pl. 20, le plan des ruines de la Chersonèse héracléotique, où toutes ces baies sont exactement indiquées. Il existe un plan plus ancien que le mien des ruines de la Chersonèse; c'est celui qui a été relevé en 1825 par le comte L. Serristori, *Col. de l'ét.-maj.*, envoyé par le comte Vorontsof : je ne l'ai pas vu et j'ignore s'il a été publié.

à fortifier, ce qu'ils firent en les fermant par des murailles.

Messieurs Pallas et Clarke ont visité ensemble et décrit les ruines de la *Cherson Vetus* (ancienne Cherson) de Strabon ; le premier a donné le plan d'un massif de bâtiments qui occupe une petite île, que le temps a liée à la terre ferme par un isthme qui est peut-être naturel. Clarke raconte que, de là, ils distinguèrent parfaitement les murailles, les rues, les bâtiments renversés et les autres ruines de la vieille Chersonèse. Des pavés oblongs, des murailles en ruines, des fragments épars de vases de terre, de tuiles et de briques, d'aquéducs et d'autres vestiges d'une ancienne ville, couvraient tout le terrain qui s'étend jusqu'à la mer. Ils travaillèrent tout le jour pour en prendre le plan, le vénérable Pallas mesurant de son pas chacune des distances (1).

Aujourd'hui ce serait en vain que l'on chercherait quelques débris de cette colonie qui date de six siècles avant J.-C. Car les Chersonésiens enlevèrent certainement tout ce qui pouvait leur servir dans leur nouvelle ville quand ils abandonnèrent l'ancienne ; puis trois hameaux qui

(1) Pallas, *Voyage en Crimée*, t. II, p. 70, et vign. 16.; Clarke, *Voyage*, etc., t. II, p. 210. Consultez aussi la carte qu'il a donnée, ch. XX, p. 98.

succédèrent à la ville abandonnée, employèrent le reste des débris et l'effacèrent davantage. Si Clarke et Pallas ont encore vu, au commencement du siècle, des ruines, elles n'appartenaient, en majeure partie, qu'à des constructions et à des campagnes bâties par les habitants de la nouvelle Cherson. Depuis lors, le peu qui restait a disparu.

La plus grande partie du sol de la Cherson Vetus est échue en partage à M. le lieutenant *Kruse* qui a détruit tout ce qui était sur son domaine pour construire plusieurs maisons et une muraille d'enclos d'un développement considérable. Elle est marquée par des points sur le plan. Le sol a été défoncé pour y planter de la vigne, et les déblais ont été transportés autre part, ou masqués par la terre. Il a fait fouiller la ruine dont Pallas a donné le plan; ses découvertes ont été nulles, à ce qu'il paraît.

Sur la terre ferme, M. Kruse a retrouvé plusieurs anciens puits dont il se sert pour arroser ses nouvelles plantations qui ont beaucoup de peine à réussir, parce que le sol est salé, à ce qu'on prétend. On attribue cette saturation à plusieurs causes; la plus plausible est oubliée. Depuis des siècles, les Tatares qui ont passé l'été sur les yaïlas, chassés par les neiges, descendent dans les vallées et sur les steppes qui se couvrent bientôt aussi de neige. Alors, il ne

reste de refuge aux troupeaux qui n'ont pu trouver un abri sur la côte plus tempérée de la Crimée, que la Chersonèse héracléotique, la dernière qui se couvre de neige, favorisée par la mer qui l'entoure de trois côtés : elle ne la garde que quelques jours. Elle est envahie alors par les troupeaux; on voit les bergers leur chercher un abri au fond des ravins, où ils les font parquer, tandis qu'ils se cachent eux-mêmes au fond d'une grotte sépulcrale ou au coin d'une masure. C'est la masse de fumier de brebis, qui s'accumule ainsi d'année en année, qui sature le sol, dont la nature est reconnaissable à la prodigieuse quantité d'absynthe qu'il produit. M. de Stéven a fait d'intéressantes observations dans les villages des steppes sur la fatale propriété du fumier de brebis.

Quand les Héracléotes et les Déliens se sentirent les plus forts, ils cherchèrent un emplacement plus commode et surtout plus au centre de la Chersonèse à laquelle ils devaient emprunter leur existence. Ils ne pouvaient mieux choisir que celui où ils bâtirent la *Nouvelle Cherson* (1). Entre toutes les positions possibles,

(1) *Chersonesus* et *Cherronesus* sont les noms des anciens auteurs. Dans leurs annales, les Russes l'appelèrent *Kherson* et *Korsun* qui, dans leur langue, devint l'équivalent de *presqu'île*. Pierre Vesconti, en 1318, l'ap-

nulle n'était moins escarpée du côté de la mer, plus unie, plus commode à aborder du côté de terre, et malgré cela nulle n'était plus facile à défendre, car elle est placée entre deux baies vastes et sûres : les Chersonésiens, riches ainsi de deux ports, n'eurent qu'à élever une muraille d'un rivage à l'autre pour être en pleine sécurité.

La position de la Nouvelle-Cherson, relativement à l'ancienne, est fixée par les paroles de Strabon.

« Celui qui navigue à gauche (en partant du golfe Karpinites) trouve d'abord une petite ville, puis le *Kalos-Limène* (baie de Sévastopol) appartenant aux Chersonésiens. Alors le navigateur voit en face de lui, au midi, s'avancer un grand promontoire qui fait partie de toute la Chersonèse sur laquelle les habitants d'Héraclée, du Pont-Euxin, ont bâti la ville de ce nom.

« Cette ville a un *Parthénon*, temple d'une *certaine Divinité* qui a aussi donné son nom au *cap Parthénique* situé à 100 stades de là, et

pelle *Cersona*; les géographes des quinzième et seizième siècles défigurèrent ce nom en celui de *Giriconda*, de *Gerisonda*, de *Gerezonda*, de *Zurzona*. Les Tatares en firent celui de *Tchortchoun* ou de *Tchorgoun*, resté à un village bâti sur le Bïouk-Ouzène, non loin des limites extérieures de la Chersonèse. Cherson s'appelle aussi chez quelques auteurs *Sarikerman* (château jaune), ou *Sari-Germen*, *Saricherman*, etc. Voy. Bronovius, Schiltberger, etc.

sur lequel se trouve de même une chapelle et une statue de la *déesse Vierge*.

« Entre la ville et ce cap (en suivant la côte), il y a trois baies (celle des *Tirailleurs*, la *Baie Ronde*, la *Triple-Baie*), au-delà desquelles s'étendent les ruines de la *Vieille-Cherson* : plus loin, il n'y a plus d'autre baie que celle à l'entrée étroite, connue sous le nom de *Limène des Symboles* (baie de Balaklava).

« Son extrémité intérieure n'est distante que de 40 stades de celle du port de *Kténos* (partie du Kalos-Limène), formant ainsi un isthme qui sépare la petite Chersonèse (*héracléotique*) de la grande ou *taurique*, etc. »

Ces paroles du célèbre géographe n'ont pas besoin d'autre commentaire que la carte de la Chersonèse que j'ai donnée.

La Nouvelle-Cherson bâtie entre la baie de la Quarantaine à l'E. et les Sôses à l'O., fut une partie distincte de sa banlieue, qui embrassa le plateau entier de la Chersonèse. La *Banlieue* couverte de villages, de campagnes, de vergers et de vignobles, eut comme la ville sa muraille, pour la défendre contre les Taures : elle ferma précisément l'isthme qu'indique Strabon, le seul endroit où la Chersonèse soit abordable par terre. Cette *grande muraille* à laquelle Strabon donne une longueur de 60 stades, n'existe plus depuis longtemps. Elle a dû être

abandonnée de bonne heure comme inutile, lorsque la Gothie se trouva alliée et dépendante en quelque sorte de Cherson et des empereurs de Constantinople. L'allure seule du terrain légèrement exhaussé, sur lequel la charrue a passé tant de fois, peut indiquer sa direction; je n'ai pas été plus heureux que Pallas pour en retrouver des fragments reconnaissables.

Cherson, ville.

Deux mois passés en recherches au milieu des ruines de la Chersonèse héracléotique, m'ont appris à m'en rendre raison; j'avais hâte de le faire et d'en constater l'existence, tant était rapide leur destruction motivée par le voisinage de Sévastopol, nouvelle fondation qui y trouvait sans peine des matériaux tout préparés. Je vais dire ce que j'ai vu : si le voyageur ne retrouve plus la plupart de ces monuments, qu'il s'en prenne à qui de droit, et non à ma plume supposée mensongère.

Et moi-même qu'ai-je retrouvé de ce qu'ont vu et décrit Bronevski, Pallas et Clarke? On va bientôt en juger.

Murs d'enceinte.—Tours.—Portes.

Le mur (1) qui défendait la ville du côté de

(1) Voyez, d'après Mouraviev-Apostol et d'après mes

terre, commençait à peu près à une bonne verst de l'entrée de la baie de la Quarantaine, son principal port; remontant, l'espace de $\frac{2}{3}$ de verst, en serpentant sur le plateau de l'isthme, il en coupait le sommet, puis revenait, par 3 ou 4 autres zig-zags, aboutir au coin de la baie des Sôses, ayant environ 1 $\frac{3}{4}$ verst de développement : il était en pierres calcaires taillées grossièrement et liées par du mortier : son épaisseur variait entre 5 et 6 pieds.

Trois tours principales en augmentaient la force (1) : la première occupait l'angle du premier détour, à partir de la baie de la Quarantaine. Les deux autres, placées à l'angle de la partie la plus avancée de la muraille sur le sommet de l'isthme, défendaient la porte principale, édifice massif, voûté, avec corps-de-garde. L'espace ménagé entre les deux tours formait une cour extérieure, fermée par une seconde porte de front avec la saillie des tours.

Deux autres portes s'ouvraient, l'une à côté de la baie de la Quarantaine pour faciliter les communications du grand port, l'autre tout près

observations, le plan approximatif de Cherson en titre de la première série.

(1) Théophane, p. 317, nomme deux tours de Cherson, la tour *Centenaresium*, et la tour *Synagrus*, dont il est impossible d'assigner la position.

des Sôses pour l'usage du petit port; celle-ci existe encore tout entière avec une bonne partie de sa muraille, doublée extérieurement d'un fossé sec qui en suivait exactement les sinuosités.

Les fortifications étaient relativement récentes, à en juger d'après une inscription gravée sur une plaque de marbre scellée dans la grande tour voisine du grand port, et rapportée par Léon de Waxel et par Clarke (1). En voici la traduction. « L'empereur *César Zénon*, pieux, victorieux, chargé de trophées. Sa bonté voulant se distinguer envers cette ville, qui est à lui, ainsi qu'elle fait envers toutes les autres villes, lui a fait don de la recette du comptoir qui est ici auprès du vicariat de ses dévoués arbalêtriers, pour que cet argent soit employé à la restauration des murs qui servent à la sureté de la ville; et c'est par reconnaissance que nous avons placé cette inscription, comme un monument éternel de son règne.

« Cette tour a été restaurée sous le gouvernement du très-magnifique comte Diogène, l'an 512. Indiction 14e. »

(1) Waxel, nº 5, la cite comme étant alors à Akmétchet, Clarke, II, p. 115, dit l'avoir copiée chez M. Hablitz, qui en était alors le possesseur. J'ignore où on l'a transportée depuis la mort de ce dernier.

L'empereur Zénon a régné de 474 à 491. L'indiction 14e se trouve deux fois pendant le règne de Zénon, en 476 et en 491 : cette inscription est de l'une ou de l'autre de ces années, qui répondait à l'an 512 de l'ère de la Chersonèse, dont M. Boeckh fait remonter l'origine à l'affranchissement de la ville par les Romains, qu'il place en 36 ou en 21 avant J. C., contre le texte formel de Strabon (1).

Rues.—Places.

Une rue principale qui traversait la ville dans sa plus grande longueur, aboutissait à la grande porte de la ville. Plus régulière, et mieux alignée que les anciennes rues des villes anséatiques, elle n'en différait guère pour la largeur qui ne dépassait pas 20 pieds. Elle était bordée de maisons pressées les unes contre les autres.

Elle s'ouvrait à peu de distance de la porte, à gauche en descendant, pour donner une large issue à la *Grande place du Marché*, qu'on reconnaît facilement au grand tas de déblais que les Chersonésiens y transportèrent, lorsque, par des mines secrètes, ils emportaient la terre dont le grand Wladimir, qui assiégeait la ville en 988, voulait faire combler les fossés (2).

(1) Boeckh, *Corp. Inscrip.* II, 89.
(2) Voyez la note qui suit. Ce tas de déblais que j'ai

Cette grande place dont il est difficile de fixer les limites exactement, communiquait avec la rue principale par une petite place, dont un palais prenait toute la largeur, ne laissant à droite et à gauche que deux courts passages.

Ce palais était sans doute l'un de ceux que mentionne Nestor, près de l'église de la sainte Mère de Dieu, du côté de l'autel. Il n'en reste qu'un amas confus de pierres informes dont l'encombrement masque toute distribution intérieure.

Cherson avait encore plusieurs autres petites places qu'il est difficile de circonscrire.

Églises.

Le gouvernement russe avait chargé M. le lieutenant Kruse de faire déblayer ce qu'il y aurait de plus intéressant parmi les ruines. Il commença par les églises, et parvint à en déterrer trois.

D'après le récit de Nestor, je ne doute pas que la plus voisine de la grande place, et par-conséquent du palais que je viens de mentionner

examiné attentivement, a l'air d'un tumulus allongé : il ne consiste qu'en terre rapportée, débris de tous genres, écailles d'huîtres, de moules, etc. Sur l'une des extrémités du tertre sont les fondations de la chapelle de Wladimir.

et du grand tas de déblais, sur lequel Wladimir fit ériger une chapelle en mémoire de la prise de la ville et de sa conversion, ne soit celle de la Sainte Mère de Dieu, *la cathédrale de Cherson* (1). Rien de plus simple que cet édifice :

(1) Voici le texte de la Chronique de Nestor, trad. de Louis Paris; Paris 1834, t. I, p. 130 et suiv.

« Or advint que dans le courant de l'année suivante, l'an 6496 (988 de J. C.), Vladimir, avec son armée, fit une invasion sur Kherson. Les habitants s'enfermèrent dans les murs de la ville, et Vladimir établit son camp de chaque côté, proche du Limèn, à peu près à la portée du trait de ladite ville. Les assiégés se défendirent vaillamment. Cependant Vladimir pressant toujours le siége, ils commencèrent à perdre courage ; lors il leur fit dire : « Si vous ne vous rendez pas, je jure que, s'il le faut, je « resterai trois ans ici. » Les assiégés ne firent nul cas de la menace. Vladimir fit prendre les armes à ses soldats et ordonna l'assaut ; mais tandis qu'ils livraient cet assaut, les Khersonésiens, ayant pratiqué une issue dans les fossés, en enlevèrent la terre que les assiégeants y jetaient pour les combler, puis la portèrent et repoussèrent par la ville ; et plus les Russes en jetaient dans les fossés, plus les assiégés en enlevaient.

« Mais pendant que Vladimir assiégeait Kherson et pressait ses habitants, voilà qu'un certain Athanase projeta sur le camp ennemi une flèche portant cet avis : « Tu « peux arrêter ou détourner le courant des sources qui « sont derrière toi, vers l'est ; c'est de là que nous viennent « les eaux de la ville. » A cette nouvelle, Vladimir éleva les yeux au ciel et s'écria : « Si c'est vrai, je promets de « recevoir le baptême.

c'est un modèle de l'antique style byzantin. L'absyde semi-circulaire en marquait le chœur, et des colonnes en beau marbre blanc cristallisé, nuancé de bandes bleues, exprimaient dans le vaisseau de l'édifice, les transepts et le dôme qu'elles supportaient, comme dans l'église de

« Et de suite il donna l'ordre de boucher les conduits et de détourner l'eau. Bientôt les assiégés, exténués et mourant de soif, se rendirent, et Vladimir, avec les siens, fit son entrée dans la ville.

« Vladimir demanda alors aux empereurs Basile et Constantin leur sœur Anne en mariage ; elle lui fut accordée à condition qu'il se ferait baptiser : elle fut reçue au port par les Khersonésiens, qui la menèrent au palais.

« Le baptême de Vladimir eut lieu dans l'église de la Sainte Mère de Dieu à Kherson, située au milieu de la ville, sur la place du marché. C'est là, près de l'église, du côté de l'autel, qu'on voit encore aujourd'hui le palais de Vladimir et celui de la princesse.

« Incontinent après le baptême, l'évêque amena la princesse pour l'autre cérémonie, celle des épousailles.

« Vladimir fit édifier une église dans Kherson, sur la montagne faite avec la terre que les habitants avaient amoncelée au sein de la ville durant le siége qu'il en fit, laquelle église on peut encore voir de nos jours. »

Jusqu'ici Nestor *Karamsin* interprète le chroniqueur à sa façon ; selon lui, la terre enlevée était celle dont les assiégeants se faisaient un rempart ou mur de circonvallation et l'église où Vladimir fut baptisé, sur la place du marché, était celle de St-Basile : j'ai suivi le chroniqueur plutôt que l'historien, excepté dans le plan où j'ai laissé *St-Basile* pour *Notre-Dame*.

Kertche que j'ai décrite. De grandes croix byzantines décoraient les fûts des colonnes et des chapiteaux imités de l'ordre corinthien (1) : elles recouvraient de même les moulures et les corniches comme dans les églises d'Abkhasie.

Il ne reste de cet édifice qu'un mur détruit jusqu'à 3 ou 5 pieds au-dessus de terre, et exprimant le plan complet du temple. On a déposé dans cette enceinte sacrée les colonnes, les chapiteaux et autres ornements que le déblaiement fit découvrir : la plupart ont été tirés d'une grande citerne (peut-être *une église crypte*) dont l'ouverture répondait au centre du dôme : elle en est encore remplie, et témoigne de la main dévastatrice qui a pris la peine de la combler de ces précieux débris.

La seconde église (2), plus grande et plus vaste que celle de Notre-Dame, s'élevait à peu près à mi-longueur de la rue principale, à droite en venant de la Grande Porte. Elle était en forme de croix, ayant par les transepts 53 pieds 4 pouces, et par l'abside, le dôme et la nef 53 pieds 3 pouces, dont 15 pieds pour l'abside seule qui renfermait derrière l'autel les siéges semi-circulaires du clergé.

On y montait par quelques degrés en marbre,

(1) Atlas, III[e] série, pl. 20, fig. 5.
(2) Atlas, III[e] série, pl. 4, fig. 14.

et son parquet était orné d'une grossière mosaïque en pierres de couleur. Une grande plaque sculptée en marbre, qui formait, au fond du chœur, le dossier du siége principal a été enlevée sans qu'on ait su quel est celui qui a pu commettre ce sacrilége.

Un dôme supporté par des colonnes semblables à celles de Saint-Basile, éclairait le centre de la croix. Le pavé de la nef était formé de dalles de marbre, débris d'antiques monuments, qui recouvraient un nombre considérable de tombes ou sarcophages comblés d'ossements. M. Kruse en les ouvrant ne trouva dans l'un que des têtes entassées.

Mais ce qui rend ce temple plus remarquable encore que tout ce que je viens de dire, ce sont les matériaux dont il fut construit. La main du chrétien avait mutilé un *beau temple grec* pour le métamorphoser en *église chrétienne*, et des tambours cannelés, des bases et des chapiteaux ioniques entassés pêle-mêle, servaient presqu'exclusivement à la confection de ses murailles (1). On jugera par le dessin que j'en ai donné, de la beauté des proportions qui n'avaient rien emprunté à l'éclat de la pierre, simple craie chloritée d'Inkerman. Aussi quel contraste de voir ces restes du beau siècle de la

(1) Atlas, III[e] série, pl. 32 *bis*, fig. 6, 7 et 8.

Grèce, servant de matériaux bruts, à côté des colonnes grêles et des ornements sans grâce, de marbre exotique, qui soutenaient les autels (1).

Ainsi les chrétiens, voulant construire une église, démolirent un temple grec; la profusion des tambours et des chapiteaux qui remplissent les murs, ne permet pas de douter que tout un temple n'y ait passé. Ne serait-ce point le *Parthénon*, le temple de la *divinité Vierge des Taures?* Quoiqu'il en soit, la gravité mélancolique du christianisme n'empêche pas qu'on ne regrette les grâces et la poésie du paganisme, et que n'aurai-je pas donné pour que ces colonnes ioniques fussent debout et pussent se refléter dans l'onde paisible du port voisin, en attestant à travers tant de siècles la religion de la colonie d'Héraclée!

Au reste, tout ceci prouve que l'église elle-même, bâtie avec de pareils matériaux, fut une des plus anciennes constructions chrétiennes de Cherson, et qu'elle pourrait être, avec autant de raison, la cathédrale de Notre-Dame, sans les motifs que j'ai allégués plus haut (2).

(1) Le col de la colonne avait 26 pouces de diamètre: le module était de 15 pouces, et la colonne entière, avec base et chapiteau, avait près de 21 pieds de haut, ce qui donnerait 55 pieds de haut jusqu'au pignon du fronton d'un temple tétrastyle.

(2) J'ignore laquelle de ces deux églises Bronovius a en

Les décombres voisins de l'églises sont entremêlés de plusieurs fûts de colonnes cannelées,

vue, quand il dit : « Il existe dans la ville les restes d'un grand monastère grec; les parois du temple existent encore; mais elles n'ont nulle apparance, les superbes ornements de cet édifice ayant été détruits et spoliés. Les annales des Russes et des Polonais rapportent que Vladimir, grand-duc des Russes et de Kiovie, emmena de ce monastère, comme trophée, à Kiovie, *deux portes en airain de Corinthe*, que les prêtres grecs appellent *Portes royales*, ainsi que de fort belles images et quelques Grecs; elles ajoutent que Boleslas II, roi de Pologne, transféra à son tour, aussi comme trophée, ces deux battants de Kiovie à *Gnesne* : ce sont les portes de la cathédrale qu'on voit aujourd'hui. »

D'autres auteurs prétendent que les vraies portes d'airain de Cherson sont à Novogorod la Grande, dans la cathédrale de Ste-Sophie. Ceux que cet antique monument intéresse liront l'ouvrage de M. Fréd. Adelung : *Die Korssunschen Thüren in der Kathedralkirche zur heil. Sophia in Novogorod*. Berlin, 1823. Au reste, il n'est pas question de portes dans Nestor. «Vladimir, dit-il, emmena la tzarine Anasthase, des prêtres de Kherson, les reliques de saint Clément et de son disciple Phiva, comme aussi des vases et des encensoirs, ainsi que des images; le tout pour son salut. Il prit avec lui *deux idoles d'airain* et quatre chevaux de métal qui sont aujourd'hui derrière l'église de la Sainte Mère de Dieu, et que les ignorants croient faits de marbre.» Saint Clément, évêque d'Ancyre, avait été martyrisé et jeté dans la mer à Cherson, vers l'an 100 de J.-C. Il devait y avoir une église. Rubruquis, *Voy. en Tartarie* (1253), p. 1. *Schiltberger's Reise in den Orient*, p. 100.

d'une plus petite proportion que les premières, mais tirés de la même carrière : le style en est ionique. C'est tout ce que l'antiquité payenne a légué du souvenir de ses temples au milieu de Cherson.

M. Kruse a déblayé les fondements d'une troisième église qui dominait le grand port. Elle ne différait en rien des petites églises grecques que j'ai signalées sur la côte de Crimée. Ici se sont arrêtées les fouilles de M. Kruse. Sans doute une ville comme Cherson avait un plus grand nombre d'édifices religieux ; mais qui les devinera au milieu des amas de pierres informes qui jonchent le sol, laissées là par ceux qui ont enlevé les meilleurs matériaux. La pensée peut aussi facilement reconstruire, avec ces restes méprisés, un palais du riche qu'une maison du pauvre, une boutique qu'une église des apôtres.

Les Chersonésiens employaient la chaux et le mortier ; ils en firent usage pour leur édifices publics, pour leurs murailles, leurs tours, leurs églises et pour quelques palais : mais il paraît que pour les autres constructions communes, l'on n'employa pas d'autre ciment que la terre glaise, comme le font encore aujourd'hui les Grecs et les Tatares de la Crimée. Cette manière de bâtir n'a aucun inconvénient pour un climat sec comme celui de la Chersonèse.

L'on utilisait deux espèces de pierres à bâtir ;

l'une, la plus recherchée et la plus durable, employée pour les principaux monuments, était un grès chlorité jaunâtre, tiré des immenses carrières d'Inkerman. L'autre, la plus commune, était un calcaire jaune, tertiaire grossier, qui venait des vastes carrières qui sont droit au sud de la porte principale sur le chemin de Balaklava. De nombreux tertres de déblais entourent les carrières ouvertes, où les blocs à demi-détachés par une fente profonde, attendent encore le coin qui doit terminer l'ouvrage.

On n'exploitait qu'une couche d'une dizaine de pieds d'épaisseur, d'un calcaire si tendre, qu'il paraît qu'on le travaillait à la scie, à la hache, comme on le faisait encore à Kertche et à Odessa.

Peu de terrain était resté vague; à l'exception du grand port et des places, tout était occupé, et formait, des deux côtés de la rue principale, un amas confus de rues étroites qui se croisaient dans tous les sens, et qui rappellent les quartiers populeux des villes asiatiques. Aussi, relativement à l'étendue de Cherson, ce n'est pas trop que de lui donner 5,000 maisons et environ 40,000 à 50,000 habitants, dans son plus beau temps.

La haute falaise même était bordée de maisons, d'où l'on pouvait descendre sur le rivage par des escaliers taillés dans le roc : mais le roc

se nivelait bientôt et présentait, à moitié distance entre les deux baies, une place unie de débarquement et de marché, où j'ai trouvé un puits très-bien conservé et les traces d'un aquéduc.

La Chersonèse héracléotique n'avait que *deux sources d'eau vive*, jaillissant sur la lisière de la presqu'île, vers Balaklava. L'une, marquée auprès du *khouter* (métairie) *Ouchakof*, avait été conduite à Cherson par des files de tuyaux adroitement nivelés : leurs lignes suivaient d'abord le grand ravin, puis passaient par un col bas, d'où la conduite de l'eau n'offrait plus d'obstacle : l'on a retrouvé dernièrement quelques-unes de ces files de tuyaux que Wladimir fit briser pour couper l'eau au Chersonésiens et les forcer à se rendre (1).

Il paraît que, par ce conduit naturel, l'eau pénétrait à travers la presqu'île jusqu'à l'extrémité de la baie des Tirailleurs, où elle recommence à jaillir ; les poissons aiment à venir se rafraîchir dans cette eau vive et limpide : on peut même

(1) M Bronovii, *Tartariæ descriptio*, p. 6. Aquarum ductus, qui milliaribus quatuor cuniculis ex petris excisis in urbe ducebantur, in quibus nunc etiam aqua purissima est, ad urbis ipsius mænia conspiciuntur. Est in eo loco, unde rivulus ille delabitur, pagus quidam non ignobilis, et non procul in ripa maris, in monte saxoso, græcum monasterium S. Georgii.

y distinguer des traces des réservoirs des anciens habitants. Les seuls bons puits de la Chersonèse sont sur cette ligne.

L'autre source est celle qu'on a conduite jusqu'à Sévastopol, qui pendant longtemps s'est contenté de quelques puits et de quelques filets d'eau qui sont au fond de la *baie du sud*. Cette source était une possession privée, que le bien public a enlevée à son propriétaire. On avait calculé qu'elle donnerait 8 à 9 védros (96 à 108 pintes) par minute. Mais le manque d'expérience fut cause qu'on n'obtint d'abord que 3 védros (36 pintes) par minute.

Telle était la richesse de la Chersonèse. Pour y suppléer, les habitants de Cherson avaient creusé dans le roc vif, au fond du ravin qui débouche près de leurs murailles, dans la baie de la Quarantaine, d'immenses réservoirs pour y recevoir sans doute les eaux de pluie et de neige; aujourd'hui ils sont presque comblés par la terre et les pierres qui y ont été entraînées. Trois puits modernes qu'on a creusés dans ces déblais, donnent à la Quarantaine une eau potable.

En parcourant un jour avec M. le baron de Berckheim la rue principale de Cherson, si morte et si ravagée, je lui disais, dans la tristesse dont nous étions saisis : Si *Tyr* est devenue un roc pelé sur lequel des pêcheurs étendent leurs

filets ; si le célèbre *Forum des Romains* est aujourd'hui le *champ des vaches*, pourquoi voulez-vous que les 50,000 habitants de Cherson n'aient pas cédé aux Russes leurs places, leurs rues populeuses, leurs foyers, pour en faire un cimetière ? Voyez-vous dans le coin de Cherson, auprès du grand port vide, vers cette place déserte, cette ville des morts qui s'accroît chaque jour, et ces pierres souillées qui s'entassent sur les tombes ?

Et quelle main est venue ainsi accomplir les décrets de la Providence ? Quelle main a renversé l'église qui avait succédé aux autels d'Iphigénie ?... Cette main, c'est celle d'un *payen*, d'un Litvanien, petit-fils d'un paysan d'*Eïragola*, bourgade qu'une forêt sépare de la haute colline de *Viélona*, toujours embrasée par les feux de *Perkoun*, le dieu du tonnerre. Après 2000 ans d'existence, il a fallu qu'une main toute puissante amenât du fond des forêts de Litvanie, le fondateur de Vilna, *Gédimine*, l'ancêtre des *Jagellons*, l'un des héros du Nord, avec ses belliquenx Litvaniens, pour faire rentrer la grande, la riche Cherson dans le néant. Telles sont les voies de la providence. Cherson mourut. Vilna nacquit (1).

(1) Gédimine, grand-duc de Litvanie, et Olgherd, son fils et successeur, firent des invasions en Crimée, et dé-

Après le pillage des Litvaniens, Cherson ne fut plus qu'une ombre de ville, et quand les Turcs, en 1475, prirent possession des villes génoises de la Crimée, ils ne trouvèrent que des édifices vides, des églises désertes, dont ils enlevèrent les plus belles colonnes en marbre et en serpentine, et les plus grandes pierres, pour les transporter par mer à Constantinople, où elles ont été employées à différentes constructions privées et publiques. Dès-lors la ruine de Cherson fut consommée.

Mais certes on ne peut trop s'étonner du cercle des mystérieux décrets de la Providence. Le peuple qui a achevé la destruction de Cherson est précisément celui qui date sa religion et la première étincelle de sa civilisation chrétienne de cette ville, où son grand-duc Wladimir reçut le baptême. C'est à Cherson qu'eut lieu le premier mariage chrétien de ses grands-ducs; c'est Cherson qui lui envoya ses premiers apôtres. Il est vraiment étonnant que la nation qui vint à Cherson se mettre sous l'égide du grand St-Georges qui plane sur toutes les Russies, soit celle qui ait été chargée d'effacer jusqu'aux dernières traces de ce sol classique, celle qui s'acharne sur ces ruines, qu'elle devrait respecter.

truisirent presqu'entièrement Cherson. Siestrzencewicz, *Histoire de la Tauride*, t. I, p. 314.

Elle aurait dû au contraire relever l'église de Saint-Basile de ses ruines, rétablir la chapelle de Saint-Wladimir, qui est tout près de là, et dont on reconnaît le plan sur la colline de déblais : ce sont les vrais monuments de la Russie. Elle devait laisser subsister les murailles, les portes et les tours, qui étaient encore debout en 1794, et que le Tatare même avait respectées (1) au lieu de les détruire, utiliser cette place, aujourd'hui déserte

(1) Pallas, *Voy. en Crimée*, t. II, p. 76. M. Bronovii, *Tartariæ descr.*, p. 6, décrit comme suit Cherson en 1595. Urbs murum altissimum et magnum, turresque plurimas et maximas, ex secto et grandi lapide erectas, nunc etiam habet, ac tota mari exposita existit. — Urbs illa à multis non solùm annis, verùm sœculis et hominibus et habitatoribus prorsus vacua, funditùs diruta, ac in vastitatem redacta est. Muri et turres integræ adhuc et miro opere sumptuosè factæ, conspiciuntur. Principum Regia vel domus in ea Isthmi parte, et urbis mænibus, turribus, et portis magnificis existit. Verùm à Turcis insignes columnæ marmoreæ et serpentinæ, quarum intus adhuc loca apparent, et grandiores lapides, spoliatæ et per mare ad sedes eorum in ædificia publica et privata deportatæ sunt. Id circò ad majorem ruinam ea urbs pervenit : non ædium et templorum nec vestigia quidem in ea visuntur. Urbis ædificia humi prostrata et solo æquata sunt, etc. Marq. de Castelnau, *Essai sur la Nouv. Russie*, t. III, p. 201 ; Murawiew-Apostol, *Reise durch Taurien*, p. 59; *Voyages hist. et géogr. entre la Mer Noire et la Mer Caspienne*, troisième partie, extr. du journal d'un voyage fait au print. 1784, p. 26. Paris, 1798, in-4°.

et si tristement aride. Mais le premier jour de Sévastopol fut le dernier de Cherson.

« Lorsque nos troupes s'emparèrent de la Crimée, dit Karamsin (1), beaucoup de murailles étaient encore entières, ainsi que la belle porte de la ville et deux tours. Elles n'existent plus maintenant, car on en a pris les pierres pour les constructions de Sévastopol. La quantité de marbre travaillé qu'on trouva dans les ruines, prouve que les Chersonésiens aimaient aussi le luxe. »

Qu'attendre des matelots qui furent envoyés pour chercher des matériaux parmi ces ruines? Rien ne fut respecté. Plus de la moitié des murailles fut renversée pour construire la Quarantaine, et l'on ne reconnaît la belle porte d'entrée et les deux tours qu'à deux monceaux de pierres informes qu'ils ont délaissées.

Et enfin, quand l'ordre général vint de la part de l'empereur Alexandre, zélé protecteur des monuments de son empire, d'arrêter ce vandalisme, déjà il n'y avait plus rien de précieux à ménager.

Néanmoins l'on chargea l'ingénieur Kruse de faire quelque fouilles; j'ai dit qu'il déterra trois églises, dont il déblaya les approches en les entourant d'un mur; qu'il fit déposer dans l'en-

(1) Karamsin, *Hist. de Russie*, éd. all., I, 362, ou note 425.

ceinte de chacune de ces ruines les colonnes, chapiteaux et autres marbres qui furent le fruit de ses recherches.

Malheureusement pour ces collections intéressantes et précieuses, une espèce de peste se déclara à Sévastopol : on se crut obligé d'établir un cordon sanitaire autour de la ville ; un détachement de soldats fut logé dans ces ruines, et quand au bout de quelques mois, tout fut rentré dans l'ordre, l'on ne retrouva plus rien de ce que M. Kruse avait réuni, à l'exception des plus grands morceaux, et même ce qu'on n'avait pas pu emporter avait été mutilé.

Le cimetière de la Quarantaine, qu'on a établi sur la place du Grand Port, et qui s'accroît journellement, offrait l'occasion de faire de précieuses trouvailles; elles ont été aussi dispersées. Une jolie mosaïque qui venait de là, et que M. le docteur Lang avait acquise, a disparu de chez lui, un jour d'émeute des matelots qui voulaient se venger de la sévérité des médecins pendant la peste.

Que dire donc en général des monuments de Cherson? Hélas, le voyageur est bien surpris de ne plus rien retrouver sur place; à l'exception de quelques débris de marbre employés à de vils usages à Sévastopol, et d'un ou deux bas-reliefs, tout a été dispersé; une partie des inscriptions a été heureusement transportée à Ni-

kolaïef : le reste disséminé dans la Crimée et hors de la Crimée, est pour ainsi dire perdu. Que n'a-t-on eu l'idée d'établir un musée public, comme à Kertche !

Maison de Lamachus.

Un seul monument a osé braver la cupidité : c'est celui qui devait signaler à la postérité l'emplacement de la *maison de Lamachus*, tas d'immondices et de déblais qui s'accumula sur cette demeure profanée par la trahison des Bosporiens. Qu'on en lise les détails si intéressants dans Constantin Porphyrogénète, *de Administrando Imperio* (1).

J'ai parlé de la rivalité qui exista de tout temps entre les Bosporiens et les Chersonésiens. J'ai dit même que, d'après les médailles de *Pairisades I*er, je ne doutais pas que ce roi du Bosphore n'eût régné sur Cherson pendant quelque temps (2), opinion confirmée par les emblêmes de son tombeau (3).

Cherson subit une seconde fois le sort de Panticapée, lorsqu'accablée par les Taures-Scythes et leur roi *Skilouros*, elle se vit forcée de recourir à la protection du Grand *Mithridate*.

(1) Ed. L. Elzévir, 1611, p. 202.
(2) Sestini, *Musée Chaudoir*, t. I, fig. 5 et 6
(3) Mon Voyage, t. V, p. 225.

Strabon, vers l'an 30 de notre ère, dit que Cherson était encore à cette époque sous la domination des rois du Bosphore. M. Boeckh attaque cette assertion positive du grand géographe, et suppose que déjà, alors, Cherson avait obtenu des Romains la liberté (1).

Dès-lors, une rivalité jalouse ne cessa de fomenter des guerres entre les deux villes. J'ai raconté l'expédition de *Sauromates V*, dans l'Asie-Mineure, en 282 de J. C. environ; et la prise de Panticapée par les Chersonésiens, qui en fut la suite (2).

Puis j'ai mentionné le combat que *Sauromates VI*, petit-fils de Sauromates V, livra au commencement du quatrième siècle aux Chersonésiens à *Capha*, sur les ruines de Theudosie, qui devint la frontière du territoire des deux villes. Il s'ensuivit une seconde guerre, où *Pharnace*, stéphanophore (3) et commandant des Chersonésiens, tua Sauromates VI dans un combat singulier, et força les Chersonésiens à transporter leur frontière au rempart d'*Akkos* ou des Kimmériens (4).

(1) *Corpus Inscript.*, t. II, p. 89 et suiv.

(2) Mon Voyage, t. II, p. 78.

(3) *Porte-couronne*, c'est ainsi qu'on désignait à Cherson la première fonction de la magistrature.

(4) Mon Voyage, t. V, p. 241 et 257.

Ces victoires des Chersonésiens devaient accroître naturellement contre eux la haine antique des Bosporiens, toujours plus disposés à leur faire tout le mal possible. *Assandre*, qui commença à régner en 334 ou 336 de J. C. et qui fut, hélas! le dernier roi du Bosphore, crut avoir trouvé un moyen de s'immiscer dans les affaires de ses ennemis, en demandant en mariage, pour l'un de ses fils, la fille unique de *Lamachus*, stéphanophore de Cherson, le plus puissant de la ville, que la renommée disait très-riche en or, en argent, en esclaves, en servantes, en chevaux (1), en fonds de terre, et qui possédait une maison avec quatre cours. Elle occupait en long et en large tout le coin de la ville qui touche au port extérieur des *Sóses*, où Lamachus avait une porte particulière, percée dans les murs de la ville, la seule qui soit restée debout.

Quatre portails superbes fermaient les abords de la maison, et chaque troupeau de bœufs et de vaches, de chevaux et de juments, de brebis et d'ânes revenant des pâturages, avait son entrée et son écurie particulière.

L'aîné des fils d'Assandre épousa en effet

(1) Je répète ces détails donnés par Constantin Porphyrogénète ; ils jettent un jour intéressant sur les mœurs et l'industrie des Chersonésiens.

Gycia, sous la condition expresse que jamais il ne retournerait à Panticapée pour visiter son père, pas même à l'heure de sa mort.

Deux ans après, Lamachus mourut. Gycia, l'année suivante, voulut, selon l'usage général, célébrer l'anniversaire de la mort de son père, et ses richesses étaient assez grandes pour qu'elle pût fournir au peuple entier de Cherson, le vin, le pain, l'huile, la viande, les volailles et les poissons nécessaires au festin donné en son honneur. Elle promit de renouveler ses dons chaque année.

Le fils d'Assandre, profondément chagriné d'une pareille prodigalité, fit semblant de la louer de tant d'amour filial, mais se promit bien de s'en venger, en profitant de l'occasion pour ourdir un complot contre la ville. Il écrivit à son père de lui envoyer de temps en temps une dizaine de jeunes Bosporiens forts et robustes, qu'il introduirait dans la ville, sous le prétexte d'une visite.

Débarquant au *port des Symboles* (Balaklava) où ils laissaient leur vaisseau, ils venaient à pied à Cherson, y passaient quelques jours, puis faisant semblant de s'en retourner, ils passaient vers le soir la grande porte, traversaient la Chersonèse, et quand d'épaisses ténèbres recouvraient la contrée, ils revenaient sur leurs pas, guidés par un affidé du fils d'Assandre, qui

les ramenait par des chemins détournés, au *Grand Liman* (baie de Sévastopol) où ils trouvaient un petit bateau qui les ramenait sans bruit au *port des Sôses*, où un autre affidé guettait leur arrivée et leur ouvrait la petite porte, à l'insu de tout le monde. Cachés dans la vaste maison de Lamachus, ils devaient y attendre le nouvel anniversaire pour s'emparer de la ville en massacrant le peuple enseveli dans le lourd sommeil que procure le vin et la bonne chère.

Un heureux hasard fit découvrir toute la trahison. La veille des fêtes, une des filles de chambre de Gycia, ayant désobéi à sa maîtresse, fut reléguée par elle, loin de ses yeux, dans une chambre écartée sous laquelle les Bosporiens étaient précisément cachés. Un fuseau qui roula dans un trou près de la paroi, engagea la jeune fille à soulever un carreau du parquet pour l'en retirer. Elle vit les Bosporiens réunis, et s'empressa de faire venir Gycia qui, lui pardonnant sa faute, lui enjoignit de garder le secret, pendant qu'elle allait tout préparer pour prévenir les traîtres.

Elle convoqua engrand secret trois notables délégués par la ville, et leur ayant fait jurer que pour récompense de son dévouement, on l'ensevelirait dans la ville, contre l'usage établi, elle leur raconta l'épouvantable nouvelle : mais ne craignez rien, leur dit-elle, célébrez gaiement

la fête publique; seulement observez-vous, et que chacun prépare en silence chez lui, des fagots et des flambeaux. Puis, quand tout sera rentré dans le repos chez moi, pendant que je veillerai sur mon mari jusqu'à ce qu'il soit endormi de lassitude et de vin, pour lui ôter la possibilité de donner son signal, que chacun vienne entasser, sans bruit, ses fagots autour de ma maison, et attendez que je vous dise d'y mettre le feu.

Tout se passa comme elle l'avait ordonné. Quand Gycia vit son mari et ses gens cuvant leur vin, ayant ordonné de fermer toutes les portes, elle sortit avec ses servantes qui avaient réuni à la hâte les joyaux, l'or et les objets les plus précieux de leur maîtresse. Tout ce qui resta fut brûlé; les traîtres qui cherchèrent à échapper, furent massacrés.

Les citoyens de Cherson voulurent reconstruire la maison de Gycia, mais elle s'y opposa; elle fit, au contraire, amonceler les immondices, les déblais et les fumiers sur cette place souillée par la trahison; on l'appela *le Guet-apens*, *la Cachette de Lamachus* (λαμάχου σκοπή). Ce monument, plus indestructible que ceux en marbre et en bronze, est encore là, et sans connaître l'histoire de Gycia, on est étonné de trouver ainsi les déblais de toute la ville, amoncelés sur le haut de la falaise qui borde les Sôses,

dans une des plus belles expositions de Cherson. En passant par la petite porte qui est voisine, on reconnaît fort bien la place de débarquement des Sôses, qui était hors de l'enceinte des murailles; les traces du môle ou embarcadère en grands quartiers de roc, sont encore visibles sous le niveau des flots.

Les Chersonésiens érigèrent deux statues d'airain sur la place publique en l'honneur de Gycia : dans l'une, elle était représentée modeste et soigneusement vêtue, recevant les trois délégués de la ville; dans l'autre, elle paraissait vêtue d'habits guerriers et vengeant les citoyens trahis. Du temps de Constantin Porphyrogénète, chacun se faisait un devoir d'entretenir propre et brillante l'inscription qui rappelait les faits que la reconnaissance y avait gravés (1).

(1) Le marquis de Castelnau, dans son *Histoire de la Nouvelle-Russie*, I, 109, se moque du récit de l'empereur Constantin Porphyrogénète. On peut douter de quelques détails ; mais il me semble que les monuments que l'empereur appelle en témoignage, et qui existaient de son temps, sont une preuve de la vérité des faits principaux, la conspiration et son déjouement. Siestrzencewicz, dans son *Histoire de la Tauride*, I, 278, n'en omet pas le récit, tout en exprimant ses doutes.

Cryptes tumulaires. Enceintes circulaires.

Il me semble que je suis encore à ces beaux jours de la prospérité de Cherson. La brise du matin, qui souffle de la terre jusqu'à dix heures, rafraîchit la nature, et le soleil s'élevant sur les hauteurs du *Trapezus* (Tchatyrdagh), fait scintiller les vagues qui se brisent lentement contre les rochers. Déjà les bateaux chargés de poissons, d'huîtres et de moules violacées, affluent dans les deux ports et se glissent entre les vaisseaux, se pressent, se croisent et s'empressent de porter leurs produits au marché. Les matelots débarquent des marchandises de Sévastopol et de Constantinople. Les habitants de la campagne se pressent aux portes et apportent des fruits et des légumes : les uns se servent de chevaux, les autres de petites charrettes. Toute la grande place se couvre d'acheteurs et de vendeurs ; les boutiques, disposées à l'orientale, s'ouvrent, et les oisifs viennent chercher des nouvelles.

Les prêtres s'avancent en procession vers l'église de Saint-Basile. C'est le plus beau moment pour faire une excursion sur la Chersonèse, avant que le soleil s'élevant perpendiculairement sur les ruines du temple d'Iphigénie, ait embrasé l'atmosphère, et je prie mes lecteurs

de me suivre. Mais bientôt arrêtés à la porte de la ville, nous avons peine à nous frayer un passage jusqu'aux boulevards où se concentrent tous les chemins et par conséquent toute la vie de la Chersonèse.

Là, un nouvel obstacle nous attend; car des processions funéraires qui se traînent à droite et à gauche, jusqu'à la tombe de famille, barrent le passage, et si Cherson *intra-muros* est la ville des vivants, Cherson *extra-muros* est celle des morts. A peine a-t-on fait quelques pas hors de la porte, qu'on est déjà sur des tombes.

Si nous prenons à gauche, par le chemin qui longe la muraille jusqu'à la baie de la Quarantaine, la *nécropole* s'étend pour ainsi dire sous nos pieds. A droite et à gauche, des *cryptes* qui se touchent, sont creusées sous les dernières couches du roc vif; elles s'avancent même jusque sous le chemin qui est miné. La plupart ont 10 pieds de long sur 8 pieds de large (1). Le tour du caveau *C* est percé de trois niches très-simples D, E et D, une dans chaque paroi. Quelquefois ce nombre est doublé, parce qu'on a taillé deux étages de niches, l'un au-dessus de l'autre.

Ces niches sont des enfoncements de 6 pieds

(1) Atlas, IVe série, pl. 19, fig, 4, un plan et deux coupes.

de large, n'ayant que 1 ½ pied de haut et 2 pieds de profondeur. Les corps y étaient déposés comme sur des rayons.

On descendait dans le caveau par le petit escalier A, aussi taillé dans le roc : la porte B n'a que 2 pieds en carré, la place suffisante pour y passer le corps : elle était fermée avec une grosse pierre. L'entrée donnait sur la voie publique. La plupart de ces cryptes sont encore comblées d'ossements (1).

Ces tombes remplissaient tous les rochers qui entourent l'extrémité de la baie de la Quarantaine; les unes bordaient le rivage et avaient leur ouverture sur la plage; les autres sont semées comme des puits sur la surface du rocher. Quelques-unes servent actuellement de caves aux bâtiments de la quarantaine et aux baraques qui l'entourent; beaucoup sont restées inconnues et heureusement leur entrée reste fermée à la profanation.

La nature du sol d'un pays influe beaucoup sur les usages d'un peuple. A Kertche tout est tumulus; les alentours en sont semés; les collines en sont couronnées. Phanagorie, Képos, Myrmekium, Porthmion, Nymphée, sont cir-

(1) Murawiew Apostol, *Reise durch Taurien*, p. 60, doute que ces cryptes aient servi de tombeaux : mon explication est trop claire pour que ce doute existe encore.

conscrits par des chaînes de tumulus, qu'on me permette ce terme. S'il est des catacombes, elles sont plus récentes que les tumulus (1).

Par contre, sur toute la Chersonèse vous ne trouvez pas un seul tumulus qui ait servi de tombeau. La raison en est facile à trouver. La Chersonèse est un rocher à peine recouvert de la terre végétale nécessaire. Les anciens habitants étaient trop économes pour prodiguer ainsi à des tumulus une terre si précieuse : ils furent forcés de se creuser des tombeaux dans les rochers.

Cependant si Cherson était *dorienne* et Panticapée *ionienne*, peut-être, comme je l'ai dit plus haut, cette différence tiendrait-elle au système religieux ou aux anciennes habitudes de ces deux peuples. Ce sont les Pélasges-Cyclopes dont descendaient les Ioniens, qui ont érigé les énormes tumulus qui recouvrent la Thessalie, la Macédoine et l'Albanie.

Les tumulus, au nombre de 10 environ, que l'on voit sur la surface de la Chersonèse, sont tout autre chose que des tombeaux. M. Kruse, qui en a ouvert plusieurs, n'a trouvé que des débris de murailles et s'est convaincu que ces tertres n'avaient été formés que par la chute de grands édifices, qui appartiennent pres-

(1) Voy. plus haut, t. V, p. 137.

que tous au genre de campagnes avec donjons que je décrirai plus bas. Un ou deux seuls de ces tumulus sont peut-être des tertres de déblais amoncelés ainsi pour débarrasser les champs.

Le grand boulevard qui se prolonge au loin, au devant de la grande porte de la ville, sur le dos le plus élevé de l'isthme, était bordé aussi de cryptes tumulaires, qui, taillées dans les flancs du rocher, formaient plusieurs étages jusqu'au fond du ravin. La plupart, ouvertes par des mains profanes, ont changé de destination ; les pâtres y gardent leurs moutons pendant les mauvais temps. Dans d'autres, les soldats russes ont construit des poêles, des portes, des fenêtres, pour s'y loger lors de leur arrivée à Sévastopol, pendant que l'on bâtissait la Quarantaine. Une partie de ces travaux grossiers date aussi de l'époque de la peste de Sévastopol.

Enfin les tombes remplissent encore tout l'espace qui s'étend à l'ouest du grand boulevard et des murailles de la ville, jusqu'aux Sôses et même jusqu'à la baie des Tirailleurs, de manière que Cherson entier était cerné du côté de terre par des sépulcres.

Un large chemin, bordé d'un côté par le fossé de la ville, et de l'autre par deux rangs de grandes pierres rongées, espèce de *stoa* qui aboutissait à un grand édifice carré, débouche sur

une grande place vide, presque sans pierres, et sans fondations aucune d'édifice. On s'étonnerait de voir une aussi grande étendue de terrains abandonnés à la porte de la ville, si cela n'était justifié par sa destination à servir de cimetière général. Le temps a effacé les tombes, et on a enlevé sans doute les monuments qui sortaient du sol; mais nombre de cryptes qu'on a découvertes çà et là, sont là pour témoigner de son emploi primitif.

Autant que j'ai pu le comprendre par le récit que l'on m'a fait, c'est dans une des cryptes voisines de l'extrémité du grand boulevard, que l'on a découvert le relief et l'*inscription* en l'honneur de *Théagènes* et de sa femme, publiés par Clarke, t. II, p. 111. La crypte ouverte par les soldats, ressemblait à celles dont j'ai donné les dessins; elle avait des niches dans lesquelles étaient déposés les ossements que les soldats trouvèrent entiers et bien conservés, et dont j'ai vu les débris sur le sol.

L'inscription porte : « Théagènes, fils de Chrestion, et sa femme Oulpia Makaria, âgés de 65 et de 52 ans. Ave. » Au-dessus, l'on avait représenté debout *Théagènes* et *Oulpia*, dans le costume du temps; le premier tient de la main gauche un livre ou rouleau, ce qui l'a fait baptiser par Clarke du nom de *Philosophe*. Sous son manteau romain, rejeté sur l'épaule,

l'on voit la tunique et des espèces de pantalons. Oulpia est habillée d'une longue robe à la grecque, avec un long voile ou *tchadra géorgien* par-dessus (1).

A ne juger que par l'écriture, cette inscription appartient bien évidemment au siècle de T. J. Reskouporis et de T. J. Sauromates qui ont régné de 73 à 123 de J.-C. (370 à 420 du Bosphore), ce qui reporte la date de cette inscription trois siècles plus tard que ne le suppose Clarke (2). Ainsi Théagènes était né à peu près à la même époque que J.-C., et il avait vécu sous les règnes qui se sont succédé d'Auguste à Vespasien.

M. Clarke vante beaucoup le travail de ce relief; je n'ai rien trouvé pour ma part d'extraordinaire dans le style des figures, qui ne sont point « un superbe bas-relief, d'un travail de sculpture, égal en perfection à plusieurs chefs-d'œuvre de l'art, les plus admirés. » M. Clarke avait intérêt à en augmenter les perfections, pour dire d'autant plus de mal des Russes qui, malgré ses prédictions, ont sauvé ce marbre de l'oubli quelle que soit sa médiocrité, et l'ont enchâssé à droite de la porte principale de l'église grecque de Sévastopol, sur la montagne, où cha-

(1) Atlas, IV[e] série, pl. 26 *b*.

(2) Clarke, *Voy. en Russie*, II, 110.

cun pourra juger entre M. Clarke et moi (1).

C'était sans doute au milieu de ces monuments funéraires que le peuple entier de Cherson avait transporté *Gycia*, lorsque, sous le Stéphanophore Stratophile, elle fit semblant de mourir pour éprouver les Chersonésiens sur la promesse sacrée qu'ils lui avaient faite de l'ensevelir dans la ville. La honte du peuple et des notables fut grande quand ils virent Gycia, couchée sur un petit lit, se relever sur son séant et leur dire : *Puisse personne ne jamais croire à la parole d'un Chersonésien !* Pour réparer leur faute, ils lui accordèrent de son vivant, sur la place publique de Cherson, l'endroit qu'elle trouva le plus convenable pour y ériger son tombeau, auprès duquel ils placèrent une troisième statue en bronze doré (2). Elle fut la seule qui obtint une pareille tombe, tant que dura le paganisme; mais le christianisme amena bientôt l'usage affreux de combler les églises d'ossements et de cadavres, comme je l'ai remarqué plus haut.

On trouve des cryptes sépulcrales sur plusieurs autres points de la Chersonèse, près des hameaux et des maisons de campagne : mais elles

(1) Pallas n'en porte pas un meilleur jugement que moi : *Voy. en Crimée*, II, 77.

(2) Const. Porphyr., *de Admin. Imp.*, cap. LIII, p. 227, ed. Elzev.

ne sont pas aussi fréquentes qu'un autre genre de catacombes disséminées sur la surface du sol, au S. E. de Cherson, entre le ravin de la baie de la Quarantaire et celui de la baie du Sud. En suivant la ligne qui mène à l'ancienne campagne n° 11, on traverse plusieurs groupes d'*enceintes circulaires*, de 8 à 9 pieds de diamètre, entourées de pierres taillées exprès, en arc de cercle, ayant de 9 pouces à 1 pied d'épaisseur et sortant de terre d'autant : et même quelques-uns des cercles sont taillés dans le roc vif.

Pallas regarde avec raison ces groupes d'enceintes circulaires, comme des entrées de tombeaux très-anciens. M. Montandon dit qu'elles masquent l'entrée de puits très-étroits, d'où l'on descendait sans doute dans des caveaux qu'on rebouchait soigneusement. M. le lieutenant Kruse m'a assuré qu'il existait des souterrains sans direction connue, auxquels les puits donnaient la lumière. Ces monuments énigmatiques n'ont été jusqu'à présent l'objet d'aucune fouille spéciale; ils en mériteraient cependant bien la peine.

Ils sont communs encore le long du bord escarpé de la Chersonèse, entre le monastère St-Georges et le cap Fanary, où ils sont semés un à un ou accolés l'un à l'autre autour des maisons de campagne. Pallas en a vu beaucoup aussi de forme ovale, et parfois un rond avec

un ovale. Les pierres qui forment les enceintes sont grossièrement taillées et dénotent la plus haute antiquité (1).

Remarques générales sur la Chersonèse héracléotique.

Vignobles de Cherson.

Le *grand boulevard* du milieu, large de 55 pas, partagé en deux par une rangée de maisons ou de boutiques (2), était bordé des deux côtés par de grandes pierres de taille, que le temps a rongées et rendues informes. La surface du boulevard laisse encore voir les traces des profondes ornières que les chariots ont creusées dans le roc vif. D'ici partaient sans exception tous les chemins qui menaient sur la Chersonèse entière, comme le prouve le plan que j'en ai donné.

Il n'était peut-être pas en Crimée de terrain plus sec et moins propre à l'agriculture que la

(1) Pallas, *Voyage en Crimée*, t. II, p. 69 et 72, où il cite deux de ces tombes circulaires qui avaient été fouillées. P. 82 il en indique un grand nombre autour de la baie des Tirailleurs, et parle de celles que j'ai mentionnées au S. E. de Sévastopol. On a enlevé un bon nombre de pierres des enceintes, pour des constructions.

(2) Voyez le plan de Cherson dans la vignette en titre de la Ire série de l'Atlas.

steppe de la Chersonèse, qui ne possédait que deux seules sources un peu abondantes sur 100 verst carrées de surface.

A chaque pas le roc se montre à travers un sol maigre, et cependant les Chersonésiens en firent un jardin; car pendant des siècles ils furent forcés de se restreindre sur ce petit espace, bien loin de dominer sur les belles vallées de la Katche et du Belbek qu'ils ont possédées dans le temps de leur puissance.

Resserrés, dans l'origine de leur colonisation, sur leur presqu'île, la nécessité les força à une culture industrieuse, et celui qui voit la Chersonèse actuellement si riche et si déserte, ne peut croire que plus de douze hameaux ou villages et 2 à 300 maisons de campagne et de plaisance, grandes et petites, aient pu y trouver place, et qu'il restât encore assez de terre cultivable pour les besoins des habitants.

Il paraît que cette pénurie du sol engagea précisément les habitants de Cherson à adopter un système de partage et d'administration qui offrît les plus grands avantages possibles en évitant toute perte de terrain. La surface de la Chersonèse fut coupée par des lignes parallèles qui la traversaient dans toute sa longueur et dans sa largeur, en se croisant à angles droits. Ravin, fossé, rocher, rien n'en changea la direction et l'allure. Ces lignes,

distantes de ½ verst et de 1 verst, furent destinées à être *grands chemins* ou *sorties vicinales.* On leur donna à toutes 15 pieds de large, on éleva, de chaque côté, des murailles qui fermaient les *carrés réguliers.* Ces carrés, plus ou moins grands, suivant que les lignes étaient plus ou moins rapprochées, se trouvèrent circonscrits de quatre chemins et abordables de toutes parts.

Chaque carré, dans l'origine, était peut-être la propriété d'une famille; mais bientôt la plupart se trouvèrent partagés entre plusieurs propriétaires et séparés par des murs. On construisit les habitations ou les maisons sur le bord des chemins qui devinrent, pour ainsi dire, les rues d'une immense ville.

Quand eut lieu ce partage? Est-il dû aux premiers colons, ou fut-il le résultat d'une mesure législative qui prétendit obvier à des séries de procès et de disputes qu'occasionnaient l'incertitude des frontières et des passages francs? Je crois qu'il n'y a pas à balancer, et qu'il date de l'origine de la colonie. Car s'il en eût été autrement, et si cette mesure eût été postérieure de quelques siècles à l'établissement des colons, l'on observerait quelqu'irrégularité dans l'alignement et dans la position des maisons de campagne et des murailles d'enclos. Au contraire, toutes se conforment à cette première

esquisse du terrain ; toutes s'appuient sur quelqu'un de ces chemins, ou s'arrangent d'après son allure. On voit qu'effectivement la séparation des chemins et des carrés est un travail normal primitif. Et en définitive ces mille parcelles de chemins viennent toutes aboutir ou rayonner au grand boulevard de Cherson, ce qui prouve encore que ce partage ne date pas de la première colonisation, mais de la seconde.

Quelques-unes des lignes devinrent plus importantes que d'autres, parce qu'elles ouvraient une communication avec *Mangoup*, *Tchorgouna*, le *port des Symboles*, les *Carrières*, le *temple d'Iphigénie*, la *vieille Cherson*, etc.

Ce dernier chemin est le seul qui, se prêtant aux exigences du sol, biaise les pentes, tourne les collines, traverse le fond des ravins sur une digue, et qui, arrivé au bord de la baie des Tirailleurs, soit établi sur une chaussée en pierres de taille, qui traverse l'extrémité de la baie, pour éviter les deux hautes murailles de roc vif qui l'encaissent.

Des carrières, des cryptes, des hameaux bordent le ravin étroit et profond dont la baie est l'ouverture.

Le quartier situé au-delà de la baie des Tirailleurs, semble avoir été le *vignoble principal* de Cherson ; sans attendre des vendanges qui ne se font plus, nous pourrons admirer l'industrie

des habitants, qui, pour s'épargner les frais de cuves et de pressoirs en bois, les ont taillés dans le roc vif.

Un bassin de 4 à 5 pieds de long sur 3 à 4 de large, et 1 à 1 $\frac{1}{2}$ pied de profondeur, légèrement incliné vers une goulette, simule la semelle du pressoir : le moût tombe dans un petit réservoir circulaire qui tient lieu de cuvier, et voilà la machine improvisée (1).

On apportait le raisin dans des corbeilles, et on le déposait dans le pressoir où le pressureur l'écrasait sous ses pieds. Une presse simple, en bois, fixée par une extrémité dans un trou au bord du bassin, exprimait le jus qui, coulant à grands flots, remplissait le réservoir.

On puisait le moût pour le mettre dans de grandes jarres en terre cuite de 3 pieds de haut sur 2 pieds de diamètre : quelques-unes étaient d'une plus grande capacité. On les enterrait dans les caves à 1 ou 2 pieds de profondeur, ou bien on les plantait dans le sable, par leur pied terminé en pointe. La Chersonèse est riche en débris de ce genre, et j'ai rapporté quelques inscriptions des anses, qui prouvent, par la petitesse relative des O et la forme des lettres, que cette poterie

(1) Atlas, IV[e] série, pl. 26 *b*. L'on peut visiter l'un de ces pressoirs, près des carrières, à l'extrémité de la baie des Tirailleurs.

remonte au temps où les Pairisades régnaient sur le Bosphore (1).

On soignait sans doute le vin comme en Colchide. L'espèce commune était le rouge, comme le fait supposer l'histoire de Gycia, qui fit teindre l'intérieur de son gobelet en rouge pour tromper son mari et lui faire croire qu'elle buvait du vin, lorsqu'elle ne buvait que de l'eau. D'ailleurs, le vin rouge qui provient des alentours de Sévastopol, dans les vignobles *Bardak* et *Tcherniafski*, est encore d'une qualité supérieure, ainsi que je l'ai raconté.

L'usage des vins cuits devait aussi exister, d'après les cratères à mêler le vin qu'on a trouvés dans plusieurs tombeaux de Panticapée.

L'intérêt que les Chersonésiens ont porté à la culture de la vigne est constaté par une inscription trouvée dans les ruines de Cherson en 1794, et transportée au Musée de Nikolaïef.

Le marbre est blanc, de forme longue; sur le côté étroit, on lit en titre :

« Le Peuple à *Agaziklektè.* »

Et dans trois couronnes, la première de laurier, les deux autres supposées de lierre, on lit :

« Qui a introduit la garde et l'a équipée;

« Qui *a fait fleurir la culture de la vigne* dans la campagne;

(1) Atlas, IVe série, pl. 9, fig. 13, 14 et 15.

« Qui a relevé les murailles de la ville. »

La suite de l'inscription se trouve sur le côté long, dans cinq couronnes successives supposées de laurier.

« Qui a construit le bazar ;

« Qui a commandé l'armée ;

« Qui a présidé aux choses sacrées ;

« Qui s'est trouvé à la tête des exercices du gymnase ;

« Qui a été *Agoranome* (inspecteur du marché). »

Toute la petite presqu'île de 4 verst de large jusqu'à la *Triple-Baie*, semble avoir été destinée à la culture de la vigne. C'est un des points les plus fertiles de la Chersonèse. La terre est rougeâtre ; le térébinthe, beaucoup de genevriers oxycèdres, de rosiers, de rue, se plaisent aujourd'hui dans ce sol. Non-seulement les murs qui bordent les chemins sont plus forts et construits avec plus de soin ; mais chaque carré est divisé régulièrement en enclos plus nombreux, bien déblayés, les pierres ayant servi à construire les murs de clôture. On a même fait du superflu un immense tumulus que l'on voit de loin s'élever dans la verdure. Les maisons sont disséminées, petites, de peu d'apparence, mais les débris de poterie et d'amphores abondent.

Vers le rivage, deux hameaux voisins des trois seuls grands édifices que j'aie trouvés dans

cette presqu'île, ont pu être habités par des pêcheurs aussi bien que par des vignerons ; car la pêche est abondante le long de ces rivages, et les bateaux trouvent partout des asiles dans les petites déchirures de la baie, dont l'onde est si tranquille, que c'est à peine si elle se meut dans ces profondes ramifications, lorsque la tempête règne partout ailleurs.

Je soupçonne l'un des trois grands bâtiments, celui qui domine une pointe avancée de la *baie des Tirailleurs*, d'avoir été un *temple*. Tout l'édifice est en grandes pierres de taille, sur plusieurs rangs : l'ouverture regardait la mer. Il rappelle par son isolement et par sa position sur la pointe élevée du cap, les temples de l'antiquité, et les chapelles du moyen-âge, qu'on exposait ainsi aux regards des marins fatigués d'un long voyage, ou prêts à recommencer une longue course. Les alentours du bâtiment n'offrent aucune trace de culture.

Les deux autres édifices étaient des maisons de campagne. Le général *Satz* a fondé au milieu de ces ruines un grand vignoble, et d'autres exploitations rurales.

Au milieu de ces terrains à vignes, j'avoue qu'il m'a été impossible de m'expliquer quelle pouvait être la culture propre à une certaine préparation du sol que j'ai remarquée. On observe sur une assez vaste étendue de terrain

une infinité de petits murs réguliers, parallèles, distants de 8 à 9 pieds l'un de l'autre, quelquefois davantage. Ces petits murs ne sortent pas de terre de plus d'un pied; le sol qui est entre eux est bien déblayé.

Serait-ce des jardins potagers à l'ancienne manière du pays, et à la façon actuelle des Grecs et des Tartares qui, pour conserver l'humidité plus longtemps dans le sol, et mettre les plantes à l'abri du soleil, creusent les carrés de leurs jardins, au lieu de les élever au-dessus des sentiers comme nous le faisons dans les pays tempérés où l'on craint plus l'humidité que la chaleur. Cette méthode de culture se retrouve dans tous les pays chauds de l'Orient, en Arménie, etc.; elle est très-favorable aux irrigations.

Ces vastes plantations problématiques s'étendent au loin, le long de la falaise qui regarde la pleine mer (1).

Enfin le chemin aborde l'extrémité de la *baie des Sables*. En descendant, je ne pouvais me lasser d'admirer l'effet pittoresque de cet ensemble de baies sinueuses, qui, privées des arbres fruitiers et des hameaux qui faisaient leur pa-

(1) Pallas parle de ces murs parallèles, II, 73, sans en donner d'explication. Voyez aussi Atlas, IVe série, pl. 26 *b*.

rure, n'en sont pas moins admirables. Deux ruines sur les rives de cette baie que jamais ne trouble la violence des tempêtes, s'avancent à l'encontre l'une de l'autre sur deux promontoires qui semblent, du fond de la baie, vouloir faire un bassin particulier.

Ici nous abordons le sol de l'ancienne Cherson, qu'ont remplacée les possessions *Greig*, *Kruse*, le *Khouter Alexiano*, etc., connues sous le nom général de *Terre-Neuve* (Neuland) : car il ne reste plus rien des premiers colons d'Héraclée!

Le centre de la Chersonèse, plus élevé et par conséquent moins abrité contre le vent des montagnes, n'était plus propre à la culture de la vigne, remplacée par les vergers, les champs et les pâturages : si elle s'y hasardait encore, c'était pour se contenter des flancs des ravins, là où des murs de soutènement retenaient le sol terrassé comme dans les vignobles de Lavaux.

Enfin, les Chersonésiens avaient encore des vignes le long de la falaise qui borde la Chersonèse vers la vallée de Balaklava. Le sol terrassé était aussi retenu par des murs, et les vignerons s'étaient creusé des demeures dans des grottes sous la corniche même du rocher (1).

(1) « L'isthme (qui ferme la Chersonèse héracléotique) est un sol très-uni et très-fertile ; il contient des champs

L'on pourra juger de la peine que se donnaient les Chersonésiens pour leurs défrichements par les déblais qui sont au-delà des carrières sur le chemin de *Palakium*. Là sont plusieurs carrés tellement défendus par de hauts remparts de pierre, qu'on prendrait le tout pour les ruines presque cyclopéennes d'un grand château; mais on s'aperçoit bientôt que ce ne sont que les déblais d'un terrain défoncé. Le plus grand de ces enclos a 440 pas de long, et 100 de large; pour quelle culture s'était-on donné tant de peine?

Ce ne sont pas les seules preuves de la patience et de l'industrie des Chersonésiens. Il y a plusieurs anciennes possessions où, pour augmenter l'épaisseur de la terre qui recouvre le roc, l'on a enlevé toute celle qui était dans le voisinage, de manière à mettre à nu le rocher au long et au large.

Campagnes de la Chersonèse.—Donjon.—Tholos.

Les plus grandes campagnes sont au centre de la Chersonèse, disséminées en grand nom-

assez productifs ; mais il est encaissé de montagnes et de collines sur lesquelles se trouvaient des vignes et des vergers innombrables.» M. Bronovius, *Descrip. de la Tartarie*, p. 6. L'*isthme* est ici la vallée de Balaklava, et les *collines* sont les falaises qui bordent la vallée de ce côté-là.

bre le long des carrés qui bordent les chemins. J'en ai visité beaucoup : il serait trop fastidieux de vouloir les détailler toutes ; mais pour qu'on puisse se faire une idée claire du genre d'habitation et d'économie des Chersonésiens de la campagne, j'ai réuni dans une seule planche les édifices qui m'ont paru les plus instructifs, avec leurs dépendances (1).

Les campagnes les plus considérables ont toutes pour principal bâtiment, une construction cyclopéenne carrée, de 35 à 40 pieds de face, ou allongée, de 22 à 32 sur 25 à 45 pieds : je l'ai appelée *donjon*. Elle est solidement murée en grandes pierres de taille de 3 pieds de large sur 6 pieds de long, et sur 2 à 4 de hauteur. Les murailles ont de 3 à 5 pieds d'épaisseur. Les pierres sont liées deux à deux par des joints en bois pratiqués dans des rainures comme des crampons (2). On se servait très-rarement de mortier à chaux : on le remplaçait par de l'argile.

Le bas de ce donjon, en partie sous terre, servait de cave, et avait une porte qui donnait sur une cour intérieure ; il est très-rare que ces caves aient été voûtées.

L'étage du donjon servait d'habitation, et on

(1) Atlas, I^e^ série, pl. 21.
(2) Atlas, IVe série, pl. 26 b.

y parvenait extérieurement par un *escalier* et par une *galerie* de 6 à 7 pieds de large, qui régnait quelquefois tout autour de l'édifice.

Ce genre de construction rappelle le *Tcherdak* polonais, bâtiment de fondation massive débordée de tous les côtés par un étage de galeries et de chambres intérieures. La tradition avait enseigné aux Polonais l'art de ces habitations, d'où ils pouvaient facilement se défendre contre les invasions des Tatares.

La *cour* qui isolait le donjon de plusieurs côtés était fermée sur la rue par une *porte-cochère*. Les autres bâtiments d'économie, *pressoir*, *étables*, *magasins*, *logements*, étaient semés irrégulièrement tout autour, ou dans de plus petites campagnes ils étaient adossés au donjon même. Ces édifices de moindre importance n'étaient, pour la plupart, qu'en moellons liés par de la terre glaise. On couvrait les toits, à la romaine ou à la grecque, avec de grandes tuiles carrées, munies de bords élevés d'un pouce et recouverts par des créneaux.

Un *puits* ou une *citerne* ouvrait quelque part, à ras du sol, sa bouche taillée d'une seule pierre, ou de plusieurs pièces. Les puits étaient rares, et les citernes beaucoup plus communes; elles étaient alimentées par les eaux de pluie que l'on y faisait arriver par des canaux ou rigoles en

pierre, qui aboutissaient dans l'intérieur de la citerne (1).

La plupart des citernes sont solidement construites en pierres de taille, et cimentées, ayant la forme du dessin IVe série, pl. 26 *b*. Quelques-unes sont taillées dans le roc vif, comme entre les n° 8 et 9, plan de la Chersonèse.

Le bétail et les brebis se gardaient dans de plus petites cours groupées autour des édifices principaux.

J'ai retrouvé, dans la Chersonèse, plus de 60 campagnes avec des donjons.

(1) C'est à ces puits que se rapporte le passage de Martin Bronovius, dans sa *Description de la Tartarie*, p. 5. « Ac per universum illum Isthmum (la Chersonèse héracléotique) quondam ibi usque ad urbis Mænia (Cherson), ædificia sumptuosa extitisse, *puteos excavatos infinitos*, qui adhuc ferè plurimi sunt integri. Ad extremum verò duas vias. Regias grandes lapidibus stratas esse certò apparet. In eo Isthmo pomaria, horti, vineæ plurimæ et optimæ à Græcis quondam cultæ (Belbecum nunc etiam appellantur), quas Christiani Græci vel Itali et Judæi, paucique Turcæ nunc possident, in loco eodem visuntur.—Incolis et pagis ad urbis ipsius Mænia caret et in vastitatem prorsus redactus est, tamen greges infiniti ovium, et pecorum et animalium propter nimiam soli herbarum ubertatem à Turcis ibi perpetuo pascuntur. Ex ædificiis illis ruinosis quæ ibi conspiciuntur animalibus illis per singulas turmas domini proprii Turcæ vel Tartari caulas maximas conficiunt et sepiunt. » Voyez la coupe d'une des citernes de la Chersonèse, Atlas, IVe série, pl. 26 *b*.

J'ai remarqué à une dizaine des principales, un édifice qui a excité mon attention ; il a la forme d'une *tour ronde*, de 18 à 25 pieds de diamètre ; les murs en sont minces, et n'ont que 2 pieds d'épaisseur. La porte ne donne pas sur la cour principale, mais à l'extérieur vers la campagne ou dans quelque cour écartée. J'ai bientôt reconnu le *tholos* d'Homère expliqué par *Didyme*, qui le décrit comme un petit bâtiment rond, placé dans la basse-cour et dont le toit finissait en pointe ; l'on y serrait tous les ustensiles de l'exploitation rurale (1).

En général les campagnes de la Chersonèse ne portent aucune trace d'un style architectonique quelconque : pas la moindre symétrie ; les bâtiments sont groupés pour la commodité et non pour l'œil : point de colonnes ni d'autres ornements : la seule magnificence que se permettait le Chersonésien, consistait dans la solidité de son donjon.

Les campagnes et maisons de plaisance les plus considérables étaient groupées le long des principales lignes qui menaient à Palakium et

(1) Homère, *Odyssée*, ch. XXII, v. 466, traduction de Bitaubé, qui rend à tort θολος par *donjon*. D'après nos idées, le *donjon* est la tour fortifiée, la tour principale, de *dom*, en celte, élévation, hauteur, montagne ; *jeon*, lieu fortifié. C'est *la tour des montagnes du Caucase*, telle que je l'ai décrite.

dans la vallée; elles bordaient le chemin qui, passant à droite des grandes carrières, se dirigeait par les n°s 15, 9, 4, 5 et 6, sur le temple d'Iphigénie et le monastère de Saint-George. D'autres se concentrèrent autour des deux belles sources d'eau vive. Toutes étaient placées sur la hauteur, plutôt qu'au fond des ravins, et, d'un bon nombre, la vue était ravissante sur la Chersonèse, sur les montagnes et même jusqu'à la mer et sur les baies.

Douze plans de ces campagnes, réunis dans la planche 21, Ire série, offrent chacun des particularités qu'il est nécessaire de noter (1).

Le n° 17 (n° 9, plan général), sur le chemin du temple d'Iphigénie, présente tous les bâtiments, donjon, tholos, groupés ensemble, sans cour.

Le n° 6 (n° 4, plan général), placé sur un tertre à droite du même chemin, est une construction plus riche que les autres, en ce que presque tous les bâtiments sont en pierres de taille; c'est l'un de ceux dont l'ensemble est le mieux conservé.

(1) Par un oubli de ma part, il se trouve que les n^{os} du *plan spécial* ne correspondent pas avec ceux du *plan général*; j'ai réparé dans l'explication cette malheureuse erreur. Dans les plans spéciaux, ce qui est noir indique des murs en moellons; ce qui est légèrement ombré marque les murs en pierres de taille.

Le n° 8 (n° 14, plan général), au centre de la Chersonèse, a des caves creusées dans le sol, qui communiquent par un *couloir souterrain*, tandis que l'étage du donjon est en communication avec une *terrasse* élevée qui les domine. Le n° 13, plan général, offre quelque chose d'analogue.

Le n° 11 (n° 11 aussi du plan général), est composé de deux campagnes qui n'ont chacune que leur donjon, leur escalier et leur cour, et que sépare le chemin public de Cherson à *Mancopia* (Mangoup).

Le n° A, placé tout au bord de la Chersonèse, près des cryptes qui regardent la vallée de Balaklava, a l'air d'une fortification placée sur une butte gazonnée. On montait par des degrés pour arriver à une cour en terrasse, fermée par des galeries. Au fond se trouvait la porte inférieure du donjon qui servait de cave. La vue magnifique depuis l'étage, s'étendait sur la corniche escarpée de grès vert, qui se termine par l'*Aïthodor*, et par-dessus laquelle on voit le palais de *Mangoup* et le mur de son château. L'œil se promène dans la vallée accidentée de *Tchorgouna*, sur *Ouzenbache*, sur toutes les cimes rocheuses de *Kamara* et d'*Ouzenbache*, sur la baie de *Balaklava* et sa jolie et large vallée crayeuse; sur ses ruines qui se dessinent en trois pointes isolées sur le bleu foncé d'une

mer agitée. On distingue aussi l'*Aïa* vers *Laspi* et l'*Aïa-Bouroun* du monastère de St-George.

Le n° 18 (n° 8, plan général), situé à l'écart, avait un donjon voûté, et par ses constructions indique une campagne importante; les nombreux enclos qui l'entourent me font croire qu'elle nourrissait des troupeaux considérables de chèvres et de moutons. C'est une des ruines les mieux conservées de la Chersonèse.

Le n° 2, plan général et plan spécial, s'élevait sur la hauteur en face des sources actuelles de la ville de Sévastopol; l'ensemble considérable des ruines comprend trois campagnes avec donjons, groupées ensemble, mais ayant chacune leur entrée, leur cour et leur escalier séparés. Les murs qui séparent les cours des n° 1 et 3 du passage commun, sont des plus massifs de la Chersonèse; l'un d'eux a 6 pieds d'épaisseur. Il paraît que le feu a été le principal agent de destruction de ces édifices; les pierres en portent la marque.

Le n° 12 (13 du plan général) servira à faire comprendre la disposition des campagnes par rapport aux carrés et aux chemins de la Chersonèse. La campagne a plusieurs cours, l'une pour les granges et les écuries, l'autre pour la cave et le pressoir.

Le n° 14 (3 du plan général), ruine assez bien conservée, la dernière sur le chemin de Pala-

kium, est si près de la route, que l'on entre immédiatement dans la cour, et que la galerie et l'escalier débordent pour ainsi dire sur le grand chemin. La campagne a aussi deux cours avec un vaste ensemble de jardins, de vergers et de vignobles en terrasses. Le *tholos* qui donne sur la campagne, est exactement conforme à la description que j'en ai faite d'après Homère et Bitaubé.

Le n° 3 (6 du plan général), l'édifice le plus rapproché du temple d'Iphigénie, a un donjon et un passage souterrain des mieux conservés, dont les pierres de taille ont 5 pieds de long, 3 pieds de large et 3 de haut. Leur grosseur les a sauvées de la destruction qu'entraîne la construction des *khouters* voisins.

Le n° 1, dans les deux plans, avoisine les sources de Cherson, aujourd'hui *Khouter-Ouchakof.* Tout est massif dans cet édifice dont le donjon est l'un des plus considérables de la Chersonèse. Les deux autres campagnes qui entourent les sources, étaient pour le moins aussi importantes que celle-ci.

Le n° 15 (10 du plan général), sur le chemin direct qui mène aux sources de Cherson, a cela de particulier, que son vaste donjon est divisé intérieurement en plusieurs pièces. L'entrée et l'escalier donnent sur le chemin public, et le *tholos* est dans l'intérieur de la cour du rural, comme cela doit être.

Temple d'Iphigénie. — Promontoire parthénique. — Monastère de Saint-George. — Cryptes. — Ruines voisines du monastère.

J'ai parlé si souvent du *temple* d'*Iphigénie*, qu'il est nécessaire que je m'explique. Car l'on me dit depuis longtemps que je suis en contradiction avec moi-même, ayant prouvé déjà que le vrai temple d'Iphigénie et de la déesse vierge des Taures, était sur le sommet du Crioumétôpon (Aïoudagh), sur la côte de Crimée. Mais aussi j'ai répété que ce sanctuaire, s'il avait été le principal, et celui qui correspondait avec la tradition d'Iphigénie, n'avait pas été le seul, et j'ai cité et décrit l'*Aïa* (le saint *Cap*), près de Laspi, surmonté des ruines de Kokia-Issar : puis j'ai ajouté que l'*Aïa-Bouroun*, près du monastère de Saint-George, avait été aussi un des sanctuaires des Taures de Palakium (Lestrigons d'Homère). Le doute à cet égard ne peut exister ; les médailles de Cherson et le texte même de Strabon en font foi.

« Cette ville (Cherson) a un Parthénon, temple d'une *certaine divinité* (vierge) qui a aussi « donné son nom au cap Parthénique (de la « Vierge), situé à 100 stades de là, et sur lequel se trouve de même une chapelle et une « statue de la *déesse vierge*. »

Il est clair que Strabon, par cette *certaine divinité*, veut parler de la déesse vierge des Taures, et non de Minerve et de la Diane des Grecs, qui lui ressemblaient.

Les Héracléotes, en fondant Cherson, ont trouvé ce culte établi, et selon l'antique et louable usage des Grecs d'alors, ils ont respecté ce culte local, à côté des dieux qu'ils apportaient (Hercule et Diane) : trouvant une grande ressemblance entre la divinité taure et leur Diane, ils ont confondu ces deux divinités sous le nom de *Diane taurique*, ayant soin d'ôter au culte taure son antique cruauté. Ainsi, la déesse taure eut son *parthénon* dans la ville et sa *chapelle* au cap Parthénique, à l'endroit sans doute où se faisaient jadis les sacrifices humains.

Mais cette *déesse taure* est la même aussi qu'*Iphigénie* : Hérodote le dit expressément. Ainsi, me voilà justifié de l'épithète que j'ai donnée avec Pallas, Clarke et tant d'autres, au temple du monastère Saint-George : seulement, n'y cherchons pas le théâtre du combat d'amitié d'Oreste et de Pylades.

Une route qui part du boulevard de Cherson, et qui aboutit à la campagne n° 15, faisant un angle droit, va atteindre, en traversant un ravin sur un pont de pierre bien conservé, la plus longue ligne de la Chersonèse. En la suivant,

l'on traverse d'abord une suite de campagnes considérables, puis l'on monte sur le dos d'une colline, encore marquée des profondes ornières que les chariots ont laissées dans le roc. Une nouvelle série des plus belles campagnes de la Chersonèse (n° 4, 5 et 6) borde ensuite la route à droite, et l'on arrive enfin précisément au haut de cette gorge si remarquable que j'ai décrite plus haut, limite des formations les plus anciennes et les plus récentes de la Crimée (1).

Là, au sommet de ce précipice, s'élève un grand rocher de calcaire jurassique, qui s'avance en pointe sur l'abîme, comme une plateforme isolée, restée de niveau avec la steppe environnante (2). Au milieu s'élèvent les fondements d'un édifice isolé presque carré, construit comme les donjons de la Chersonèse, en grandes pierres de taille de tertiaire jaune. Il était à l'angle de deux murailles qui, s'avançant l'une à l'ouest, l'autre au sud, jusqu'au bord du précipice, formaient du reste de la plate-forme une espèce de cour, dont la porte d'entrée regardait la Chersonèse et le chemin.

Le plan de cet édifice ne peut convenir qu'à un temple; car il n'y a ni puits, ni bâtiments

(1) Suivez cette description sur la pl. 20 de la Ire série, plan de la Chersonèse héracléotique.

(2) Atlas, Ve série, pl. 16.

adjacents, ni rien de ce qui caractérise une maison d'habitation.

Pierres vénérables, que vous êtes rongées! comme la dent du temps s'est appesantie sur vous! Combien de fois, appuyé sur la mousse rare et les plantes maigres qui vous recouvrent, j'ai cherché à scruter les mystères de vos ruines, sans rien trouver de votre antique gloire, ni marbre, ni autel, ni statue (1).

Sans contredit, nul point de la Chersonèse n'était plus approprié au culte de la déesse taure que celui-ci : c'est le seul par lequel la mer soit abordable; c'est par-là seulement que les cruels Taures pouvaient courir au secours des naufragés, pour les sacrifier ensuite. Et quel théâtre que celui de ce rocher, au haut duquel tout un peuple nombreux, réuni sur les rochers voisins comme sur les bancs d'un amphithéâtre, pouvait suivre le sacrifice des victimes qu'il voyait tomber dans l'abîme!

Si le temple de la déesse taure n'était pas ici,

(1) Sur les pierres du temple végète en foule un jolie espèce nouvelle d'*Hélice*, à laquelle j'ai donné le nom d'*Helix Iphigeniæ*. Elle a beaucoup d'analogie avec l'*Helix ericetorum* Muller; mais elle est plus petite; elle a l'ombilic à proportion plus grand; sa couleur est invariablement blanche sans autre marque. Sa spire est plus aplatie.

je ne saurais où le placer, si ce n'est sur l'emplacement du monastère voisin. Car nous avons ici encore une nouvelle preuve que partout, lors même qu'un peuple reconnaît que d'anciennes croyances qui lui ont été transmises par ses ancêtres sont erronées, il cherche encore à en sanctifier le souvenir. On se défait avec tant de peines d'antiques mythes qui sont enlacés avec la gloire, avec l'origine des nations. Les noms de la *déesse taure*, de *Diane*, d'*Iphigénie*, d'*Oreste*, s'étaient confondus dans le culte des Chersonésiens dont ils étaient les patrons avec *Hercule*, et quand le christianisme succéda au paganisme, ce fut sous le nom du fameux saint George qu'on consacra leur souvenir. *Saint George* succéda à Iphigénie, à Oreste, à Hercule.

Je me rappellerai toujours l'effet magique que produisit sur moi la découverte de ce monastère. Après avoir quitté Balaklava et grimpé par la vallée qu'occupe le village de *Karany*, nous avions laissé à droite, dans les rochers, une série de grottes antiques (1); puis, arrivés au sommet d'un vaste plateau, nous avions été étonnés de trouver la sécheresse et la monotonie de la steppe nue de la Tauride.

Distraits d'abord par les ruines du temple

(1) Pallas, *Voy. en Crimée*, II, p. 85 et 109.

d'Iphigénie, par une gorge profonde, ouverte dans des rochers à pic dépassés par la mer brillante, nous nous demandions toujours où était le monastère sur cette plaine rase. Voilà bien la pointe de Fanary et l'emplacement de Sévastopol dans le lointain : nous voyons aussi au bord du rocher une petite chapelle, vers laquelle nous avançons machinalement. O merveille! à peine nous sommes-nous penchés en tremblant sur cette corniche, pour mesurer de l'œil l'abîme qui s'ouvre devant nous, qu'au lieu d'un précipice affreux, rongé par une mer sans fond, c'est une église, ce sont des habitations, des terrasses appuyées les unes sur les autres, des jardins, de beaux arbres, de vieux peupliers arrosés d'une belle source, sur lesquels nous planons. Tout cela est à 50 pieds au-dessous de nous, sur une petite oasis suspendue comme par enchantement à quelques centaines de pieds au-dessus de la mer, au milieu d'une enceinte de roches noires, basaltiques, majestueusement élancées, qui tranchent d'autant plus avec la verdure dans laquelle le monastère semble se cacher. Le fragment de jet sphérique dont j'ai donné le dessin, a l'air d'un puissant contrefort qui soutient cet entassement de terrasses et de roches.

Une porte taillée dans le rocher et une rampe d'escalier sont la seule entrée et le seul chemin

de ce grand hermitage, créé d'abord pour des Troglodytes; car dans le voisinage de la petite église, la muraille calcaire est percée de grottes antiques qui servent maintenant de caves, de poulaillers, et qui datent peut-être des premiers habitants de la Crimée. Les moines s'en étaient fait des cellules où ils demeuraient encore en 1794 du temps de Pallas : aujourd'hui ils aiment mieux vivre hors de terre (1).

Le monastère consiste en plusieurs corps de bâtiments, dont plusieurs sont destinés aux étrangers. L'église rebâtie dernièrement, fait regretter l'antique chapelle qu'on a détruite pour lui faire place. Une source coule au-dessous des maisons dans un bassin en pierre, ombragé de peupliers. Plus bas sont des jardins terrassés avec quelques portions de vignobles.

Il n'y a pas longtemps qu'un éboulement dans le voisinage du monastère a fait découvrir une colonne antique de pierre calcaire (d'Inkerman?). Taillée dans de très-justes proportions, elle a 7 ½ pieds de haut et 13 pouces dans son plus grand diamètre. Elle a paru à Pallas de la plus haute antiquité.

Ordinairement ce petit coin habité de la Chersonèse est très-solitaire. Mais le 23 avril, jour de la saint George, la scène change : le bord du

(1) Pallas, *Voy. en Crimée*, II, p. 94.

rocher se couvre de huttes et de tentes; une foule de Grecs, surtout des femmes, y accourent de toute la Crimée; c'est le plus vivant tableau qu'on puisse voir; les femmes grecques sont très-jolies et embellissent la fête. On vend et on achète comme à un jour de marché. Mais bientôt l'heure du service approche; on se presse vers l'église qui ne peut contenir les fidèles, et quand la bénédiction a été donnée, ceux qui en ont la force se précipitent à qui pourra arriver le premier, au risque de se casser bras et jambes, sur le rivage, pour y puiser de l'eau qu'on conserve soigneusement pendant l'année, comme remède contre toutes espèces de maladies.

La terrasse du monastère est contiguë avec une terrasse pareille, où je trouvai les ruines d'un édifice antique de 32 pas de long sur 29 de large (76 sur 70 pieds), avec de fortes murailles comme celles des donjons de la Chersonèse : mais la grandeur de l'édifice prouve qu'il avait une autre destination, et à en juger par les bâtiments accessoires, j'en ferais les restes du temple (1).

Entre ces trois points, le rocher, le monastère et cette ruine, il devait y avoir selon toute probabilité, un temple ou plusieurs temples du

(1) Atlas, IVe série, pl. 26 *b*.

culte de la déesse Taure et d'Iphigénie. La pointe du *Cap Parthénique* d'où j'ai dessiné la vue, Ve série, pl. 20, et qui mérite d'être visitée pour jouir d'un magnifique coup d'œil sur l'ensemble de ces ruines historiques et géologiques, ne présente pas la moindre trace d'un édifice quelconque, comme on pourrait le soupçonner d'après sa position.

Au-delà du cap, en suivant la falaise vers le cap Fanary, toutes les ruines que j'ai visitées appartiennent à des campagnes.

La première, heureusement placée au bord de la falaise, se trouve au sommet de la jetée de porphyre terreux, d'un vert foncé, dont j'ai donné le dessin (1). La nature a creusé dans cette haute digue un superbe portail de plus de 40 pieds d'élévation, sous lequel on peut passer en bateau.

L'édifice consiste en un donjon carré, avec bâtiment accessoire, cour, galerie, escalier.

A 200 pas plus loin, une ruine pareille borde encore le rocher.

M. Kruse, encouragé par les paroles de Pallas, qui croyait retrouver ici des temples, a fait déterrer les murailles de ces deux constructions, et n'a rien trouvé qui puisse justifier les soupçons de Pallas. Parmi les débris que j'ai soi-

(1) Atlas, IIe série, pl. 58.

gneusement examinés, je n'ai vu nulle trace, nuls fragments de marbre, de colonnes ou d'ornements quelconques, même en calcaire grossier.

Une troisième ruine à 400 pas de la précédente et à 100 ou 200 du bord du rocher, consiste aussi en un donjon carré, avec quelques bâtiments accessoires : on voudrait en faire un temple, que les enceintes circulaires en pierres, qui servent d'entrée aux tombeaux, et qui sont semées à l'entour, prouveraient le contraire : on ne profanait jamais un lieu sacré par le voisinage des sépulcres.

Il est encore plusieurs autres maisons de plaisance, semées dans un petit bois de chêne; leur éloignement fait qu'elles ont été épargnées davantage par les *chercheurs* de pierre.

La Chersonèse, pendant l'hiver, sert de refuge à une grande quantité d'outardes chassées des steppes par les neiges. En me promenant dans cette saison, j'en voyais passer souvent des milliers à la fois : elles allaient, elles venaient, et les chasseurs embusqués sur les hauteurs, dans de petites loges grossièrement murées, les attendaient pour les tirer au passage; car les outardes, alors maigres et fatiguées, volent très-bas, et ne s'élèvent qu'à la hauteur de l'obstacle qu'elles ont à franchir : bien placé, ont pourrait presque les prendre avec la main.

Pendant quelque semaines, c'est un manger très-commun et à très-bon marché à Sévastopol.

Quand la neige les chasse de la Chersonèse, elles cherchent alors à passer sur la côte du côté de Laspi, où il n'y en a pas; il faut alors les voir se poster sur la pointe du cap Parthénique, et les voir se lancer par-dessus la haute falaise, s'essayer, descendre vers la mer, remonter, se loger parmi les rochers escarpés, et de station en station, tenter ainsi l'aventure. C'est ici surtout que les chasseurs les attendent; mais ce n'est pas sans danger quand la neige est profonde et qu'il fait des froids de — 12°. Acharnés sur leur proie, ils s'oublient, la nuit les surprend dans cette vastitude; et l'hiver de 1832 à 1833, l'on eut à déplorer plusieurs graves accidents; on trouva plusieurs chasseurs gelés.

Sévastopol.

Après m'être tant promené parmi les ruines, l'on ne me pardonnerait guère si je ne disais pas quelques mots de la Cherson moderne, de Sévastopol qui a succédé à la ville des Héracléotes, avec la différence que si l'une était un grand marché commercial, l'autre est uniquement un port et une ville de guerre : aucune considération accessoire, mercantile ou industrielle, n'est

entrée dans l'esprit de la fondation de Sévastopol. En conséquence, tout y est militaire, tout y est flotte, arsenal, batterie, caserne.

Lors de la conquête de la Crimée qui fut assurée à la Russie par le traité de Constantinople, du 10 juin 1783, les Russes ne trouvèrent autour de la magnifique baie de Sévastopol, que le seul petit village d'*Aktiar*, enfoncé au nord de la baie dans les parois éclatantes de marne blanche, qui bordent le rivage escarpé. Pendant tout le temps de la domination des Tatares et des Turcs, ce bassin qui pouvait former un port incomparable, l'un des meilleurs du monde, avait été négligé. Les Tatares donnaient à la Grande-Baie le nom de *Kadi-Liman*, et celui de *Awlita* à la partie intérieure de cette baie, y compris la baie du Carénage (1).

Immédiatement après la conquête, le gouvernement russe fit les premiers préparatifs pour redonner à cette baie sa primitive illustration. Dès 1784, au printemps, on avait commencé quelques bâtiments pour les malades de la flotte et pour les vivandiers; on les avait placés au fond de la baie de l'Artillerie, près d'une belle source d'eau vive. Encore alors l'on était incertain où l'on bâtirait la ville; mais on penchait déjà pour sa position actuelle. Quatorze vais-

(1) Pallas, *Voyage*, II, 46 et 47.

seaux de guerre, dont l'un venait d'amener des colons, se balançaient dans la rade (1). On avait déjà inventé pour cette ville le nom fantastique de *Sébastopolis;* on ne pouvait lui donner celui de *Cherson* dont on avait déjà abusé. Ce nouveau nom lutta longtemps contre celui d'*Aktiar*, qu'on avait aussi donné à la rade; les Tatares seuls aujourd'hui font usage de cette dernière dénomination.

Dix ans plus tard, lorsque Pallas visita Sévastopol, chaque partie de ce grand ensemble avait déjà reçu sa destination actuelle. Cinq batteries, celles d'Alexandre et de Constantin qui commandent l'entrée de la Grande-Baie, une troisième sur la côte septentriale, et deux autres vis-à-vis, sur la pointe entre la baie du Sud et celle de l'Artillerie, avaient été établies. L'Amirauté et son église, l'Arsenal, l'église grecque sur la montagne, les ports, la quarantaine, etc., existaient déjà (2).

Dès-lors, elle a fait encore des progrès gigantesques, comme on peut en juger par les descriptions de *Clarke* en 1800 (3), de *Reuilly* en

(1) *Voy. hist. et géog. entre la Mer Noire et la Mer Caspienne*, troisième partie, extrait d'un Voyage fait au printemps de 1784, p. 26. Paris, 1798.

(2) Pallas, *Voyage en Crimée*, II, p. 44.

(3) Clarke, *Voyage en Russie*, etc., II, p. 98, où se

1803 (1), de *Castelnau* en 1817 (2), de *C. H. Montandon* en 1833 (3).

Ainsi que l'indique la vue de Sévastopol, que j'ai donnée IIe série, pl. 62, prise du milieu de la Grande-Baie, cette ville est bâtie en amphithéâtre sur la croupe d'une large colline aplatie à son sommet, entre la baie de l'Artillerie (le port marchand) à droite, et la baie du Sud (le port de guerre) à gauche (4).

Dans la longueur de cette croupe s'étendent plusieurs rues larges non pavées, d'abord montueuses, bordées de maisons dont quelques-unes ont très-bonne apparence. Elles s'ouvrent sur une grande place vide qui les sépare des fortifications à plusieurs corps de batteries, établies sur la pointe du promontoire où l'on

trouve un excellent plan du *hâvre d'Aktiar*, avec toutes ses baies, du cap Fanary à Inkerman.

(1) Reuilly, *Voyage en Crimée*, p. 199, a publié aussi un plan de *Sévastopol et de ses environs*, qu'il est bon de consulter; on pourra comparer ces deux plans de Clarke et de Reuilly avec celui qu'a donné M. de Koeppen en 1836, dans sa grande carte de la Crimée méridionale.

(2) Le marq. de Castelnau, *Essai sur l'hist. anc. et mod. de la Nouvelle-Russie*, p. 199. Insignifiant.

(3) C. H. Montandon, *Guide du voyageur en Crimée*, p. 183.

(4) Comparez ma vue avec celle de Pallas, t. II, pl. 4, prise de la *Sévernaïa* (côte du nord).

voit s'élever le pavillon de l'amirauté. Là demeure le commandant de Sévastopol.

La rue qui longe de plus près la baie du Sud, est la principale. Entre elle et la baie sont : l'*Eglise russe*, l'*Amirauté* avec sa tour pour porte d'entrée, l'*Arsenal*.

Un prolongement de cette rue qui arrive entre les batteries et l'Amirauté au *grand escalier*, qui sert d'embarcadère pour traverser la baie, passe à côté d'une maison, bien modeste aujourd'hui pour Sévastopol, et cependant on l'appelle *Dvoretz* (le palais); en 1787, elle fut préparée pour Catherine II, qui y a logé pendant son séjour dans la ville qu'elle venait de fonder.

L'on voit dominer au haut de la ville l'église grecque, dans le mur de laquelle on a enchâssé le relief de Théagènes dont j'ai parlé.

Encore plus loin, à 240 pieds de hauteur absolue, est le *télégraphe* qui domine naturellement toute la ville : quatorze stations le font communiquer en deux heures avec Nikolaïef, le chef-lieu de la flotte de la Mer Noire.

Les vaisseaux marchands qui viennent pour les approvisionnements de Sévastopol, entrent tous dans la *baie de l'Artillerie*, au fond de laquelle sont rangées les principales boutiques de la ville.

Les rochers qui bordent le flanc droit ou occidental de cette baie, ont subi pendant mon

séjour une grande métamorphose : taillés et minés, je les ai vu rouler dans les abîmes de la mer, qui ont été comblés pour obtenir une grande plate-forme sur laquelle les constructeurs du génie, qui manquaient de place, ont établi des constructions considérables.

Sur les flancs des mêmes rochers qui regardent à la fois l'entrée de la Grande-Baie, et celle de la baie de la Quarantaine, sont rangés les uns au-dessus des autres les bastions formidables du *fort Alexandre*, destinés à croiser leurs feux avec ceux du *fort Constantin* qui est vis-à-vis, sur la côte du nord, pour couler à fond tout vaisseau quelconque qui ferait mine de vouloir entrer dans la baie. Ces deux forts seront armés de 320 canons.

La passe ou l'entrée de la baie, rétrécie par deux récifs, est indiquée de nuit aux vaisseaux par deux phares à feux fixes, érigés sur deux collines au fond de la baie, et qu'il faut avoir constamment sur la même ligne, l'un au-dessus de l'autre.

En arrière du fort Alexandre, sur le dos de la colline, sont les *Casernes des troupes de terre :* ce n'est pas par là que Sévastopol brille. On les traverse pour se rendre à la *Quarantaine* qui est à l'extrémité de la baie, et dont Cherson avait fait son principal fort : les Tatares lui ont conservé le nom de *Tchortchoun*.

Tant que la flotte est armée, elle reste dans la *Grande-Baie ;* quand elle est désarmée, elle rentre dans la *baie du Sud*, embranchement de la Grande-Baie, qui a 1500 toises de long et 200 toises de large, plus ou moins. Les Tatares la distinguaient par le nom de *Kartaly-Koche* (baie du Vautour). Sa direction est du nord au sud. Ce port intérieur est si bien abrité par des collines escarpées qui l'encaissent, que l'eau n'en est pas plus agitée que celle d'un étang. Il est si profond que les plus grands vaisseaux peuvent presque s'amarrer au rivage occidental.

Là, dans la partie reculée de la baie, sont les tristes *pontons*, vieux vaisseaux de guerre hors de service, dans lesquels on renferme la majeure partie des forcats qui travaillent par milliers dans les chantiers de la marine (1). Les inévitables et continuelles allées et venues de ces bandes de condamnés qui vont à leur travail ou qui en reviennent, sont le fléau des habitants de Sévastopol, qui ne voient pas sans effroi l'accumulation de tant de malfaiteurs et de brigands sur le même point. Naturellement, il en échappe toujours quelques-uns, qui s'en vont recommencer leur

(1) En 1834, pendant mon séjour, il y avait 1500 galériens à la chaîne, sans compter les simples *arrestants* on prisonniers.

premier métier jusqu'à Simféropol, et dans les autres villes de la Crimée.

Comme ramification de la baie du Sud, s'ouvre au sud-est un petit bassin qui en est pour ainsi dire l'*arrière-port*. Sa longueur totale est de $\frac{5}{4}$ de verst. On l'appelle *baie des Vaisseaux*, parce que l'on y faisait entrer une partie des vaisseaux désarmés, qui y étaient en parfaite sécurité. Quand il s'est agi de doter aussi Sévastopol de *docks* pour le radoubage des vaisseaux, on n'a pas trouvé de position plus heureuse que le fond de cette petite baie dans laquelle on a établi un bassin de 400 pieds de large sur 300 pieds de long et 24 pieds de profondeur, destiné à recevoir les vaisseaux qui doivent être réparés. Cinq docks ou réservoirs à écluses indépendantes l'une de l'autre, sont là pour les contenir. Celui du fond est destiné aux vaisseaux de guerre de 120 canons. Les deux réservoirs qui le flanquent ensuite de droite et de gauche, sont pour des vaisseaux de 80 canons, et les deux derniers à l'entrée du bassin, pour des frégates de 60 canons : les trois écluses principales auront 58 pieds de large.

Pour alimenter ces bassins on est allé chercher l'eau à *Tchorgouna* dans la *Tchornaïa Retchka* (Bïouk-Ouzène), d'où on l'a amenée par un canal jusqu'ici, mais non sans des difficultés qui auraient paru insurmontables à plus d'un gou-

vernement. Quoique Tchorgouna, en ligne directe, ne soit qu'à 12 verst (3 lieues) de l'entrée du dock, il a fallu, pour éviter les obstacles, faire faire au canal un détour qui l'a allongé de 6 verst, il a donc 18 verst ou $4\frac{1}{2}$ lieues de long; il passe par Inkerman, et de là longe la Grande-Baie; les ravins profonds et la baie du Carénage qui coupent le rivage ont nécessité ici les plus grands travaux, deux *tunnels*, l'un de 133 sagènes de long, et trois *aquéducs* qui comptent ensemble 38 arches et près de 1000 pieds de développement.

Le point où l'on a saigné le ruisseau est élevé de 62 pieds anglais au-dessus du niveau de la Gande-Baie. Le niveau des docks devant être de 30 pieds anglais plus haut que la baie, la chute du canal sur ces 18 verst, serait de 32 pieds, soit $\frac{1}{2000}$.

D'après les devis de l'ingénieur anglais, M. *John Upton*, qui a été chargé de la direction des travaux, on a estimé la somme des dépenses à $2\frac{1}{2}$ millions de roubles assignats, et la durée du travail à cinq ans, en supposant mille ouvriers employés aux constructions. Mais, comme toujours, les évaluations du temps et de la dépense ont été trop faibles, et les ouvrages commencés le 17 juin 1832, ne sont pas encore achevés. Celui qui a vu les travaux ne s'en étonnera pas; des bassins d'une dimension pareille, taillés dans le roc vif et

enduits de ciment anglais, des écluses gigantesques, une pareille longueur d'aquéducs et de tunnels, et tant d'autres travaux principaux et accessoires, amenés à bonne fin, sont une pleine justification en faveur de l'entrepreneur qui a su mériter l'entière approbation de l'empereur.

Pour protéger le port et les bassins, l'on a érigé sur le *cap de Paul* (Pawleski Missok), qui en commande l'entrée orientale, le *fort Nicolas* qui présente trois rangées de bastions les uns au-dessus des autres, et qui sera armé de 260 canons, dont les feux se croiseront avec ceux des batteries de l'Amirauté qui sont en face.

Sur les flancs des collines qui encaissent la baie du Sud, principalement à l'orient, sont les casernes des matelots, les hôpitaux de la marine, les casernes de l'artillerie; là s'étendent une partie des *Slobodes* ou faubourgs habités par les matelots mariés : ils sont composés de petites maisonnettes uniformes, alignées d'après un plan.

Sévastopol a une *population* naturellement très-flottante, étant presqu'entièrement composée de matelots, de soldats, d'employés et de galériens. On l'estime à 15,000 âmes. Les simples habitants forment un mélange de marchands russes, de juifs polonais que la police tolère avec peine, et d'Allemands de la colonie de Kronenthal, qui se sont établis ici où ils sont

boulangers, brasseurs de bière, en un mot gens de métier. C'est chez l'un d'eux, nommé *Jean Wetzler*, que je trouvai à me loger pendant les dix semaines que Sévastopol, à diverses reprises, a été le centre de mes explorations. C'est dans la plus modeste des chambres que pendant le printemps de 1833, je me trouvai réuni avec les professeurs *Ratké* de Dorpat et *Nordmann* d'Odessa, qui étaient venus, l'un étudier la faune de la Mer Noire, l'autre suivre l'embryologie des crabes, si je ne me trompe. M. Ratké désirait surtout connaître le fameux *Teredo navalis*, ce ver rongeur, le fléau des vaisseaux; ce fut avec beaucoup de peine qu'il put y parvenir. Que de plaisir j'eus à revoir le brave et infatigable Nordmann, avec lequel j'avais suivi des cours de géologie et de chimie à Berlin. Attentifs aux doctes leçons de nos professeurs, nous ne pensions guère que nous nous retrouverions plus tard sur les ruines de Cherson; qu'à mon retour du Caucase, j'irais le voir à Odessa; que l'envie lui prendrait aussi d'aller visiter les rives du Phase, et qu'il viendrait me raconter à Neuchâtel, chez M. le professeur Agassiz, que malgré toutes les mesures de précaution que je lui avais indiquées, parti lui neuvième pour l'Abkhasie et l'Iméreth, au mois d'avril 1835, il était rentré au mois de novembre de la même année à Odessa avec un seul compagnon, les sept

autres ayant succombé pendant ce court voyage.

Ce qui m'avait le plus frappé à Sévastopol, c'était de voir ce port de guerre si fortifié du côté de la mer, tandis que du côté de terre il n'était pas à l'abri du plus faible coup de main. La ville, dans tout son pourtour, était complétement ouverte; pas une porte, pas le plus léger petit rempart. Toutes les rues débouchaient sur une immense place vague, et pour ainsi dire dans la steppe où s'égaraient maints chemins, maints sentiers, à Balaklava, à Tchorgouna, au monastère de Saint-George. A gauche se présentait le *réservoir* nouvellement établi des fontaines de Sévastopol, dont l'eau venait des sources que j'ai indiquées plus haut. Ce réservoir était appuyé contre le mur d'enceinte d'un *jardin public* récemment établi sur les hauteurs qui terminent la baie du Sud. La vue plongeait sur la baie qui présentait d'ici un aspect fort extraordinaire, avec ses vaisseaux de guerre qui semblaient être arrivés là par enchantement, personne ne pouvant soupçonner que ce long étang est en communication avec la mer. Vis-à-vis du jardin auquel on a donné le nom de *Boulevard*, un peu sur la droite, s'étend le vignoble Bardac.

Aujourd'hui, je suppose que tout ceci a changé, et que l'idée qui était venue, que les Anglais en cas de guerre pourraient opérer une descente sur un point quelconque de la Chersonèse et

tourner ainsi la position de Sévastopol, aura fait construire le mur d'enceinte projeté pour sa défense. La ville n'y gagnera pas en agrément; mais la première condition d'une ville de guerre, c'est de pouvoir se défendre.

La grand'route de Sévastopol à Simféropol commence au nord de la baie qu'il faut traverser: elle passe tout entière sur la terrasse qui sépare le crêt crétacé du crêt tertiaire de la steppe. Partout elle traverse des terrains de marne blanche, et en été l'on ne peut rien voir de plus poudreux et de plus sec, si l'on en excepte les vallons du Belbec, de la Katche, de l'Alma, qu'elle ne fait que traverser, et où l'œil se récrée quelques instants, de la verdure des vignes et des vergers: les rives du Belbek surtout, où sont plusieurs campagnes des officiers supérieurs de Sévastopol, et le village tatare de *Douvankoi*, offrent des points de vue charmants. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit plus haut des vins de ces vallées.

Au point où la grand'route qui vient de la rive septentrionale de la grande baie de Sévastopol, descend près du rivage de la mer dans la vallée de Belbek, j'observai, sur le premier monticule à droite du chemin, une antique fortification; c'est un carré parfait qui embrasse tout le large du sommet de la colline: il m'a paru avoir été construit en briques: la pente de la colline en est couverte, ainsi que de débris d'ampho-

res; il en est de même des alentours où l'on remarque des traces d'autres constructions. Un canal, tiré du Belbek, menait jadis l'eau jusqu'au pied du château.

Ce fort en briques ne peut appartenir qu'à la défense de la Chersonèse héracléotique, et peut-être entrait-il dans l'ensemble des *longs murs* de l'empereur Justinien (1).

(1) J'avais d'abord supposé que c'était l'un des châteaux-forts de Skilouros; mais les Tauro-Scythes ne faisaient pas, je crois, usage de la brique : son emploi dans les fortifications est byzantin. P. de Kœppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 248.

VERSANT SEPTENTRIONAL

DE

LA CHAINE TAURIQUE

DE LA CHERSONESE HÉRACLÉOTIQUE,

A SIMFÉROPOL.

Maintenant, il me reste encore à parcourir une dernière portion de la Crimée, si bien circonscrite par la nature, et que sa constitution et ses formes géologiques marquaient d'un cachet particulier qui devait influer considérablement sur le caractère et sur les monuments de ses habitants. Je l'ai désignée plus haut comme *troisième subdivision* de la *partie montagneuse* (1). D'un côté la *chaîne taurique* est une barrière qui la sépare de la côte de Crimée, et de l'autre les *falaises crétacées* et *tertiaires* qui longent le pied de la chaîne sont les majestueux remparts qui la défendent contre les abords de la steppe taurique.

(1) T. V, p. 304.

Les Taures en ont été les premiers habitants : on a vu plus haut à quelle famille je les rattache (1). Ils étaient connus d'Homère sous le nom de *Lestrigons*. C'est avec la plus grande probabilité que j'ai admis que Balaklava était leur port principal, leur *cachette*, comme Strabon le dit expressément. Les Taures par conséquent peuplaient la vallée de Balaklava, et il fallait bien que cela fût, sans quoi les colons d'Héraclée n'auraient pas manqué de s'y établir de préféférence : le sol de la vallée de Balaklava est bien préférable pour la fertilité à celui de la Chersonèse ; la position en est plus forte et le port ne laisse rien à désirer.

Ce que j'ai dit de la barbarie, du culte, des mœurs, de l'origine des Taures maritimes, s'applique naturellement à ceux-ci : un seul trait les distingue essentiellement. Les *Taures maritimes*, jouissant d'un meilleur climat, mettaient moins de soin dans la construction de leurs demeures : on a vu qu'ils les bâtissaient en pierres sèches, en les creusant à moitié en terre, dans un sol incliné : un toit plat en terre les garantissait suffisamment contre les rigueurs de l'hiver. D'autres fois, comme au pied du mont

(1) Comparez avec Siestrzencewicz, *Hist. de la Tauride*, t. I, p. 33 ; — le comte J. Potocki, *Voy. dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase*, t. II, p. 192 et 242.

Ilia, près de Laspi, ils profitaient des cavernes naturelles ou des parois de rochers pour y adosser leurs maisons; ou bien, comme dans les chaos de Sunenkaïa, d'Oursouf, d'Orianda, de Limène, etc., ils les entremêlaient aux gros blocs de pierre qui leur épargnaient des murailles.

Les *Taures-Lestrigons*, moins favorisés par le climat, furent forcés de se créer des demeures plus chaudes et mieux abritées contre la pluie, et ici ressort une nouvelle analogie entre les Taures et les races caucasiennes. Comme les Géorgiens, les Colches, les Arméniens dans l'origine de leur civilisation, comme les Troglodytes du centre et du nord du Caucase, les Taures ont eu des *cryptes* pour demeures; des villes creusées dans les rochers, comme le sont *Ouplistsikhé*, *Armasi*, *Vardsie*, *Gvimé* sur la Kvirila, etc.; remplissent en Crimée les rochers d'*Inkerman*, de *Tcherkesskerman*, de *Tépékerman*, etc. L'étage crétacé que nous appelons *grès-vert*, de nature tendre, homogène, peu fissurée, à couches horizontales, prêtait beaucoup à cette antique industrie, et partout où cette couche sort du sol, partout elle est percée de cryptes.

En attribuant ces travaux troglodytiques aux *Taures*, tout s'explique, tandis qu'en les attribuant aux nations qui ont succédé aux Taures

en Crimée, tout devient enigmatique : on en jugera bientôt.

Les assignera-t-on par exemples aux *Scythes nomades*, qui envahirent la Crimée 600 ans avant J.-C.? Hérodote nous a trop bien fait connaître leurs mœurs, pour qu'on puisse en avoir la pensée. Il n'était point dans l'esprit de pareils vagabonds de s'astreindre à des demeures fixes et encore moins de se tailler dans des rochers arides des demeures qui exigeaient tant de travaux.

Lorsque les Scythes furent restreints dans leur puissance par les *Sarmates*, vers l'an 380 avant J.-C., la Crimée leur resta, il est vrai, parce que les positions fortifiées des Taures étaient devenues les leurs. Les Scythes et les Taures, que j'ai supposé de même origine finnoise, confondus, formèrent alors la nation des *Tauro-Scythes*, qui concentra le siége principal de sa puissance dans les vallées des Taures-Lestrigons, au pied de la chaîne Taurique.

La brillante époque de ce royaume est celle où les Tauro-Scythes accablèrent tellement les Bosporiens, qu'ils les forcèrent à avoir recours au grand Mithridate, en faveur duquel leur roi Pairisades abdiqua. Le puissant roi du Pont, maître de Panticapée, eut bientôt un prétexte d'exercer sa vengeance.

Cherson, république libre, n'était pas plus

heureuse que les Bosporiens : opprimée par les Tauro-Scythes, elle s'était vue obligée de se mettre, avant même que Panticapée le fît, sous la protection de Mithridate Eupator, qui rêva alors le gigantesque projet de s'ouvrir, par la Crimée et le midi de la Russie, un chemin jusque chez les Romains. Il envoya au secours des Chersonésiens une armée commandée par Diophante, l'un de ses généraux.

Les Tauro-Scythes avaient alors pour roi *Skilouros*, dont la résidence s'élevait près de Simféropol, où se voient aujourd'hui les ruines de *Kermentchik*, sur un rocher isolé que baigne le Salghir.

Attaqués par les généraux de Mithridate, Skilouros et ses fils, au nombre de 50 selon Possidonius, et de 80 selon Apollonide, pour défendre leurs vallées, s'étaient retranchés dans les lieux fortifiés par les Taures au débouché des vallées vers la steppe. La plupart de ces forteresses étaient des villes cryptes : Strabon dit aussi que Skilouros en fonda plusieurs, parmi lesquelles il distingue surtout *Palakium*, nommée ainsi en l'honneur de l'aîné de ses fils, Palacus, *Chabus* qui peut être Mangoup, et *Néapolis*, que sa qualité de ville nouvelle pourrait bien faire supposer identique avec Kermentchik, résidence de Skilouros.

Strabon fait entendre que les Tauro-Scythes,

vaincus par Mithridate, se soumirent à lui et lui payèrent tribut. Chaque année les habitants de la Chersonèse Taurique et ceux de la Sindique d'Asie lui livraient 180,000 médimnes de blé, et lui donnaient en outre 200 talents en argent, en commun avec les *Asiens* qui entourent la Sindique (1).

Tout ce que dit Strabon prouve que les anciens nomades scythes s'étendaient confondus, amalgamés avec les Taures, et en avaient pris les moeurs et les habitudes.

Après Mithridate, la Chersonèse Taurique passa au pouvoir des *Romains*, même la partie montagneuse et la côte sur laquelle ils formèrent des établissements, comme le prouvent les inscriptions qu'on y a trouvées.

Mais tout changea vers l'an 62 de notre ère : une tribu des *Alains nomades* vint ravager la Chersonèse Taurique, attaquant même les Tauro-Scythes jusque dans leurs montagnes : ceux-ci furent vaincus et les Alains, maîtres de la côte, continuèrent à y mener leur vie vagabonde, faisant des incursions chez leurs voisins, pillant et détruisant les villes qui osaient leur résister : on suppose que *Theudosie* fut ainsi détruite par eux. Un peuple pareil, qui ne dépouilla rien de ses moeurs aventureuses et

(1) Strabo, ed. Bas. 1543, lib. VII, p. 301.

sauvages, jusqu'au moment où il fut vaincu par les *Goths* au milieu du second siècle de notre ère, n'a pu creuser les grottes de la Tauride.

J'en dirai de même de leurs vainqueurs, quoique moins barbares et plus attachés à des demeures fixes. S'assimilant avec les Alains qu'ils forcèrent à renoncer au brigandage, et avec les Tauro-Scythes que ces barbares avaient épargnés, les Goths furent, de tous les peuples qui envahirent la Crimée (1), les seuls qui apportèrent la paix et l'instinct de la civilisation au lieu de la guerre, du despotisme et de la barbarie; aussi, malgré les sanglantes suites des migrations des peuples de l'Asie, furent-ils ceux qui se soutinrent le plus longtemps dans cette péninsule si disputée, qui conserva des traces des Goths et son nom de *Gothie* jusqu'à la fin du quinzième siècle.

Les premiers perturbateurs de la prospérité des Goths furent les *Huns* (2), qu'un hasard conduisit, vers l'an 376 de J.-C., à travers les ondes du Bosphore Cimmérien, sur les rives de

(1) Siestrzencewicz, *Hist. de la Tauride*, t. I, p. 224 et passim. Le Beau, *Hist. du Bas-Emp.*, éd. St-Martin, t. III, p. 323. Proc., *de Ædificiis*, l. III, cap. 7.

(2) Voy. sur les origines des Huns, St-Martin, dans ses notes sur l'hist. du Bas-Empire, par Le Beau, t. IV, p. 63 et suiv. Ce savant suppose que le nom *Hunn* est le

la Chersonèse Panticapéenne et de là dans la Chersonèse Taurique. Le royaume du Bosphore fut détruit : *Assandre* ou *Cassandre*, qui succéda à Reskouporis après l'an 334, en fut le dernier roi; *Panticapée* et les villes d'Asie, *Phanagorie*, *Cépi* (Képos), *Hermonassa*, etc., furent renversées de fond en comble par les barbares nomades, qui regardaient les maisons comme des tombeaux (1).

Heureusement pour les Goths de Crimée que les Huns ne firent que traverser la presqu'île sans s'y arrêter longtemps ; ils étaient attirés sur les rives du Dniestr et du Danube par les grands événements qui s'y préparaient : la mort d'Ermanrich, roi des Ostrogoths, levait le dernier obstacle qui pouvait les arrêter dans leurs projets d'envahissements (2). Bientôt les Goths, qui s'étaient retranchés dans les montagnes de Crimée devant le torrent, reprirent le dessus.

Au milieu du sixième siècle de notre ère,

même que *Finn*, différemment orthographié. Au reste, il ne reste plus de doute sur la parenté rapprochée des Huns et des Finnois.

(1) Proc., *de Bello Goth.*, l. IV, cap. 6; id., *de Ædif.*, l. III, cap. 7.

(2) Voyez Ammien Marcellin et Jornandès sur ces événements qui décidèrent du sort de l'Europe et en changèrent la face.

Procope, qui nous en fait le tableau, dit qu'une partie des Goths s'était répandue dans la presqu'île de Panticapée, et occupait les deux rives du Bosphore Cimmérien sous le nom de *Goths Tétraxites*. Eux et leurs frères qui habitaient les montagnes tauriques, avaient embrassé le christianisme ; Procope ne pouvait affirmer s'ils étaient Ariens, tant leur religion était simple et même tant soit peu crédule (1).

En 547, ils envoyèrent à Byzance quatre députés pour supplier Justinien de leur accorder un évêque à la place de leur *antistès* qui venait de mourir : ce que l'empereur leur accorda (2). Il est incertain si le siége de ce nouvel évêque fut placé à Panticapée, à Soudak ou à Mangoup.

Procope est le premier auteur qui nous fasse connaître avec quelques détails la chaîne taurique, et principalement la contrée que je suis sur le point de visiter entre Sévastopol et Simféropol. Il l'appelle *Doru*, qui signifie *bois* ou *boisé*, signification qui s'applique parfaitement au versant septentrional de la chaîne taurique, en contraste avec la steppe sans arbre, et qu'on pourrait à la rigueur étendre à la côte méridionale : mais le texte de Procope prouve qu'il

(1) Procopius, *de Bello Gothico*, l. IV, cap. 4.
(2) Id. id.

prend cette contrée de *Doru* dans un sens plus restreint. Après que Justinien eut défendu la côte de Crimée par la construction des deux châteaux d'*Alouston* et de *Gorzubita*(Aloucheta et Oursouf), il pensa à protéger aussi les Goths qui depuis longtemps habitaient le pays de Doru. Ces Goths, alliés des Romains, comptaient 3,000 hommes aussi excellents guerriers qu'habiles aux travaux de l'agriculture, et les plus humains des hommes envers les étrangers.

Ce pays de Doru, quoiqu'élevé, n'était ni si rude ni si sauvage qu'on pouvait le supposer; la terre était bonne et portait en abondance les meilleurs fruits.

L'empereur n'y fonda ni ville, ni château, les Goths qui l'habitaient n'aimant pas être renfermés dans des murs, mais préférant demeurer librement dans les campagnes. Cependant comme l'on pouvait facilement pénétrer dans leur pays (par les défilés des vallées qui mènent à la steppe), il fit munir ces entrées par de *longs murs*, et il assura ainsi les Goths contre les invasions de leurs ennemis (1).

En admettant, comme tout le prouve, que le pays de Doru était composé des vallées de la *Tchornaïa-Retchka*, du *Belbek*, de la *Katche*, de l'*Alma*, du *Salghir*, les longs murs de Justi-

(1) Proc., *de Ædif.*, l. III, cap. 7.

nien ne sont autre chose que cette suite de fortifications unies aux *Kerman*, qui fermaient les portails gigantesques par lesquels les rivières se rendent dans la steppe. Ainsi furent établis *Inkerman*, *Tcherkesskerman*, *Mangothia* (Mangoupkalé), *Katchikalène*, *Tépékerman*, *Tchoufoutkalé*, *Mangouche*, *Kermentchik*, etc., profitant des anciens travaux des Taures, et de leurs villes cryptes; car le portrait que Procope fait des Goths, comme n'aimant pas demeurer dans des murailles et préférant la liberté de la campagne, dont la culture était leur occupation favorite, n'indique pas des gens plus zélés que les Scythes et les Alains nomades, pour se creuser des demeures dans les rochers; et comme ces excavations ne peuvent à coup sûr être attribuées à aucun peuple postérieur aux Goths, *Pétchénègues*, *Khazares* ou *Tatares*, il faut décidément croire que ce sont bien les Taures qui en sont les premiers auteurs. Ceci n'empêche pas qu'on ait pu y habiter plus tard et y construire les églises qu'on retrouve dans plusieurs de ces villes troglodytiques. Mais outre que les églises sont évidemment plus modernes que la plupart des cryptes, elles manquent complétement dans plusieurs des localités les plus importantes. A *Karany*, à *Mangoup*, à *Katchikalène*, à *Kermentchik*, il n'y en a pas; à *Inkerman*, les églises font corps à part et ne se

mêlent pas aux cryptes; à *Tépékerman*, l'église est placée dans le lieu le plus reculé, le moins commode, que ceux qui avaient creusé les cryptes avaient négligé.

La contrée de *Doru* et les Goths dont il n'est plus fait mention pendant un siècle et demi, reparaissent tout à coup sur la scène de l'histoire, pendant les sanglantes intermittences du règne de Justinien II *Rhinotmète* (nez coupé). Cet empereur, ainsi mutilé et détrôné en 695, à cause de ses innombrables cruautés, avait été relégué par Léon, son successeur, à Cherson, en Crimée; ses fureurs et ses menaces de vengeance effrayèrent tellement ses habitants, qu'ils complotèrent de tuer ce monstre féroce, ou de se saisir de lui pour le renvoyer à l'empereur à Constantinople.

Malheureusement Justinien découvrit le complot et se sauva, en 703, dans le château qu'on appelle *Doros*, situé dans les limites de la Gothie (1). Le khakan de Khazares, maître alors de tous les pays qui bordent le Palus Méotis, tenait sa cour à Doros : il reçut fort bien l'ex-empereur dont il espéra relever la fortune. Il lui donna sa sœur Théodora en mariage et assigna

(1) Τὸ φρούριον τὸ λεγόμενον Δόρος πρὸς τῇ Γοτθικῇ κείμενον χώρᾳ. Nicéphore, p. 27. Théophane, p. 311, appelle ce lieu Δαρας, *Daras*.

pour demeure aux deux époux la ville de Phanagorie, qui s'était relevée de ses ruines.

L'empereur Tibère qui avait détrôné Léonce à son tour, ayant appris la retraite de Justinien, offrit une grande somme au khakan s'il voulait le lui livrer mort ou vif. Le khakan se laissa entraîner et envoya à Phanagorie deux officiers, Papatzès, lieutenant du khakan à Phanagorie, et Balgitzes, archonte du Bosphore, pour tuer l'ex-empereur.

Mais un esclave avertit secrètement Théodora, qui en instruisit son mari. Justinien fit venir les officiers, les étrangla de ses propres mains, renvoya Théodora à son frère, et se jeta dans une barque de pêcheurs avec laquelle il gagna un lieu nommé Asad (1), d'où il alla aborder au port des Symboles (Balaklava). De là, ayant fait venir secrètement de Cherson six de ses amis, il remonta avec eux dans la même barque, gagna les bouches du Danube et fut bientôt maître de Constantinople.

De 704, année de son rétablissement, jusqu'à 711, Justinien, absorbé par ses cruautés et par ses vengeances, suspendit l'exécution de ses menaces contre Cherson. Mais enfin, il se souvint de sa promesse : il mit sur pied une flotte montée, dit-on, de cent mille hommes, et donna

(1) J'ignore où était *Asad*.

ordre au patrice Etienne, surnommé *le Farouche*, d'aller passer au fil de l'épée les habitants de Cherson.

Etienne, moins cruel que l'empereur, donna à la plupart des habitants de Cherson le temps de prendre la fuite : les jeunes garçons et les enfants qui restaient furent faits esclaves. Les principaux de la ville qu'on avait arrêtés furent partagés en trois bandes; sept qui passaient pour les plus coupables, furent enfilés ensemble par les pieds à une barre de fer, et suspendus la tête en bas, ils furent brûlés à petit feu. Vingt autres, jetés et garottés dans une barque, furent coulés à fond. Quarante nobles et les protévontes de Cherson furent envoyés à Justinien avec leurs femmes et leurs enfants.

L'empereur, très-irrité des ménagements d'Etienne, lui ordonna d'amener à Constantinople toute cette malheureuse jeunesse qu'il avait épargnée. Etienne obéit, partit avec toute la flotte au mois d'octobre : une affreuse tempête la submergea presque tout entière; à peine en réchappa-t-il quelqu'un, matelot ou esclave.

Croirait-on que Justinien fut joyeux de ce que la mer eut, comme il le disait, prévenu sa justice; un pareil désastre ne fit qu'augmenter sa soif de vengeance contre Cherson. Cette ville apprit bientôt que l'empereur était décidé à l'exterminer. On travaille en diligence aux for-

tifications : on implore le secours du khakan, qui fait partir quelques troupes.

Justinien sentant la nécessité de se ménager le khakan, lui renvoie deux de ses amis et alliés, *Zoïle* et *Toudoun*, qu'Etienne avait fait prisonniers, à Cherson ; trois cents soldats avec leur chef Christophe et deux délégués de l'empereur les accompagnent. Ceux-ci sont massacrés aux portes de Cherson, et les trois cents soldats enveloppés et faits prisonniers, sont envoyés au khakan, à la suite de Zoïle et de Toudoun, rendus à la liberté. Mais Toudoun meurt en chemin, et les Khazares, pour honorer ses funérailles, immolent sur son tombeau Christophe et les trois cents soldats (1).

Cependant un certain *Bardane* que Justinien avait relégué à Cherson, y est proclamé empereur ; à cette nouvelle, Justinien presse le départ d'une nouvelle flotte qui devait accomplir ses vengeances, et il ordonne, sous les plus terribles menaces, à Maurus qui la commande, de ruiner Cherson de fond en comble, d'y faire passer la charrue, et de ne pas laisser échapper un seul de ceux qui y étaient renfermés, non pas même les enfants à la mamelle.

Les machines de Maurus avaient déjà renversé

(1) On en érigea un tumulus selon l'usage.

deux tours (1) de Cherson, lorsqu'une armée de Khazares lui ôta toute espérance de succès. N'osant ni lui, ni ses soldats, retourner à Constantinople, il prit le partit de se joindre aux Chersonésiens et au nouvel empereur, qui prit le nom de *Philippique*. Fort de cet appui et de la haine générale que Justinien avait soulevée contre lui, le nouvel empereur fut bientôt aux portes de Constantinople, et quelques jours après, la tête de Justinien, donnée en spectacle à la population de Constantinople, payait pour tous ses crimes.

Ainsi, *Cherson* et la *Gothie* furent le théâtre d'un des principaux événements de l'histoire du Bas-Empire; car si chacun prit part à la révolte, Chersonésiens, Goths ou Khazares, chacun avait été menacé, comme le dit Théophane. La vengeance accomplie sur Cherson, devait s'étendre sur les Bosporiens et sur le reste des *Klimata* (2).

Voici ce nom qui paraît pour la première fois. Il a paru équivoque jusqu'à présent, et cependant, sa signification est bien claire. Τὸ *κλίμα*, est

(1) La tour *Centenaresium* et la tour *Synagrus*, Théoph., p. 317.

(2) Μνησθεὶς τῆς κατ' αὐτοῦ γενομένης ἐπιβουλῆς ὑπό τε Χερσονιτῶν, καὶ Βοσφοριανῶν, καὶ τῶν λοιπῶν κλιμάτων. Théophane, p. 316.

l'*inclinaison de la terre vers le pôle;* c'est une certaine contrée, un pays par rapport à sa situation et à son inclinaison vers le pôle. Κλιμάτα, les *Klimata* sont donc les versants septentrionaux de la chaîne taurique, et représentent le *Doru* des auteurs plus anciens. Le texte de Constantin Porphyrogénète est parfaitement d'accord avec cette explication. Car quand il dit : « Une partie de la nation des Patzinakes (Pétchénègues) se trouve voisine des Chersonites dont ils sont les voituriers. — On les ménage, car il leur serait très-facile de ravager et même de détruire Cherson et les *Klimata*, » et qu'il ajoute : « De Cherson au Bosphore sont les châteaux de *Klimata*, » on voit bien que ces Klimata et les châteaux voisins de Cherson, qui les défendent contre les Patzinakes nomades de la steppe, ne peuvent être que le Doru et la suite de fortifications que Justinien I[er] avait fondées contre les invasions de la steppe (1).

Cette ligne de défense mentionnée par Procope dans le milieu du sixième siècle, par Théophane et Nicéphore au huitième siècle, par Constantin Porphyrogénète au milieu du dixième, reparaît dans Rubruquis en 1253. « Il y a, dit-il, de grands promontoires ou caps sur cette mer (la Mer Noire), depuis Kersona jus-

(1) Constantin Porphyr., *de Admin. Imp.*, cap. 6 et 42.

qu'aux embouchures du Tanaïs, et environ quarante *châteaux* entre Kersona et Soldaïa, dont chacun a sa langue particulière. Il y a aussi plusieurs *Goths* qui retiennent la langue allemande. »

Ainsi, les *Pétchénègues* ou *Kanglis* qui avaient succédé, en 882, aux Khazares, les *Polovces* ou *Komans* qui avaient chassé à leur tour les Pétchénègues au milieu du onzième siècle, n'avaient pu éteindre entièrement la nationalité des Goths.

J'ai dit plus haut que les Goths avaient obtenu de Justinien I[er] un évêque dont le siège m'était inconnu. Il paraît qu'avant la fin du neuvième siècle, sous le règne de Léon-le-Philosophe, l'évêché de Gothie avait été érigé en archevêché, le 34[e] en rang, tandis que l'évêché de Soudag qui avait sans doute en même temps obtenu la même faveur, était le 35[e]. L'archevêché de Bosphore (Kertche), à la même époque, se trouvait le 29[e] (1).

Ainsi, la Crimée était répartie entre les trois *métropoles* de *Bosphore*, de *Soudak* et de *Gothie*. Cette division religieuse prouve que l'archevêché de Gothie n'a pu comprendre que l'extrémité occidentale de la Crimée avec Cherson, les deux autres siéges archiépiscopaux l'excluant du reste

(1) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 68.

de la péninsule, et selon toute probabilité, *Gothie* est *Mangothia* (Mangout ou Mangoup de nos jours). Il est intéressant de suivre jusqu'à la dernière trace les vestiges des anciens Goths.

J'ai rapporté plus haut que les Tatares, en 1237, avaient détruit la domination des Komans en Crimée, envahissant principalement la partie plate. Ces nouveaux venus dépendaient du royaume du Kaptchak : c'est avec eux que les Génois traitèrent de leur établissement à Kafa (1).

On se souviendra aussi que quelques tribus tcherkesses venant du Caucase, étaient allées s'établir en Crimée, au milieu des Tatares, où elles séjournèrent jusqu'au commencement du quinzième siècle (2).

Ces Tcherkesses ont laissé pour souvenir de leur séjour, les noms de *Kabarta* (celui de leur tribu) à la partie inférieure et moyenne du cours du Belbek et à un village bâti sur ses rives; de *Tcherkess-tus* à la plaine, entre le Belbek et la Katche; de *Tcherkess-Kerman* au château-fort voisin qui leur servait de refuge. La position de ces trois localités indique assez que leurs établissements ne s'étaient étendus que

(1) Mon voyage, t. V, p. 284.
(2) Mon voyage, t. I, p. 77 et suiv.

jusqu'aux confins de la partie montagneuse (1).

Mathieu de Miéchow paraît avoir en vue ces Tcherkesses, lorsqu'il raconte que les Tatares de la tribu des *Vlani*, étant entrés par la porte septentrionale de la presqu'île (Pérékop), l'occupèrent tout entière avec villes, bourgs et campagnes, ne respectant que les *ducs de Mankoup*, Goths de langue et de famille, qui gardèrent leur château-fort (2). Je prends ces *Vlani* pour des *Alani*, supposition que confirment les récits de Joseph Barbaro (mort en 1494), qui s'exprime ainsi : « Dritto dell' Isola di Capha d'interno, ch'e sul mar maggiore, si truova la Gothia, et poi l'*Alania laqual va per l'isola verso Mon Castro, come habbiamo detto di sopra* (3). » L'*Alania* de Barbaro est donc la portion de la Crimée qui s'étend de la partie montagneuse (Gothie) vers *Mon Castro* (Akkerman, à l'embouchure du Danube). Ceci s'accorde avec ceux qui placent des *As* (4) en Crimée : à

(1) Dans les cartes et périples des quartorzième et quinzième siècles, la position des *Carbardi* est marquée près de Taganrok. J. Potocki, *Voy. dans les steppes d'Astrakan*, II, 367 ; V. Hammer, *Schwarzes Meer*, p. 14.

(2) Mathieu de Miéchow, né en 1456, mort en 1523, chanoine de Cracovie, publia, en 1521, sa *Descriptio Sarmatiarum Asianæ et Europianæ*, etc., voy. ch. XI.

(3) Josefo Barbaro, dans Ramusio *Raccolta*, etc., t. II.

(4) Kerkri (Tchoufoutkalé), vox Turcica *quadraginta*

cette époque, on confondait encore souvent les tribus des *As*, des *Alains*, des *Tcherkesses*, toutes venant du même versant du Caucase, et qui vivaient à peu près confondues.

La puissance des Génois éclipsa le rôle des autres. nations de la Crimée : cependant, de leur temps, la Gothie était encore une des divisions de la presqu'île, qui embrassait la presque totalité de la partie montagneuse (1), tandis que les Génois conservaient à la steppe et

viros notans, est arx munitissima, invicta, in monte, quem ascendere nemo potest..... Incolit eam illa natio, quæ ol *As* appellatur. Abilfedæ opus geographicum, *Büsching's Magazin*, V, 364.

(1) Dans le traité de paix conclu *aux Trois Fontaines* de Kafa, le 28 nov. 1380, entre le khan du Kaptchak et les Génois, il est dit : « La *Gotia* con li sui casai et con li soi povoli, li quali son Christiani, dalo *Cembaro* (Balaklava) fino in *Sodaïa* sea dello grande comun et seon franchi. » V. Hammer, *Schwarzes Meer*, p. 13 et 14, et le comte L. Serristori, *Memoria sulle colonie del Mar Nero nei secoli di mezzo accompagnata da carte geografiche*. Nous venons de voir ce que Josefo Barbaro dit de la position de la *Gothia* ; il y mentionne *Saldadia* (Soudak), *Grasui* (Yoursouf), *Cimbalo* (Balaklava), *Sarsono* (Cherson), *Calamita*; puis il cite les deux châteaux-forts de *Solgati* ou *Chirmia* (Eski-krim) et de *Cherchiarde* (Tchoufoutkalé). Il paraît que toutes ces villes dépendaient des Génois. Barbaro ne cite pas *Mangoup* quoique considérable, parce que cette ville n'a jamais été sous la puissance des Génois.

à la presqu'île de Kertche, le nom de *Gazarie*, seul souvenir de la domination des Khazares (de 679 à 882), alors entièrement détruits (1).

Les Génois, par leurs traités et par leurs conquêtes, avaient pu conserver un dernier souffle de vie à cette antique Gothie, qu'ils se partageaient avec les ducs de Mangoup. Leur chute entraîna celle de la Gothie. Kafa fut pris le 6 juin 1475, par l'armée de Mahomet II; Soudak, Balaklava, Théodori (Inkerman) peu après (encore en 1475) eurent le même sort, et bientôt après Mangoup fut aussi entraîné dans leur chute. Les Turcs s'étant rendu les Tatares tributaires, firent, pour compléter la conquête de la Crimée, le siège de Mangoup. Mahomet II fit périr par l'épée les ducs de Mangoup, deux frères, restes uniques de la nation et de la langue *gothe*, et s'empara du château (2). Dès-lors, il n'a plus jamais été question au milieu des Ta-

(1) Il existait à Kafa un emploi particulier, qu'on appelait *officio della Gazaria*.

(2) Mathieu de Miéchow, contemporain de l'événement, l. c. ch. IX, rapporte ainsi le fait. Martin Bronovius, qui écrivait cent ans plus tard, diffère en racontant, d'après un prêtre grec qu'il a consulté à Mangoup, que les deux ducs, l'un oncle, l'autre neveu, étaient vraisemblablement du sang des empereurs de Constantinople ou de Trébizonde. Selon lui, ils furent conduits à Constantinople, où le cruel *Sélim* les fit mourir. Ici l'erreur est

tares et des Turcs, de la nation gothe; le duché et les habitants de la Gothie ont été effacés par les populations Tatares qui ont envahi le pays, et Mangoup, demeurée entre les mains des Turcs, est devenue le chef-lieu de l'un de leurs quatre Kadiliks en Crimée (1).

En résumé, par cette petite digression, j'ai voulu faire comprendre :

1° Qu'il était impossible d'attribuer les premiers et les principaux établissements troglodytiques de la Crimée à un autre peuple qu'aux Taures ;

2° Qu'il n'y avait pas de manière plus naturelle d'interpréter les noms de *Dorus*, de *Klimata*, que par le *versant septentrional et boisé* de la chaîne taurique;

3° Qu'à ces noms succéda depuis le dixième siècle celui de *Gothie*, avec capitale *Mangothia* (Mangoup), archevêché;

4° Que les *Goths* y avaient été le peuple prépondérant après les Tauro-Scythes et les Alains, depuis le milieu du second siècle de notre ère jusqu'à la fin du quinzième.

palpable : Voy. sa *Tartariæ Descr.*, p. 7 et 8. Koeppen, *Sbornik*, etc., p. 281, note 413.

(1) La Crimée était partagée en 48 kadiliks, dont 4 dépendaient immédiatement de la Turquie, ceux de *Kafa*, de *Mangoup*, de *Soudak* et de *Yénikalé*. Koeppen, *Sbornik*, p. 75.

Baie de Sévastopol. — Aktiar. — Ermitage. — Ruine d'un village chersonésien. — Aqueduc. — Tunnel. — Monastère.

De Sévastopol à Inkerman, le chemin par terre est ou fort long ou très-pénible. Si l'on veut éviter les nombreux ravins qui coupent la Chersonèse, l'on est obligé de faire un grand détour; le sentier direct est fatigant, parce qu'on n'en évite aucun; à peine est-on descendu au fond d'un ravin par une pente des plus rudes, que l'on est obligé d'escalader l'autre flanc pour continuer sa marche. D'ailleurs ni l'une ni l'autre de ces routes n'offre quelque chose de pittoresque ou d'intéressant, excepté quelques ruines pauvres, semées çà et là, à l'abri des rochers.

Rien n'était désert du temps de la gloire de Cherson. Une population laborieuse, sacrifiant le plaisir d'une vue large et grande à celui d'avoir un petit coin de terrain, s'était emparée du *thalveg* de tous les ravins, et demeurant à moitié dans des grottes et à moitié dans des huttes grossières de pierres et de terre, consacrait ses soins à des terrasses, à des digues qui devaient étayer une terre précieuse et assez fertile, couverte de vignes et d'arbres fruitiers. Ni le vent du nord, ni les froids violents ne

pénétraient dans des asiles si bien abrités ; mais aussi, pendant les ardeurs de l'été, ils étaient à peine supportables, si l'on ne pouvait se mettre à l'ombre sous l'une ou sous l'autre paroi du rocher.

Rien, par contre, n'est plus intéressant que le trajet par mer. Pour quelqu'argent, j'obtenais facilement une petite embarcation avec laquelle j'allais explorer chaque petit coin ou recoin que présentent les deux rives de la baie de Sévastopol.

Ce n'est pas que le pays soit bien attrayant par lui-même, par ses ombrages, ses campagnes ; au contraire, celles-ci sont rares sur les bords de cette onde, et le passage est souvent plus que sévère par ses formes et par sa nudité. La baie qui s'enfonce de près de deux lieues dans les terres est ce qui prête à la perspective toute sa magnificence.

En géologue, je dirai d'abord qu'en commençant depuis son entrée, ses rives basses sont formées par les couches tourmentées et multiples du tertiaire volcanique récent que j'ai décrit. Cet étage monte au fur et à mesure, pour laisser sortir, à la hauteur de la baie du Carénage, les lits brillants de la marne blanche avec ses couches de *lapilli*, de cendres et de mollusques terrestres et lacustres. Cette formation considérable présente des falaises élevées d'un blanc si éclatant,

que chacun (Reuilly entre autres, carte, p. 196) les prend pour de la craie.

Au-dessous de la marne et vers l'extrémité de la baie, paraît à son tour, en couches épaisses concordantes, le calcaire à nummulites, riche en fossiles, qui s'élève bientôt sur le dos d'une nouvelle formation, celle de la craie qui prend un grand développement et dont les hautes parois, principalement composées de grès vert ou de craie chloritée, encaisse le fond de la baie en s'écartant largement pour donner passage au *Biouk-Ouzène* (Tchornaïa Retchka des Russes), qui se perd dans un marais avant de se mêler aux ondes salées de la baie.

A peine eus-je dépassé l'*Ochakof-Balk* (1) et la *baie du Carénage*, qu'atteignant déjà la marne blanche, je vis les *premières cryptes* taillées dans ses flancs : la principale, dont l'entrée, très-peu élevée au-dessus du niveau de la baie, est taillée dans la façade du rocher, est vaste,

(1) L'*Ochakof-Balk* est un petit vallon entre la baie des Vaisseaux et la baie du Carénage : il est planté d'arbres, et la population de Sévastopol s'y réunit pour célébrer le 1er mai. Dans le plan primitif, le canal du dock devait contourner le vallon ; mais il paraît que plus tard l'on a adopté et exécuté le projet de le faire traverser par un aquéduc de 16 perches. On a franchi de même le ravin de la baie du Carénage par un autre aquéduc de 12 arches, ayant 350 pieds de long et 32 ½ pieds de haut.

régulièrement carrée : elle a été travaillée avec soin et les parois en sont unies; mais aucun ornement n'en rend la construction remarquable. De toutes les cryptes simples d'Inkerman, c'est la plus considérable par ses dimensions.

Je laissai sur la rive gauche, vis-à-vis de la crypte, dans un petit vallon entaillé dans les formations tertiaires, les ruines du village d'*Aktiar*, qui avait remplacé Cherson, donné son nom à la baie et servi de premier établissement aux Russes lors de la conquête de la Crimée. Il s'y trouve une habitation d'été et un jardin des amiraux commandants de Sévastopol, et on y a placé les magasins et boulangeries de la marine, qu'une haute falaise de marne blanche séparait de l'hôpital de la marine, vaste bâtiment abandonné aujourd'hui au fond d'une gorge étroite et peu profonde : personne n'y demeure. Elle correspond précisément à une autre gorge située sur la rive droite et occupée par une *poudrière*. Celle-ci est adossée à la formation du calcaire à nummulites qui paraît à jour sous la marne blanche déjà suspendue pour former la corniche du rocher, et elle indiquera aux curieux la possession de l'*Ermitage*, qui en est très-rapproché.

La façade de l'ermitage regarde la baie; j'abordai immédiatement au pied, et à 2 toises au-

dessus de l'eau je trouvai une première porte un peu plus haute que large ; je croyais y trouver l'escalier qui monte à l'ermitage ; mais je ne vis qu'une cave ou cellule. Je remarquai alors à gauche un certain nombre de trous creusés dans le rocher : ce sont les marches qui servent aujourd'hui à atteindre une seconde porte percée au-dessus de la première : on y montait autrefois au moyen d'une échelle.

Cette porte élevée est celle d'un pallier : dix marches de l'escalier F conduisent ensuite au vestibule C qui est immédiatement au-dessus (1). Sa longueur est de 17 pieds 6 pouces, sa largeur de 7 pieds. Le plafond est une voûte en plein cintre. Il est ouvert par devant dans toute sa longueur, et j'ai retrouvé les trous *e*, *e*, où l'on avait assujetti, en haut et en bas, les montants d'une balustrade.

Trois portes *c*, *c*, *c* s'ouvrent dans ce vestibule. L'une mène à un réfectoire E, avec un foyer *m*, une grande fenêtre *d*, qui donne sur la baie et deux niches pour y déposer les vivres.

La porte latérale du vestibule menait, par trois marches, dans un dortoir D, très-irrégulièrement taillé, et à voûte plate.

La troisième porte était celle de la chapelle,

(1) Voyez Atlas, III[e] série, pl. 5, fig. 3.

d'un style très-simple. Y compris l'abside, elle n'avait que 15 pieds de long et 7 pieds 8 pouces de large (1).

L'abside A, de forme semi-circulaire, est ornée d'une estrade et percée au fond d'une petite niche avec l'image de ĪC̄. (J. C.) placée entre les deux saints. Les lettres

AG | le séparent de celui de gauche.
OA |
ĪC̄ |

La voûte de l'abside, peinte à fresque, était ornée de plusieurs groupes de figures, parmi lesquels on remarque le Christ exalté, soutenu par des anges, levant la main droite avec les doigts pliés pour donner la bénédiction.

La nef B, aussi peinte à fresque, et séparée de l'abside par un iconostase assujetti dans des rainures taillées dans le rocher, a plus souffert que le chœur. L'humidité s'infiltrant dans le calcaire à nummulites, a fait tomber le plâtre, et il n'est resté qu'une seule figure tenant une coupe, encadrée dans un filet circulaire (2).

A droite en entrant, une niche carrée T a servi de tombeau : il ne reste plus que quelques restes de peinture et des ébauches de légendes

(1) Atlas, IIIe série, pl. 5, fig. 4.
(2) M. Montandon, *Guide du Voyageur*, p. 200, attribue la chute du plâtre à la malveillance.

grecques dont je n'ai pu comprendre le sens (1).

Il est difficile de jouir d'une vue plus extraordinaire que celle que l'on a des fenêtres de cet ancien ermitage.

Ces premières cryptes, l'*ermitage* et la *grande crypte* voisine, sont évidemment modernes et n'ont aucune analogie de forme et de style avec celles des Taures, qui ont rarement choisi le calcaire à nummulites et la marne blanche, et ont toujours préféré la craie chloritée pour leurs excavations.

Le fond de la baie n'offre plus le même spectacle que dans les temps antiques : la mer a reculé devant les atterrissements marécageux et insalubres du *Biouk-Ouzène*; de grands roseaux arrêtent les embarcations dans leurs inextricables labyrinthes. A l'exception de la poudrière et d'une ou deux baraques, rien n'annonce les habitations de l'homme; les cryptes sont vides, les ravins dépeuplés, déboisés, et les villages qui couronnaient les sommités des falaises et s'étendaient sur le plateau de la Chersonèse ont disparu. Les ruines du plus considérable sont semées sur les rochers de la poudrière et de l'ermitage : les enclos embrassaient un espace de 2 ½ verst de long, ne finissant qu'au

(1) M. Montandon a vu encore des ossements dans ce tombeau en 1833.

grand rocher dans lequel est taillée la première des *églises d'Inkerman*, celle qui dépendait de ce village. Les maisons, petites et en pierres liées avec de la terre glaise, étaient entremêlées de deux ou trois tours rondes que je prendrais pour des *thalos;* on tirait l'eau nécessaire de puits taillés péniblement dans le roc; et des murailles construites contre la steppe semblaient vouloir défendre le village contre des attaques venant de ce côté-là. L'une de ces murailles, épaisse de 4 pieds, a plus d'une verst de longueur.

Le chemin direct de Cherson à Inkerman passait par ce village, et une déchirure dans le grès vert soutenait de ses flancs le sentier très-roide, qui menait de la hauteur du plateau jusqu'au fond du ravin où est l'église. Là recommencent les traces de culture; les cryptes antiques remplissaient naguère les deux rochers qui forment les flancs du ravin : j'ai passé à côté de roches isolées, taillées exprès, les unes en forme d'autel ou de prie-dieu, les autres pour différents usages.

La majeure partie de ces restes de l'histoire primitive de la Crimée ont disparu sous les travaux des ingénieurs qui ont fait sauter les rochers avec les cryptes pour en tirer la pierre de taille dont on a construit le magnifique aquéduc qui, d'une paroi à l'autre, doit porter l'eau

du Bïouk-Ouzène destinée aux docks de Sévastopol (1). L'aquéduc ferme l'entrée du ravin et se confond avec majesté aux monuments antiques (2). Il est porté par dix arches et mesure 200 pieds de long; les piles ont 18 pieds de fondation; ce n'est qu'à cette profondeur qu'on a pu trouver un sol ferme.

Pour conduire l'eau des docks plus loin, on s'est vu dans la nécessité de creuser dans le rocher un *tunnel* qui fut commencé le $\frac{17}{29}$ juillet 1832, et terminé le 10 octobre 1833. Il mesure 133 sagènes de long et se trouve percé d'abord dans le grès vert, puis ressort par son autre extrémité à travers les couches épaisses du calcaire à nummulites. Vingt-quatre matelots du 42e équipage y travaillèrent jour et nuit pendant 15 ½ mois, se rechangeant toutes les trois heures. Le canal a 4 pieds de profondeur, 9 pieds de large au niveau de l'eau, et 7 au fond. L'élévation de la voûte est de 6 pieds; la largeur totale de la galerie est de 12 pieds, avec un sentier pratiqué de chaque côté.

Son entrée touche à la vieille église crypte

(1) Pallas, *Voyage*, etc., t. II, p. 88, fait la description d'une partie de ces cryptes dans lesquelles on conservait la poudre.

(2) C. H. Montandon, *Guide du Voyageur*, p. 200, a donné une grossière lithographie de cet aquéduc. Voy. pl. n° 12.

dont j'ai dit que dépendait le village, et il est heureux qu'on ait pu ménager ce monument. Le rocher fait un angle ici, et l'une de ses faces regarde le nord ou la baie, l'autre l'est.

Dans celle-ci, une porte taillée de plain-pied avec la prairie, marque l'entrée d'un escalier de 36 marches par lesquelles on monte à l'église. A droite et à gauche sont des cellules, dont un des rangs est éclairé par des jours percés dans la façade du rocher.

Arrivé au haut, je suivis un corridor spacieux, long de 20 pas, dont la direction fait un angle droit avec l'escalier, et j'entrai dans l'église. Il n'en reste qu'une moitié, qui paraît avoir appartenu à la nef. La voûte est taillée dans le style byzantin, ou si l'on veut dans celui de nos *cloîtres romans*. De petits piliers réservés aux quatre angles, se prolongent et forment les nervures croisées de la voûte en plein-cintre, dont la clef sur le point d'intersection est ornée d'une croix byzantine, dans le genre de celle dessinée IIIe série, pl. 5, fig. 6, avec la seule différence que les quatre bras sont égaux.

L'autre moitié de l'église s'est abîmée avec une partie du rocher qui s'est détaché subitement de la façade qui regarde le nord. Il ne reste plus de traces de cet éboulement qui a eu lieu dans l'hiver de 1793 à 1794 : car dès que le

désastre fut connu, l'on envoya des matelots pour scier et dépecer ce bloc si commode à exploiter, et il a servi aux constructions de Sévastopol. Dans le dessin IIe série, pl. 61, sous le no 8, l'on voit précisément la partie entr'ouverte de l'église, et il est impossible de rien préjuger de ce qu'était la partie enlevée d'après ce qui est resté, hormis un côté de niche qui fait supposer que là se trouvaient l'abside et l'autel.

A côté de l'église sont d'autres cellules, et un second corridor mène à une grande pièce, aussi taillée dans le roc, et ayant jour par une fenêtre sur le Biouk-Ouzène.

Il est facile, dans l'ensemble de ces cryptes, de reconnaître tout ce qui constitue un monastère avec ses cellules, son église et son réfectoire. Une vingtaine de moines y avaient place sans y être gênés : pendant la construction de l'aqueduc et le travail du tunnel, ces mêmes cellules servirent de refuge aux matelots et aux soldats qui y travaillaient ; ils se firent des portes avec quelques bouts de planches, et des fenêtres avec des fragments de vitres, et se défendirent ainsi contre les rigueurs de l'hiver.

Inkerman. — Eglise crypte. — Château de Ktènos (Eupatorion, Théodori). — Ville crypte.

En continuant ma route vers *Inkerman*, mon Strabon me rappelle ici que je marche sur un sol historique. Les Chersonésiens, menacés par Skilourus, roi des Tauro-Scythes, s'étaient mis sous la protection de Mithridate Eupator, qui envoya à leur secours une armée commandée par Diophante, l'un de ses généraux. Les Tauro-Scythes cernaient la Chersonèse Héracléotique par leurs places fortes qui se prolongeaient le long des crêtes crétacées, jusqu'au-delà de *Kermantchik* (Simféropol) qui était leur capitale.

Diophante, maître de la steppe, pour résister aux Taures et se conserver une sortie franche et libre de la Chersonèse, eut l'idée de fortifier un haut promontoire qu'on voit dominer le fond de la baie de Sévastopol, celui auquel on donne aujourd'hui le nom d'*Inkerman*, et que les Taures avaient déjà percé de cryptes. Il fit construire sur la plate-forme du rocher un château qu'il nomma *Eupatorion*, selon Strabon (1).

(1) Les difficultés que présentaient le texte de Strabon, et une assertion erronée de Ptolomée, ont fait croire aux

La baie de Sévastopol (le port de *Kténos* de Strabon) s'avançait alors davantage dans les terres, quoique à cette époque il y eût déjà un marais d'eau de mer où l'on faisait du sel (λιμνοθάλαττα).

Afin d'ouvrir une communication directe par terre, entre le nouveau château et la ville de Cherson, Diophante fit jeter une digue à travers l'extrémité de la baie, c'est-à-dire, selon les expressions de Strabon, qu'ils comblèrent la tête du golfe, en y établissant une chaussée commode jusqu'au rocher qui dépend de la Chersonèse; elle facilitait les moyens de repousser les attaques des Tauro-Scythes.

Mais ceux-ci s'étant rendus maîtres de la grande muraille qui fermait la Chersonèse, de Balaklava à la pointe de Kténos, remplirent de roseaux, pendant le jour, le bas-fond ou fossé qui les séparait de la chaussée, se faisant ainsi un pont pour y arriver. Les soldats de Mithridate y mirent le feu pendant la nuit et se défendirent ainsi, jusqu'au moment où les armes de leur roi l'emportèrent sur Skilouros et les Tauro-Scythes.

Russes qu'*Eupatorion* était à la place qu'occupe aujourd'hui *Kozlof*, et ils lui ont restitué le nom d'*Eupatorie*; mais c'est à tort. Comp. Murawiew-Apostol, *Reise durch Taurien*, p. 64.

Or, la digue ou chaussée est parfaitement conservée, et sert encore à la communication d'Inkerman. Elle est élevée de plusieurs pieds au-dessus d'une verte prairie qui s'étend comme un beau tapis entre les deux rochers qu'elle rejoint. Un pont de trois arches avec une écluse, donnait passage au Biouk-Ouzène. En 1834, il n'existait plus qu'une des arches.

La position actuelle de la digue prouve clairement combien la mer s'est retirée depuis Strabon.

L'on pourra juger de l'ensemble de ce singulier paysage par la pl. 16 de la IIe série, et y suivre le développement de mon excursion. L'on a, sous le chiffre 8, la partie du rocher et de l'église qui s'est écroulée. Les arbres masquent le pont et la digue; la tête de la chaussée aborde le principal rocher, celui qui sert de postument aux ruines d'Eupatorion; sa paroi, à pic comme une muraille, s'élève à 70 pieds environ au-dessus d'une première assise qui lui tient lieu de plate-forme. Celle-ci est le résultat des vastes excavations dues aux carrières que les Chersonésiens ont exploitées. On voit facilement l'immense entaille (de 1 à 2) qui a été faite dans le rocher, et qui mesure 1,500 pieds de long, 150 pieds de profondeur et 70 pieds de haut, masse qui, en cubant, donnerait un bloc de 250 pieds dans toutes les dimensions.

Une seconde entaille ou carrière plus au midi, sous le n° 4, était commencée.

C'est entre ces deux entailles, dans une partie du rocher qui n'a jamais été sans doute exploitée, qu'est la principale église crypte d'Inkerman. A l'angle extérieur de la grande entaille, sous le n° 2, l'on voit l'entrée très-rongée de l'escalier qui y mène (1).

Deux ou trois cellules sans ornements quelconques le bordent intérieurement, et il se termine par un corridor percé à gauche de deux excavations sépulcrales T, remplies d'ossements et ornées au-dessus de l'entrée d'une croix sculptée, remplaçant toute inscription. Ici commencent aussi les sarcophages taillés dans le sol et recouverts d'une simple dalle; j'en ai indiqué sept sous la lettre T (2).

L'édifice crypte est composé de quatre pièces principales, d'une *église*, d'une *chapelle*, d'un *vestibule* E, que le corridor longe les trois pour aboutir à la quatrième D, qui est une *sacristie* ou un conclave.

L'*église*, dans son ensemble, présente tout ce qui constitue une église byzantine com-

(1) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 5, fig. 5.

(2) On voit que ce corridor joue le rôle du kreuzgang des anciennes églises d'Allemagne et de Suisse.

plète : portique, nef, bas-côtés, transept et abside (1).

Le portique qui comprend une partie du corridor, touche à la façade du rocher, percée d'une triple fenêtre byzantine ou vénitienne en plein cintre : celle du milieu débordait d'une hauteur de ceintre les deux autres : le temps a

(1) Voici les principales mesures de cette église :

Longueur de la nef.	10	pieds.
Largeur de la nef.	8	
Largeur des bas-côtés. . . .	3	
Transept.	4 p.	6 pouces.
Profondeur de l'absyde. . .	7	
Longueur totale.	21	6
Largeur totale.	16	

Cette crypte rappelle singulièrement celle dont M. Roux de Rochelle nous a donné une description détaillée dans le tome XVII des *Nouv. Ann. des Voyages*, par Eyriès et Malte-Brun. Elle se trouve dans les rochers à gauche, en remontant la rivière de *Midia*, l'ancien Salmidesse, à 29 lieues environ de l'entrée du Bosphore de Constantinople, en remontant les rivages de la Mer Noire vers le Danube. Voyez les 4 planches qui accompagnent cette description. Pour les deux églises, c'est à peu près même plan, même style, même nombre de travées, mêmes ornements et même distribution, à l'exception des deux sacristies qui sont à Midia dans le prolongement des bas-côtés et du transept, et qui n'existent pas à Inkerman. En outre, l'église de Midia est moitié plus longue et une fois plus large.

rongé les meneaux qui descendaient jusqu'au sol, ainsi que les embrasures.

A la fenêtre médiane répond la porte *c* de la nef B, dont les ramiers effrayés vous ferment seuls l'entrée en se précipitant sur votre passage.

Deux rangs d'arcades de trois travées, supportées par des pilastres carrés, séparent la nef B des bas-côtés C éclairés par les petites fenêtres *d*. Tout, arcades et voûtes, est ici en plein cintre.

Entre la nef B et l'abside A, s'étendent les transepts, très-simples et sans coupole; après quoi vient l'abside semi-circulaire. Une petite niche ornée d'une image, occupe le fond comme à l'ermitage de la poudrière : un banc en pierre règne tout autour, et une grande croix sculptée, fig. 6, décore le sommet de la voûte.

De l'église, une porte *c* menait au *conclave* D, sans passer par le portique. Cette pièce, qui mesure 16 ½ pieds de long et 12 pieds de large, est à voûte plate : un banc en pierre *e*, *e*, *e* règne de trois côtés. On peut en faire une sacristie ou une salle d'assemblée d'où l'on descendait, par les escaliers F, F, aux cellules du monastère excavées en partie sous l'église.

La *petite chapelle*, taillée à gauche de l'église, avec abside A, nef B et tombeau T, n'offre rien de curieux que sa distribution. A juger par la

tombe, je pense qu'elle a été exécutée aux frais de celui qui y est enseveli, religieux ou laïque.

Le *vestibule* E, avec sa niche et son banc *e*, *e*, *e*, ne serait pas plus intéressant, sans un escalier F que l'on voit à gauche en entrant. Empressé de le monter, j'arrive bientôt dans un pallier carré où je suis arrêté tout à coup; car je ne puis atteindre à un trou carré qui est au milieu du plafond qu'au moyen d'une échelle. Je n'en ai point, et je me dis que je puis peut-être, en m'élançant, arriver à cette ouverture. Mon essai est couronné de succès, et quand je me suis soulevé avec peine, je me trouve au bas d'un grand escalier taillé, avec un parapet le long du flanc du rocher, sur lequel on le distingue de loin.

En quittant la dernière marche, je me trouve au sommet du rocher, dans la principale rue du château, non loin de la porte et de la tour d'entrée principale; car il existait, certes, un chemin plus commode pour y arriver, quoiqu'aussi taillé en grande partie dans le roc, et composé de degrés. Il tournait par l'extrémité de l'entaille I (1), et suivant à distance de la corniche du rocher, arrivait au-devant de la porte, dont un fossé assez profond taillé en entier dans le rocher, le séparait.

J'ai trouvé, à ma grande surprise, la paroi ex-

(1) Atlas, IIe série, pl. 61.

térieure du fossé, celle opposée au château, percée de cryptes qui ont servi d'habitations : on dirait des casemates.

Le château, de forme approchant du carré, n'était défendu que de deux côtés par des murailles munies de tours; les deux autres présentaient le rocher à pic. Rien dans ces fortifications n'est monumental par ses décors; nulle inscription et pas d'armoiries.

L'intérieur, assez restreint, était occupé par une rue bordée de maisons rasées jusqu'aux fondements.

Jusqu'à présent, à peu d'exceptions près, rien ne rappelle encore les Taures; pas même le château qui, fondé par Diophante, sous le nom d'*Eupatorion*, subit plusieurs métamorphoses jusqu'au moment où il fut abandonné. La localité et non le château s'appelait *Kténos* du temps de Strabon. On prétend (1) que du temps des Goths et des Khazares, il porta les noms de *Doru*, *Doros* ou *Doras*; on ne le suppose que par analogie, parce qu'il est presque certain que dans les 13, 14 et 15e siècles, il porta celui de *Théodori*: à cette époque il servait de résidence à des princes grecs dépendants de Constantinople. L'on en connaît un nommé *Alexis*, le même qui disputa au Génois Balaklava, d'où

(1) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 287, d'après Thunmann.

il fut rechassé en 1434. Il est fait mention de lui dans une inscription que j'ai copiée à Sabli, terre de la comtesse Laval en Crimée, et que M. de Stempkovsky supposait avoir été trouvée à Inkerman. Mais si Théodoros est synonyme d'Inkerman, le texte même de l'inscription prouverait presque l'impossibilité de la supposition (1).

En 1475, la prise de Théodori mit fin à l'existence de cette petite principauté grecque qui eut le sort de celle de Mangoup. Le château fut occupé par une garnison turque, qui le laissa de plus en plus tomber en ruines. Encore du temps de Bronovius (1578), des inscriptions grecques avec des armoiries en ornaient les portes et les édifices publics. Aujourd'hui, je l'ai dit, il n'y en a plus aucune trace (2).

(1) Atlas, IV[e] série, pl. 26 *b*. Koeppen, *Sbornik*, p. 218 et note 318. En voici la traduction. « Ce temple, avec le château remarquable que vous voyez maintenant, a été achevé du temps du seigneur Alexis, souverain de la ville de Théodoros et de la contrée voisine de la mer (*παραθαλασσίας*) et propriétaire (*κτητωρ*) des saints célèbres, adorés à l'égal de Dieu, les grands rois semblables aux apôtres Constantin et Hélène, au mois d'octobre de la sixième indiction, en l'an 6936 (1427 de J.-C.) » Après *propriétaire*, il faut sous-entendre sans doute *des images*. Le monastère de l'Aïoudagh était aussi dédié à saint Constantin et à sainte Hélène. Pallas, II, 188.

(2) Mart. Bronovii, *Tartariæ Descriptio*, p. 5; 1595.

Les travaux des Taures, ceux qui sont antérieurs à la fondation du château, sont dans la

Ingermenum arx et oppidum. Pour bien comprendre ce morceau, j'avertirai ceux qui voudront le consulter, que Bronovius commet une grande erreur géographique. Il suppose que le *port à étroite embouchure* de Strabon est la baie de Sévastopol; et que le *Pactorum portus* est l'un des ports de cette baie. Sans cette rectification, sa description est incompréhensible. Voici ce qu'il dit d'Inkerman. « *Ingermenum*, distant de 12 milles et plus de *Cosslovia*, possède un château en pierre; un temple et des cryptes taillés avec un art admirable dans le rocher sous le château et vis-à-vis; car il est placé sur une grande montagne très-élevée, et les Turcs lui ont donné son nom à cause de ses cryptes (*In*, cryptes; *kerman*, château). Il existait ici autrefois une ville riche, célèbre, admirable par sa position et très-vaste. Dans les montagnes pierreuses, qui sont très-grandes là, on voit des traces très-visibles et considérables de l'exploitation que les anciens peuples grecs faisaient de pierres énormes, pour les embarquer au port d'étroite embouchure (la baie de Sévastopol) et les conduire à *Corsonum* ou Cherson, dans son temps la ville la plus célèbre et la plus ancienne de la péninsule; Cherson fut bâtie de ces pierres, et encore à présent les Grecs chrétiens s'en servent. Il paraît que le château d'Ingermenum a été assez magnifiquement construit par les princes grecs; car la porte et quelques édifices restés entiers jusqu'à présent sont ornés d'inscriptions grecques et d'armoiries qu'on y a sculptées en leur honneur. » Un voyageur qui a parcouru les cryptes d'Inkerman en 1784, dit : « La plupart des faces extérieures sont tombées de vétusté; on y voit des chapelles et des madones avec des inscriptions, qui paraissent slaves. On y communiquait par des

façade du rocher qui regarde le midi, exposition presque toujours choisie et préférée par eux. Par plusieurs issues, depuis l'intérieur du château, et entre autres par un corridor spacieux, muni de degrés, je pus descendre dans des enfilades innombrables de cryptes formant six à sept étages les uns sur les autres.

Plusieurs de ces grottes forment une habitation complète, ou l'on reconnaît un *âtre* ou trou pour le feu et pour cuire le pain, des *niches* à déposer les effets, des caves ou *silos* creusés sous le sol de la cuisine, des *chambres à coucher*, avec des niches simulant des *lits*, le tout taillé dans le roc vif.

Les plus simples de ces cryptes ne se composent que d'une pièce unique dans laquelle tout est compris. Dans le fond est pratiqué le lit dans une espèce de niche de 5 à 6 pieds d'ouverture.

Ce *lit* élevé de 1 pied au-dessus du sol, mesure environ 2 pieds de large : quelquefois il est double, c'est-à-dire qu'au lieu de 6 pieds de long, il en a 10 ou 11. Il est muni d'un rebord aussi en pierre, de 4 à 5 pouces de large sur autant de hauteur. Ce rebord est percé de 2 à 3 trous *b*, IVe série, pl. 6, fig. 1 ; je suppose qu'ils

escaliers creusés dans l'intérieur du rocher. » *Voy. hist. et géogr. entre la Mer Noire et la Mer Casp.*, 3e partie, extr. d'un voyage, etc., p. 20.

servaient à assujettir une cloison ou un rideau.

De même, à quelques pouces au-dessus du lit, dans les angles extérieurs de la niche, se voient des trous *c*, percés de part en part comme des poignées, et qui ne peuvent avoir servi qu'au même usage que les premiers.

Au milieu de l'appartement, un grand trou rond *d*, fig. 1, 2, 3 et 6, de 2 pieds de large et 1 pied et plus de profondeur, avec une goulette, indique la place du *foyer* ou *four antique*; tel que je l'ai vu dans les grottes de la Géorgie, et tel qu'il est encore employé par plusieurs peuplades de ces contrées (1).

Des trous, des rainures montrent que les portes étaient en bois, et même qu'il existait des cloisons en bois pour partager en deux les plus grandes cryptes.

Les cryptes plus compliquées se composent d'une pièce pareille à celle que je viens de décrire, avec un cabinet ou deux dans le fond, chaque cabinet ayant un lit. Fig. 3. Quelques-unes sont plus compliquées, se composant de plusieurs pièces irrégulièrement distribuées et ayant servi à différents usages.

Nulle part d'inscription ou de traces de peintures, de soulptures; toutes les grottes sont travaillées simplement à la *pointe;* les parois et les

(1) *Voyage*, t. III, p. 202 et 400.

voûtes ne portent donc aucune trace de polissure, et les seuls ornements, si on peut se servir de ce terme, résultent des raies croisées qu'a laissées la pique, travail fort grossier, où l'on ne soupçonnerait pas même que l'artiste ait voulu chercher à obtenir quelque effet artistique.

Par le laps de temps, des groupes entiers de cryptes se sont détachés de la paroi principale; il s'est fait des fissures; des passages sont bouchés; des escaliers extérieurs qui faisaient communiquer les différents étages de cryptes se sont usés et sont devenus impraticables, et malgré leur nombre, la majeure partie des cryptes est inabordable. Celles qu'on peut visiter sont en général moins bien conservées que celle de Katchikalène ou de Tépékerman, et pour ne pas répéter des détails qui sont partout les mêmes, je réserve une description plus particulière de cette architecture primitive des Taures pour ces deux localités que j'ai étudiées avec encore plus de soin.

Les cryptes d'Inkerman s'étendaient sur les faces d'un second rocher qui est le prolongement du premier; mais malgré leur nombre infini, qui faisait ressembler ces rochers à ceux de la Thébaïde, il n'en restera bientôt plus. Le lieutenant Kruse, chargé par contrat de fournir les matériaux nécessaires à la construction des nouveaux aquéducs, des docks et d'autres édi-

fices publics, pour s'épargner le plus de frais et de peines, a jugé convenable de s'attaquer principalement à cette dernière paroi de cryptes, qui facilitent l'exploitation par la mine et la poudre. Des groupes entiers de cryptes s'écroulent ainsi à la fois, pour être dépecés, taillés, ou pour passer dans ses fours à chaux. Il me fit peine de voir ces mutilations qui n'ont presque rien laissé d'entier de ce quartier d'Inkerman, qui n'était pas le moins intéressant. Il renfermait, d'après ce que j'ai pu en juger, des pièces curieusement taillées, avec de petits dômes, des fenêtres triples, comme celle de l'église, etc. Aujourd'hui les escaliers et autres voies de communication entre les différents étages ont disparu, et vu l'activité de M. Kruse, je ne doute pas qu'à l'heure qu'il est, il n'ait effacé jusqu'au moindre vestige de ce précieux monument de la patience humaine, et dans 20 ou 30 ans on s'avisera peut-être de douter de son existence (1).

Pourvu que le gouvernement ne permette pas à M. Kruse d'attaquer l'autre quartier de cryptes

(1) Le dessin de Pallas, t. II, pl. 6, qui a été pris en face des deux quartiers de cryptes, est très-vrai dans tous ses détails : en le comparant au mien, on verra combien il reste peu de traces de celles qui étaient dans le rocher exploité par M. Kruse : dans mon dessin, il est marqué sous le n° 7 ; dans celui de Pallas, il est à droite.

qui est sous le château; je fais bien des vœux pour leur conservation, malgré les avantages qui résulteraient pour M. le lieutenant du génie, qui a établi au pied de ce même rocher une exploitation du salpêtre qu'il extrait des monceaux de matières animales qui se sont accumulées au-dessous des cryptes.

Tout le monde, en connaissant l'extrême insalubrité de la vallée d'Inkerman, se demande comment des populations entières et si nombreuses ont pu s'y établir. Chacun sait que le mauvais air ici est produit par les marais stagnants et sales du Bïouk-ouzène; il en résulterait qu'ils n'existaient pas, ou qu'ils n'étaient pas aussi considérables autrefois; ce qui revient à mon interprétation de Strabon donnée plus haut.

Trajet d'Inkerman à Mangoup. — Terre à foulon (Keffé-kil). — Tchorgouma, campagne de Hablitz. — Chouli, campagne de Pallas.

Les mêmes couches de grès vert qui ont formé l'un des côtés de la gorge d'Inkerman, prenant ensuite une direction plus orientale, en faisant face au midi, s'en vont composer la haute muraille que j'ai marquée sur ma carte. Les couches embrassent les nos 6, 7, 8, 9 et 10 de mon tableau de la formation crétacée, et on pourrait les surnommer *couches à cryptes.*

En poursuivant mon exploration vers Tchorgouna et vers Mangoup, le long de cette corniche, je cherchai en vain les traces d'une muraille que Pallas a vue à 700 pas de la première église, se prolonger d'une montagne à l'autre, à travers le ruisseau profond de 9 à 10 pieds. Il suppose qu'il a existé une porte à l'ouest du ruisseau (1).

Mais je vérifiai par une nouvelle observation un fait que j'avais déjà observé autre part en Crimée. Je remarquai à la base du n° 10 des couches de grès vert, immédiatement au-dessous du second groupe des cryptes, un dépôt très-extraordinaire, se composant de débris de craie, noircis ou grisâtres, de 2 à 3 pieds d'épaisseur, remplis pêle-mêle de noyaux ou moules de grands pleurotomaires, d'arches, qui ont été rongés par des vers ou brisés avec une cassure fraîche, le tout empâté dans une craie chloritée très-différente des débris. Ce dépôt bizarre se prolongeant plus à l'est, est accompagné de lits talqueux, dans lesquels ont trouve des débris pareils de fossiles et d'une couche de terre à foulon grise de 2 pieds d'épaisseur, qui est au-dessus. On exploite ces schistes talqueux et cette

(1) Pallas, *Voyage*, t. II, p. 89. Cette fortification faisait sans doute partie des *longs murs* de Justinien, dont j'ai parlé plus haut.

terre à foulon pour s'en servir comme de savon fossile, dans les bains de Constantinople où il est connu sous le nom de *Keffé-kil* (terre de Kafa) (1).

J'ai vu la répétition de ce phénomène géologique, avec les mêmes circonstances de dépôt et de posititíon relative à *Sabli* : sur l'une des rives de l'*Alma* (1), la terre à foulon verdâtre talqueuse est mélangée de cailloux siliceux avec moules de *hamittes*, d'*ammonites* fragmentées, usées par le frottement, tandis que sur l'autre rive l'on peut extraire par des puits une des meilleures terres à foulon de la Crimée. J'ai mentionné cette même couche au pied de l'*Akkaïa*, près de Karasoubazar.

Enfin en Galicie, sur les rives de la Strypa, près du village de *Petlykovcé*, j'ai découvert immédiatement sur le *grès des Karpathes* un gisement tout pareil, consistant en une chaux chloritée qui, dans son contact avec le grès, est mélangée plus ou moins de petits cailloux siliceux polis et de toutes couleurs. Ce dépôt prend quelquefois l'apparence d'une roche

(1) Hablitz, *Descr. phys.*, appelle cette terre *marne à foulon*, et Smectis, p. 26, Pallas, II, p. 100, la décrit sous le nom de *terre à foulon*. Lisez dans leurs ouvrages le mode d'exploitation et les propriétés de cette terre.

(1) Atlas, V^e série, pl. 13. Gisement des quatre étages de la craie sur les rives de l'Alma, deuxième étage.

amygdaloïde trouée. Il renferme en outre deux espèces de pétrifications ; les unes plus anciennes ont été empâtées par fragments dans la craie chloritée ; ce sont de *petites gryphées*, lisses ou finement striées longitudinalement et transversalement, la *Terebratula pectita* Sow. et d'autres espèces, des *Cirrhus*, 4 ou 5 formes de *Troques* ou de *Pleurotomaires*, des *Arches*, la *Cassis avellana* Brong. striée ou lisse, des *Ammonites*, des *Serpules*, des *Turbinolies*, des *Scyphia*, etc., tous composés d'une masse siliceuse, polie, brillante, d'une couleur brune plus ou moins foncée. Les $\frac{9}{10}$ de ces fossiles sont à l'état de noyaux. Les autres pétrifications, tant gryphées qu'huîtres, etc., sont dans leur état naturel et visiblement de l'âge de la roche.

En Crimée, sous cette terre à foulon et à moules de fossiles usés ou brisés (singulier mélange) se trouvent généralement des dépôts qui n'ont rien d'analogue avec les grès verts et les terrains chlorités qui lui sont superposés. A Inkerman, ce sont quelques centaines de pieds d'épaisseur d'une marne blanchâtre ou grisâtre, plus ou moins schisteuse, presqu'entièrement privée de fossiles. Ses contre-forts arrondis partant du pied de la muraille de grès vert, recouvrent une partie de la vallée de Balaklava, et s'avancent jusqu'à Tchorgouna où est la limite

du *néocomien* et de la *formation jurassique*.

A Sabli, cette couche indiquée comme n° 11, n'a qu'une quarantaine de pieds d'épaisseur, et ressemble davantage à un schiste noir ou gris foncé; un grès très-tendre le sépare du néocomien compris sous le n° 12. A mon avis, ce terrain schisteux mort ou privé de fossiles, en amas souvent considérables, ne peut être qu'une roche remaniée, et déposée à la suite d'une époque éruptive dans la chaîne taurique.

Tchorgouna, dont le nom rappelle celui de *Tchortchoun* que les Tatares donnaient à Cherson, s'étend dans une gorge jurassique formée en majeure partie par des marbres et des poudingues semblables à ceux de Balaklava. Le *Bïouk-Ouzène* (Tchornaïa-Retchka et Kasikli-Ouzène d'autres auteurs), venant de la vallée de Baïdar, réunit ici ses deux bras principaux qui se sont échappés de leurs écluses sauvages, ouvertes dans les rochers jurassiques (1). Avant de se presser entre les deux derniers rochers de marbre qui puissent l'arrêter, prêt à atteindre la vallée crétacée de Balaklava où on le saigne pour remplir l'aquéduc des docks, il reçoit en-

(1) Koeppen, *Sbornik*, p. 244, donne le plan d'une fortification antique, placée sur la rive gauche du Kasikli-Ouzène, le bras oriental, un peu au-dessus du village d'*Alsou*. Il l'appelle *Issartchik* (petite forteresse).

core le ruisseau de *Chouli* qui a un cours tout différent.

Tchorgouna, qui a appartenu à un membre de la famille *Krim-Ghérai*, puis à M. *Hablitz*, le premier qui ait écrit sur l'histoire naturelle de la Crimée avant les *Pallas*, les *Marschal Biberstein*, les *Stéven*, est visité par eux qui se plaisent à contempler les lieux qui ont été habités par de dignes citoyens. Dans son palais bizarre, entouré de vignes et de hauts peupliers qu'un pacha turc avait plantés, Hablitz reçut maintes fois son ami Pallas, qui discuta et composa dans ce séjour champêtre les plus beaux morceaux de son ouvrage. Clarke et ses compagnons y reçurent aussi la plus aimable hospitalité : dans ce temps-là, Tchorgouna était un petit rendez-vous scientifique (1). Aujourd'hui plus rien ne rappelle le séjour des amis, que la tour *dodécagone* si pittoresque qui touchait la maison (2). Pallas

(1) Hablitz a composé l'ouvrage sans nom d'auteur, traduit du russe et intitulé : *Description physique de la contrée de la Tauride*; La Haye, 1788. Lisez sur M. Hablitz, Pallas, II, p. 102; Clarke, II, p. 211, et le portrait qu'en fait Murawiew-Apostol, *Reise durch Taurien*, 1820, p. 144. Hablitz avait donné à son domaine le nom de *Karlovka*.

(2) Pallas, dans son Atlas, t. II, pl. 8, ou pl. 33, a donné une excellente vue de cette tour et du vallon de Tchorgouna, prise du nord-ouest

cite la tradition qui l'attribue à un pacha turc qui voulait préserver sa résidence des incursions des villages d'alentours; mais il suppose, avec plus de raison, que c'est un ouvrage des Grecs modernes de Cherson ou des Génois. Clarke remarque que, quoique l'on ait placé de petits canons sur sa plate-forme voûtée, le bâtiment lui-même lui paraissait avoir été construit à une époque antérieure à l'emploi de la poudre à canon. M. de Koeppen n'en sait pas davantage que ces deux voyageurs (1).

Le ruisseau de Chouli tire son nom d'un village de même nom, qui n'a pas moins d'attraits que Tchorgouna pour les amis des sciences. *Chouli* ou *Choulu* était la campagne de Pallas; la maison dans laquelle il résidait est encore habitée par le nouveau propriétaire, M. Martino. En poursuivant ma route vers Mangoup, je remontai le ruisseau qui coule entièrement de sa source à son confluent avec le Bïouk-Ouzène, entre les formations jurassiques et crétacées dont son lit est la limite presque stricte. La vallée du ruisseau d'abord large, se rétrécissant, ressemble enfin à un étroit couloir ou défilé où les deux formations en présence, se dessinent d'une manière tranchée; car tandis que le jura présente ses dos calcaires arrondis, boisés et cou-

(1) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 243.

pés de *combes*, la craie, à commencer par le néocomien, lui oppose son *crét* et ses contreforts, rudes, couverts d'une végétation pauvre et surmontés de l'énorme muraille nue de grès vert, qui se prolonge sans interruption jusqu'à la pointe d'Aïthodor, à laquelle il ne manque qu'une mer pour être le plus pittoresque des promontoires.

On donne différents noms à cette muraille : ce sont successivement le *Kokagatch* (Makenzie), le *Tchertelkaïa*, le *Tchaplakkaïa*, sous lequel s'étend un groupe de cryptes taillées comme celles d'Inkerman et appelées Karakoba (grotte noire), le *Souldankaïa*, en face du village de Chouli, le promontoire qui domine Aïthodor s'appelle *Elli-bouroun* (le cap des tempêtes).

Ce haut rocher avancé, couronné de quelques pins maritimes, est l'un des battants d'une des grandes écluses qui se sont ouvertes dans la formation crétacée, et l'on ne dira pas que c'est l'eau uniquement ou une rivière qui se sont ainsi créé un passage, en creusant un pareil défilé. Car quoique l'écluse soit assez large, assez profonde, aucun des grands ruisseaux de la chaîne taurique n'a daigné en profiter et ne passe par-là : elle n'est arrosée que par un filet d'eau qui a ses sources dans l'écluse même et qui se jette dans le Belbek.

Le milieu de l'écluse est coupé par un immense rocher, à pic de toutes parts, qui s'élève comme la pile isolée d'un pont ; ce rocher porte sur sa plate-forme le célèbre *Mangoup*. Deux étroits vallons, qui sont deux ramifications de l'écluse, le séparent des deux parois de rochers dont il est un fragment détaché. Nulle position en Crimée ne pouvait être plus forte : nulle n'était plus importante. Mangoup commandait une des portes de la steppe, et tout comme un mur fermait hermétiquement la vallée d'Inkerman, il paraît qu'un autre mur double fermait pareillement celle-ci : on en a trouvé les traces bien conservées dans l'embranchement qui mène de Karalès à Aïthodor ; les deux murs étaient séparés par un intervalle de 50 pieds. Cette fortification se répétait sans doute dans l'autre embranchement de *Kodjasala*, qui s'appelait ci-devant *Bougaze-sala* (village de la Cluse). Ainsi se trouve encore justifié ce que Procope raconte des longs murs que Justinien Ier fit élever pour défendre les Goths contre les invasions des peuples de la steppe (1).

Mangoup.

On se fera une idée générale de la position de

(1) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 281.

Mangoup sur son rocher élevé de près de 1000 pieds, par le dessin que j'en ai donné (IIe série, pl. 65). Je l'ai pris du nord, en m'y portant vis-à-vis, au-dessus de Kodjasala, qui remplit le fond du vallon. La montagne avec sa haute corniche se présente en face. Deux grandes déchirures taillées dans les flancs de la montagne l'ont partagée de ce côté-ci en trois grands promontoires qui présentent de toutes parts leurs flancs à pic : leurs sommets sont de niveau avec le plateau du reste de la montagne (1). A droite, la paroi de rocher qui s'élève au-delà de *f*, couronnée de pins maritimes, est l'*Elli-bouroun* (cap des tempêtes).

Mon guide me fit grimper péniblement par l'une de ces gorges le *Tabana-déré* ou *Gaman-*

(1) Mon dessin fera juger de l'impossibilité d'admettre le plan qu'a donné M. de Koeppen, dans son *Krimskii-Sbornik*, p. 278, plutôt que celui de Mourawiew-Apostol ou le mien. Nous n'avons vu que deux vallons, le *Khapou-déré* et le *Gaman-déré* ou *Tabana-déré* avec sa petite passe à droite, qui n'en est qu'une légère ramification. Au lieu de cela, M. de Koeppen qui a quatre promontoires et trois vallons, met la fortification des quatre tours dans le *Gaman-déré*, dont il fait une vallon à part, et place les cryptes avec la source et l'établissement des Juifs Karaïmes, dans le *Tabana-déré*, dont il fait un autre vallon, quoiqu'il soit évident que la muraille, les cryptes et l'établissement des Juifs soient dans le même vallon, les uns au-dessus des autres. Voy. Atlas, Ire série, pl. 17.

déné, resserré entre le promontoire du milieu *d* et celui de droite *f*. Le sentier contourne parmi les genevriers, les cormiers et la vigne sauvage, indice d'une ancienne culture.

Pour défendre ce point, l'un de ceux par lesquels le sommet du rocher est accessible, on l'a fermé d'un mur crénelé qui s'étend d'un promontoire à l'autre, et qui s'appuie sur quatre tours, dont une seule est semi-circulaire; les autres sont carrées. Toutes sont ouvertes par derrière, et solidement murées à chaux en quartiers de pierres à peine dégrossis. Le lierre s'est étendu sur ces ruines abandonnées, et j'ai admiré les troncs énormes qui les embrassent et les soutiennent.

Mon guide évita de me faire passer par la porte qui est ménagée à gauche au bord du rocher, à l'extrémité du mur : il préféra me faire suivre à droite une saillie de rocher au-dessous de laquelle est le cimetière des juifs karaïtes aux tombes bicornes, et me faire entrer par une passe étroite également fortifiée, à en juger d'après les ruines qui restent.

Là, j'avais presqu'atteint le sommet du plateau et je me vis au milieu de ruines nombreuses de maisons, parmi lesquelles Murawiew-Apostol place une synagogue des juifs karaïmes.

Pour procéder avec ordre, je commençai par redescendre pour visiter l'intérieur du *Tabana-*

dèré (vallon de la Tannerie) que ferment la muraille et les quatre tours. On n'y voit plus que deux ou trois étages de cryptes, avec une belle source. Jusqu'en 1800 quelques familles de juifs karaïmes exercèrent ici leur métier de tanneur; après eux, toute trace d'être vivant a disparu de la ville de Mangoup (1).

Remonté au-dessus des cryptes sur le plateau, je passai à travers quelques tombeaux turcs, me dirigeant sur un petit édifice un peu moins maltraité que les autres. Mon tatare me l'indiqua du nom de *Kilissa*, et je reconnus une petite chapelle grecque dans le genre de celles de la côte de Crimée : l'abside et les parois latérales avaient conservé quelques traces de peintures.

La *Kilissa* était entourée de tombeaux grecs dans le genre de ceux que j'ai décrits à Laspi, consistant en un sarcophage avec une petite tour devant (2). Ceux-ci sont les plus simples de ceux que j'ai vus; à peine un petit ornement; les portes qui marquent le bas de la tour manquent à plusieurs. La plupart des tours ont été brisées à plaisir par des mains sacrilèges.

Un peu à gauche de l'église est une *mosquée*

(1) La plus ancienne tombe des Juifs Karaïmes à Mangoup avec date, est de l'an 5034 (soit 1274 de J.-C.), P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 29.

(2) Atlas, IV[e] série, pl. 27.

abandonnée et un second cimetière turc a envahi le promontoire *d*, qu'un vallon rapide sépare du promontoire *a*. Ici un autre long mur ferme tout accès, à moins que par une porte percée au milieu, de laquelle est emprunté le nom de *Khapou-déré* (vallon de la porte). La route et l'entrée principale de Mangoup étaient par-là. Pallas dit qu'au-delà d'une fontaine qui jaillit près de la porte et qui retombe dans un réservoir, il existe une pierre avec une inscription tatare de l'année 953 de l'hégire (1546 de J. C.).

Tels sont à peu près tous les objets visibles sur cette première partie de Mangoup, qui comprenait la ville proprement dite. Le plateau est gazonné et semé de quelques broussailles. La vue est immense, et s'étend jusqu'à la mer au-delà de Sévastopol. L'*acropole* de Mangoup occupait le troisième promontoire *a* qui s'avance directement vers l'est, et dont les flancs à pic vus de près, sont plus imposants que les plus énormes bastions qu'une citadelle puisse rêver pour sa défense. Il se termine en pointe émoussée.

Les murs de cette acropole étaient ainsi tout trouvés; il ne s'agissait que de fermer l'entrée du promontoire pour être hors de toute atteinte : c'est ce que l'on fit en construisant d'un abîme à l'autre une muraille épaisse, crénelée, murée en gros quartiers de roc. Elle correspond par

une de ses extrémités aux fortifications du Khapou-déré. Une porte en plein cintre au milieu est l'unique entrée.

Avant de la passer, je m'arrêtai malgré moi à droite, en face d'un grand bâtiment auquel elle est accolée. Aucun ornement, aucune fenêtre ne peut en trahir de ce côté-là la destination.

Je me hâtai d'entrer pour voir si l'autre côté de l'édifice était semblable au premier, et quelle fut ma surprise en contemplant une belle façade ornée qui ne peut avoir appartenu qu'à un palais!

Il était à deux étages, et reposait sur une terrasse qui régnait sur toute la longueur du bâtiment. Un large escalier de cinq marches y conduisait (1).

Au premier étage, quatre fenêtres placées dans une certaine symétrie, étaient richement décorées; trois filets passablement distants, encadraient celles du milieu, à cintre plat; celles des extrémités surchargées d'ornements étaient en arc surbaissé, et de plus grandes dimensions. A juger par le travail des méandres, des arabesques, de rosaces, des filets et entrelacs, on reconnaît le style de l'orient, et principalement celui de l'Arménie (2) : il approche du genre

(1) Atlas, III[e] série, pl. 28. Ruine d'un palais de Mangoup.
(2) Atlas, III[e] série, pl. 28 *b*.

turc ; mais outre que celui-ci est moins régulier, moins symétrique, plus capricieux, il n'est pas croyable que ces conquérants qui avaient pris Mangoup en 1475, et qui l'abandonnèrent ensuite à quelques soldats, se soient plu à ériger des édifices pareils. D'ailleurs, le récit de Martin Bronovius prouve le contraire. « Dix-huit ans, dit-il, après après avoir été pris par les Turcs, comme le rapportent les Grecs chrétiens, Mangoup fut détruit presque de fond en comble par un horrible et subit incendie. Il n'échappa rien de remarquable que l'acropole (arx superior) dans laquelle s'élève une belle porte ornée de marbre, avec des inscriptions grecques, et une haute maison en pierre. C'est dans cette maison que les khans, dans leur fureur barbare, ont fait renfermer plusieurs fois les ambassadeurs moscovites, et les y ont fait durement garder (1). » On voit que cette porte et ce palais

(1) M. Bronovii, *Tart. Descr.*, p. 7. Ce dernier fait est parfaitement vrai. En 1569, un ambassassadeur russe, Athanase Nagof, qui se trouvait avec sa suite à Kafa chez le pacha Kasim, fut conduit par ordre du khan Dewlet-Ghérei à Mangoup, où il fut mis sous la plus sévère surveillance, lui et les siens. En 1572, un favori de Ivan-le-Cruel, Bazile Griaznoï, fut fait prisonnier sur les bords de la Molotchna par les Tatares de Crimée et renfermé à Mangoup : ses plaintes amères n'abrégèrent point sa captivité; il ne fut racheté qu'en 1577. Mais précédemment ce même palais

remontent avant l'incendie, et par conséquent avant la prise de possession des Turcs. C'est un souvenir des princes goths de Mangoup, et l'on s'expliquera le style arménien qui règne dans cette construction, en se rappelant que dès le milieu du quatorzième siècle, une foule d'Arméniens avaient quitté leur patrie épouvantés par le grand tremblement de terre d'Ani, et remplissaient la Crimée de leurs colonies.

Le second étage du bâtiment n'avait que trois fenêtres, ornées de filets et placées à égale distance les unes des autres. Ceci rappelle la distribution pyramidale des fenêtres dans les maisons bourguignonnes de la Suisse Romande des quatorzième, quinzième et seizième siècles. Une galerie régnait le long de ce second étage ; on voit les trous des poutres dans la muraille : seulement on a peine à se figurer où étaient les portes d'entrée. Je les suppose sur le côté, là où le mur est ruiné.

avait été le théâtre d'événements plus pacifiques. *Isaïk*, prince de Mangoup, y reçut, en 1474, l'ambassade de Jean III, Basilovitz, grand-duc de Russie, qui lui faisait demander sa fille en mariage pour son fils Jean Ivanovitz. L'année suivante un second ambassadeur vint pour s'informer sous main de la dot que Isaïk voulait donner à sa fille. Ceci se passa fort peu de temps avant la prise de Mangoup par les Turcs, qui arriva peut-être déjà en 1475. Voyez plus haut.

L'intérieur de l'acropole est couvert de traces d'autres constructions ; mais que l'incendie n'a pas ménagées. En avant de la porte et vis-à-vis je cherchai à m'expliquer la destination d'une grande bâtisse avec des enfoncements : nombre de pierres de taille sont éparses sur le sol : par sa position ce ne peut être une tour ; mais j'en ferais plutôt une des deux églises dont parle Bronovius. « Mangoup, dit-il, avait des temples grecs superbes. — Celui de *Saint-Constantin*, et un second dédié à *Saint-George*, couchés à terre (depuis l'incendie), n'offrent plus que des ruines. »

Ce n'est donc pas ce qui est sur terre qui peut attirer beaucoup l'attention : pour trouver quelque chose d'entier, il faut descendre sous terre, là où l'incendie ne brûle pas, et où la pierre entassée ne cède pas à la main du conquérant dévastateur. Mangoup a eu sa ville crypte, dont les appartements les plus nombreux étaient creusés en un ou deux étages, dans la paroi de rocher qui regarde le midi : je suis entré presque dans toutes : j'ai fait le plan de celles qui m'ont paru les plus intéressantes, IVe série, pl. 6, fig. 5, 6 et 7.

On descend à l'extérieur de la paroi du rocher par des escaliers *n* qui conduisent sur des terrasses ou galeries taillées en retrait sur l'abîme qu'elles surplombent : fig. 5 et 6, D. Les

portes et les fenêtres s'ouvrent dessus, comme dans la façade d'une maison.

La plupart sont vastes : elles sont généralement plus grandes et taillées avec plus d'art que celles d'Inkerman, de Katchikalène ou de Tépékerman.

La fig. 6 ne se composait d'abord que de l'antique pièce primitive B avec son lit-niche *a*. Le luxe ayant appris à se faire des couches plus molles et plus commodes, on ne voit plus de lits-niches dans les autres pièces plus récentes, et les couches se composaient de tapis ou de divans posés autour de l'appartement.

Cette rareté de *lit-niche*, une plus grande recherche et une plus grande tendance à se ménager des dépendances commodes, me fait supposer que les cryptes de Mangoup sont plus récentes que celles d'autres localités.

Dans la crypte que je décris, E était une espèce de *caveau*; A servait de *pièce de réception*, de chambre d'étrangers, de vestibule, etc., elle jouait tous les rôles; sa hauteur était de 8 pieds. Par contre F, haute de 7 pieds, pouvait passer pour le *harem*, le gynecée, où la femme préparait à manger, cuisait le pain dans le *petit four d*, creusé en puits à 1 $\frac{1}{2}$ pied de profondeur dans le sol : la goulette pour donner l'air nécessaire à alimenter le feu, n'y manque pas. Cette pièce a un *balcon e* qui servait à maints usages.

Au fond de la pièce, des trous ronds de 8 pouces de diamètre, rangés le long de la paroi, servaient à y déposer des provisions, ou à y planter debout des jarres pointues si fort en usage alors pour y renfermer le vin.

Les cryptes se prolongent le long du rocher, bien au-delà du mur extérieur de l'acropole : l'une des plus commodes, dessinée plan et coupe, fig. 7, est peu éloignée de la muraille. Six marches seulement y mènent, parce que le rocher forme ici un relief qui épargnait la descente en l'attaquant de côté.

Le bas de l'escalier était fermé par une porte dont les trous des verroux en bois et les aises sont encore visibles.

Le foyer placé où est A, au milieu de la pièce, laissait libre le fond de la pièce où l'on avait étendu les tapis et les divans.

Deux ouvertures percées dans la façade du rocher, éclairaient l'intérieur de l'appartement : l'une *e*, n'était qu'une simple fenêtre qui commençait à 3 pieds au-dessus du sol, l'autre *m*, servait en même temps de *balcon* et de *lavoir*.

A gauche, dans une niche, trois trous *h*, percés dans une espèce de soubassement, ont pu servir au même usage que ceux que j'ai indiqués précédemment. Les trous *i* pratiqués au-dessus de la niche m'ont paru énygmatiques.

L'angle *l* était occupé par trois rayons en

bois, assujettis dans des rainures taillées dans la paroi.

Des deux petites armoires *k*, *k*, la plus rapprochée du cabinet B était aussi garnie de six rayons, adaptés de la même manière.

Le cabinet B, quoique sans *lit-niche*, a pu servir de réduit à couche ou de garde-robe.

Cette rue de cryptes qui regarde le midi, jouit d'une vue magnifique sur la chaîne taurique et sur les vallées boisées qui en sont le versant septentrional. On appelle le pied du rocher dont les contreforts s'ouvrent vers le ruisseau de Chouli *Almalik-Déré* (vallon des pommiers) : Mourawiew-Apostol marque ici un sentier taillé dans le roc qui menait au fond du vallon, et dont l'entrée sur le plateau du rocher était défendue par une porte et une tour : je n'ai remarqué ni l'un ni l'autre.

Mais aucune de ces cryptes qui regardent le midi ne rivalise avec celles qui terminent le promontoire de l'acropole. Leur grandeur, leur disposition et les accessoires qui les accompagnent pourraient les faire attribuer à un chef ou à un roi des Taures.

Elles sont placées de manière à jouir d'une vue magnifique sur le vallon de Kodjasala, et sur toute l'immensité des montagnes qui bornent l'horizon au S. E., et leur importance se reconnaît aux constructions qu'on avait élevées

au-dessus de terre pour en défendre l'abord. J'ai vu distinctement sur l'extrême pointe du rocher qui rappelle la *Bastei* de la Suisse saxonne, les fondations d'une espèce de tour taillées dans le roc; on a enlevé sans doute dans des temps plus modernes les matériaux qui avaient servi à la construction de cet édifice solide, dont il n'est resté que ce qui était roc, où j'ai reconnu deux pièces carrées accolées l'une contre l'au-l'autre, l'une ayant une porte d'entrée extérieure.

De cette forte tour qui occupait toute la pointe du rocher à pic, je descendis par quelques marches le long de la paroi extérieure, et j'arrivai d'abord à une première et grande crypte, dont la large porte donne sur une espèce de balcon taillé dans la saillie extrême du promontoire.

Cette première pièce, sans nulle autre dépendance, était la salle d'audience, de réception ou d'attente du palais crypte principal, auquel on parvenait en descendant encore à l'extérieur du rocher par un escalier effrayant *n*, sans garde-fou (1), se ramifiant en deux; une des branches aboutissait à la terrasse D, excavée à grands frais; l'autre conduisait immédiatement dans les

(1) Atlas, IVe série, pl. 6, fig. 5, plan et coupe transversale.

cryptes, au milieu de la pièce A, haute de 8 à 9 pieds. Quoique mesurant plus de 20 pieds de long, la voûte plate n'était soutenue que par un seul pilier.

Huit portes donnaient dans cette pièce centrale : cinq étaient celles d'autant de cabinets, deux à gauche, trois au fond. Les uns ont pu servir de magasin, d'autres de cabinets à coucher : celui du coin E était une garde-robe, comme on le reconnaît à la rangée de trous *i i* qui donnent le tour du cabinet à la hauteur de 6 à 7 pieds; les crochets en bois qu'on y avait adaptés, avaient servi à y suspendre les habits, comme on l'avait fait dans l'intérieur du tombeau du Kouloba.

Deux portes à droite s'ouvraient dans la pièce B, grand divan éclairé par une fenêtre *e*. Il fallait repasser par la pièce A pour arriver à la terrasse D; on y descendait par deux marches et par la huitième porte, soigneusement taillée et revêtue d'une boiserie.

Tel est Mangoup dont j'ai raconté plus haut l'histoire et les différentes phases.

En supposant que ce fût un des châteaux-forts de Skilouros, et peut-être même *Chabum* (χαῦον) de Strabon, je crois toucher à la vérité. Nulle position ne pouvait être plus avantageuse pour le but que se proposaient les Tauro-Scythes. Mangoup, une de leurs villes cryptes, était

rendu imprenable à peu de frais : il commandait une des principales portes de la steppe vers la contrée montagneuse : il dominait tout; le défilé dans toute sa longueur, la chaîne taurique et les vallées qui sont au pied, et même la Chersonèse héracléotique entière avec une partie de ses baies.

Que Mangoup, sous les noms de *Mangothia*, *Castron-gothias*, ait été le chef-lieu des Goths, la résidence de leurs princes et ducs, et la métropole archiépiscopale de la Gothie, c'est ce qui ne peut être douteux. Brûlée, ravagée, entièrement abandonnée depuis 1800, c'est le *Mancop*, *Mankup*, *Mangutum*, *Manguth* des écrivains qui en ont parlé depuis trois siècles (1).

(1) Math. de Miéchow (1521) écrit *Mankup*. Mart. Bronovius (1595) a *Mancopia* ou *Mangutum*, *ut Turcæ vocant*. P. Bergeron, *Traité des Tartares*, p. 96, dit *Mancop* et *Manguth*. De la Motraye (1711) visite *Mancop* sur une montagne habitée par des Juifs et qui n'a rien de remarquable qu'une ancienne citerne, II, p. 47. Le mot *man* qui entre dans la composition de *Manguth*, doit avoir une signification particulière. Il se trouve dans *Mancastro*, ou *Moncastro* (Akkerman), dans *Mankermen*, dans *Mangouche*, grand village de la Crimée près de Baktchisaraï, dans *Mangout*, autre village de la presqu'île de Kertche, non loin de Théodosie. Il est une partie essentielle de *Kerman*, forteresse sur un rocher composé de *khör* ou *kheur*, en tatare, rocher nu, non boisé, et de *man*. Fera-t-on venir ce dernier mot de *mèn*, ??, demeure, habitation, ou

Tcherkess-kerman.

En passant par la vallée de Chouli, j'ai laissé à gauche de ma route un monument historique et artistique, que je ne puis négliger cependant. J'ai expliqué plus haut comment le nom de Tcherkess-kerman, si extraordinaire, se trouve au milieu des noms de la Tauride, et je n'ai pas été le premier à avoir la curiosité d'aller visiter les monuments que des Caucasiens ont pu y laisser.

Une partie du trajet de Mangoup à Tcherkess-kerman se fait en suivant le fond de la cluse taillée dans l'épaisseur de la formation crétacée : le fond ou thalweg est assez large pour donner place à plusieurs villages du nom de *Karalès*, distingués par les épithètes de *Joukarei* (haut), *Orta* (moyen), *Aohoa* (bas); les côtés de la cluse sont à pic et l'on est obligé de faire un grand détour jusqu'à *Orta-Karalès* avant de trouver soit une gorge, soit une entaille qui permette d'escalader le plateau par lequel on arrive à Tcherkess-kerman.

De Kodjasala à Joukarei-Karalès, l'on est

de *maenor*, goth-runique, chambre, caverne; faîte d'une maison? *Kerman* n'est-il point le nom taure primitif d'une *ville crypte?*

dans la formation pure du grès-vert, dont les couches puissantes s'inclinent doucement vers la steppe. A la hauteur de ce dernier village, commence à droite une suite de créneaux singuliers qui couronnent la muraille de grès vert : ce sont les accidents de la roche à nummulites qui s'écaille facilement, se délite, ne présentant souvent que des colonnes isolées, bizarrement arrondies (1). . .

Tous les voyageurs qui ont écrit sur la Crimée, Pallas, Clarke, Murawiew-Apostol et d'autres ont vanté le séjour d'*Orta-Karalès*, demeure d'Abdyl-Bey, comme très-pittoresque, et ils ont eu raison.

Avant d'atteindre ce village tatare, le grès vert s'enfonce sous le sol et il ne reste que le calcaire à nummulites qui flanque à son tour la cluse. Ici seulement s'ouvre à gauche une gorge qui permet d'escalader le plateau. En voyant les rochers rongés qui bordent le chemin de Tcherkess-kerman, je pouvais me croire au pied de l'immense rempart d'une forteresse, bastionnée

(1) Clarke, II, 193, a pris ces débris isolés de la roche à nummulites qui couronnent aussi le grès vert à gauche, pour les ruines des créneaux du château de *Tcherkess-kerman* : car il est de toute impossibilité de voir les vraies ruines du fond de la vallée de Karalès (*Kara-Ilès*, Elie-le-Noir).

par une série de demi-tours rondes. Sur la hauteur, le calcaire ne paraît plus sur la formation crétacée, que par grands massifs isolés, au milieu desquels je trouvai *Tcherkess-kerman*. Ses ruines n'appartiennent plus à la région forte des *Klimata* ou de la *Gothie*, telle que j'en ai fixé les limites. Elles sont déjà en dehors, entre le crêt crétacé et le crêt tertiaire de la steppe, sur les frontières du domaine qui a appartenu aux Tcherkesses. Leurs colonies s'étendaient sur les rives du Belbek appelé alors *Kabarta*, nom qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui en commun avec le principal village tcherkesse, celui de *Kabarta* : ils possédaient en outre la plaine qui est au-delà de la rivière, et qui est restée la plaine des Tcherkesses (*Tcherkess-tus*).

Le village actuel de Tcherkess-kerman, habité par des Tatares, s'est bâti dans une espèce de fente, entre deux murailles de roches nummulitiques, extraordinaires autant par leurs formes que par leur isolement : elles laissent à peine assez de place entre elles pour deux rangs de maisons tatares avec une rue au milieu. Un pareil tableau est curieux à voir du haut des rochers, et je me demandais quel plaisir les hommes avaient pu trouver à se loger si à l'étroit; d'ailleurs, le village n'a qu'une seule issue, qu'une seule sortie, au nord.

La plupart des étables et des magasins sont creusés dans les parois des rochers, et l'on s'est servi pour cela des anciennes excavations d'une ville troglodytique, dont les cryptes sont semées à plusieurs étages sur les deux façades du calcaire.

La partie importante des ruines comprend le dos étroit et élevé de rochers qui longe le village par l'est, offrant aux troglodytes une forteresse naturelle qui ne laissait rien à désirer. Une plate-forme de 3 à 400 pieds de diamètre qui termine ce dos au nord, est escarpée de toutes parts et abordable seulement par une étroite langue de rocher qui tenait lieu de pont entre elle et le reste du rocher (1). L'*acropolis* était toute faite; il n'y avait qu'à fortifier ce passage de 30 pieds de large tout au plus, pour être en pleine sûreté. Aujourd'hui on y voit une tour qui est la seule ruine des fortifications plus modernes que Bronovius attribue aux Turcs (2), et auxquelles les Grecs ou les Tcherkesses avaient peut-être déjà travaillé.

(1) Atlas, Ire série, géogr., pl. 17.

(2) Arx et civitas quondam antiquissima Mancopiæ, et Cercessigermeno à Turcis arci novæ et a Cercessio nominatæ, proxima est, nec ea à Turcis et Tartaris, ac ipsis etiam Græcis, propter nimiam vetustatem aliquod cognomen nunc habet, etc. M. Bronovii, *Tart. Descrip.*

La langue de rocher, le pont de la forteresse, paraît avoir été taillée ainsi pour en rendre l'abord plus étroit; on arrive à la porte de la tour par 3 ou 4 degrés ménagés dans le roc, avec deux parapets qui n'ont qu'un pied de haut.

Le bord du rocher de la plate-forme ne présente aucune autre trace de fortifications ou de muraille, à l'exception d'une petite ruine presqu'effacée, à droite près de la porte en entrant.

Le rocher ou le dos extérieur, par contre, offre plusieurs curiosités intéressantes, parmi les cryptes dont il est percé. En retournant en arrière, à peu de distance de la porte, l'on voit l'ouverture d'un *puits* taillé dans le roc vif. Un escalier, aujourd'hui très-dégradé, mène, par cette espèce de cheminée, au fond du puits où est la source excellente, à laquelle on peut arriver aussi par une ouverture pratiquée dans le flanc oriental du rocher sans être obligé de descendre ce canal dangereux (1), qui était destiné aux habitants du châteaux.

Encore dans le même rocher l'on visite dans sa façade taillée à pic, des cellules et une *cha-*

(1) La température de cette source était, le 30 mars 1834, de + 5° par + 7° ¾ pour la température de la crypte. P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 259. Soumarokof a compté 77 marches dans le puits qui conduit à la source. Voy. aussi Pallas, II, 99.

pelle grecque avec un autel, des peintures de saints et des inscriptions grecques toutes semblables à celles que j'ai décrites en parlant de l'Ermitage, de la Poudrière près de Sévastopol. Le tableau principal représente la sainte vierge, entourée de saints. Les couleurs sont encore vives; l'esquisse ou dessin est dans le style byzantin. Plusieurs tombeaux grecs taillés comme ceux de Laspi et de Mangoup, indiquent assez à quelle nation il faut attribuer ces monuments. Une des cryptes est remplie par une flaque d'eau : des crânes et d'autres ossements entassés dans une autre crypte indiquent assez qu'elle a servi d'*ossuaire*.

Tel est l'ensemble principal des ruines et des cryptes qui sont connues des voyageurs, quoique sous des noms bien différents. L'anonyme de 1784 les décrit sous le nom de *Iski-kerman* (vieux château) (1). Il parle « de grandes chapelles soutenues par des piliers et dont les voûtes sont fort plates et hardies; de caves remplies d'ossements de personnes que les Tatares disent avoir égorgées à la prise de cette ville, dont ils se vantent beaucoup, » et d'une autre excavation, « d'un petit lac assez profond. »

(1) *Voyages hist. et géog. entre la Mer Noire et la Mer Caspienne*, 3e partie, extr. d'un voy. dans la Russie mér. au print. 1784, p. 20. Paris, 1798, in-4, chez Déterville.

Hablitz appelle du nom de *Tcherkesse-kirmane*, le village et le rocher occidental dans lequel il est en partie bâti, et réser celui d'*Eski-kermane* pour les ruines de la forteresse, pour le puits et pour la source d'excellente eau, qu'il dit être à plus de 20 sagènes au-dessus de la superficie de la terre (1).

Pallas qui cite les mêmes objets, les désigne sous le nom de *Tcherkess-kerman*, qui dès-lors a été prédominant pour l'ensemble de la localité, mais sans bannir d'autres épithètes qu'on a cherché à donner à la forteresse. Soumarokof assure que les Tatares l'appelaient *Kiz-koulessi* (la tour de la fille) (2), que d'autres ont changé en *Kiz-kerman* (3). M. Montandon, de son côté, raconte que les habitants du lieu désignaient la tour par le nom de *Koutteley* (Koutlou-bey) (4), tandis que le général Kozen, dans son écrit sur les Troglodytes, ne connaît les cryptes et la tour que sous celui de *Djinghis-kerman* (5). Or, tous ces noms si différents

(1) Hablitz, *Descrip. phys. de la contrée de la Tauride*, 1788, p. 22.

(2) Soumarokof, *Loisirs d'un juge de Crimée*, en russe, II, 47, donne une vue de la tour de Tcherkess-haman.

(3) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 247, en citant M. Panioutine, capitaine de vaisseau.

(4) C. H. Montandon, *Guide*, p. 226.

(5) Th. A. Kozen, *Journal des voyages*, 1828, n° 12.

ne désignent qu'une seule et même localité, et si M. de Koeppen, ne sachant pas concilier tous ces auteurs, a cru à deux forteresses différentes, Tcherkess-kerman et Eski-kerman, cela vient de l'erreur qu'il a commise dans sa carte, en plaçant les ruines du château à l'ouest du village, au lieu de les mettre à l'est, où elles sont, ce qui explique tout.

Les remarques que l'inspection des cryptes de Tcherkess-kerman ont inspirées à M. le général Kozen, sont parfaitement les mêmes que celles que j'ai faites, à l'exception de l'idée si extraordinaire par laquelle il attribue aux anciens Troglodytes l'art de ramollir la pierre pour la tailler. L'expérience a suffisamment prouvé que tout le secret consistait en ce que l'intérieur des rochers de grès vert ou de calcaire à nummulites est plus tendre que l'extérieur.

Albat, Fitzki ou Katchikalène, vallon de la Katche.

Après cette petite disgression qui m'a mené jusqu'à Tcherkess-kerman, je reviens au pied du rocher de Mangoup, pour poursuivre mon voyage le long des hautes formations crétacées et les étudier.

De la cluse de Mangoup, je me rendis tout droit à *Albat*, qui est à l'entrée de la cluse de *Surène*, sur le Belbek. Les rochers qui en

forment les parois sont aussi élevés et aussi imposants que ceux que je viens de quitter, et la vallée de Surène peut passer pour l'une des plus pittoresques et des plus fertiles de la Crimée.

Sur le sommet du rocher de gauche, mon guide me montra la tour isolée, qu'il nomma *Koudlet-kalé*. Sa position, d'accord avec le paysage, rappelait les rochers sauvages de la Suisse-saxonne que l'on voit couronnés d'une ruine qui dépasse la cime des montagnes. Je n'ai pas eu l'occasion de la visiter; mais on en trouvera une description très-exacte dans l'ouvrage de M. Koeppen, sous l'article *Tour de Surène* (1).

Le rocher qui fait face à la tour de Surène

(1) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 291. *Surène* (*Sciuarin* dans Busbeq) a été une des principales habitations des Goths. La tour de Surène était le fort qui défendait la cluse, et qui consistait, comme l'acropole de Mangoup et comme Tcherkess-kerman, en un promontoire de rocher fermé par une muraille longue de 455 pas, percée d'une porte qui s'appuie contre une haute tour. Celle-ci a servi de chapelle, à en juger par les peintures du Christ, des saints et de la Vierge qui ornent les murailles, avec des monogrammes en lettres grecques : on y entrait par un escalier extérieur et par une porte pratiquée au second étage; vis-à-vis de la porte étaient trois fenêtres qui regardaient en dehors du fort. De la tour l'on pouvait voir sur la mer.

est le *Toptchi-Kaïa*, dont une pointe plus rapprochée de Katchikalène, s'appelle *Surène-Turmen-Kaïa.*

Dans une de mes excursions, la nuit me surprit à *Albat :* c'était à la fin de décembre; il n'y avait pas de neige; mais un froid rigoureux fit descendre le thermomètre pendant la nuit à —12°. Le Tatare du village qui me donna l'hospitalité, m'introduisit devant le feu d'une cheminée allumé en toute hâte pour me réchauffer, dans la pièce destinée aux étrangers. Mais une porte à laquelle il manquait un demi-pied pour atteindre la terre, et des fenêtres fermées de treillis, m'apprirent bientôt que ce n'était pas en décembre, mais au mois de juillet qu'il fallait venir loger dans de pareils appartements. Des pommes que mon hôte m'avait données et que j'avais mises soigneusement devant le feu de la cheminée sur un tabouret bas, se trouvèrent gelées le lendemain matin.

La route d'Albat à *Fitski* (1), comme celle de Kodjasala à Albat, ne passe que sur des contreforts arrondis et arides de marne grisâtre, n° 11. Nulle autre végétation que celle de buissons maigres : point de champs, point de villages ni d'habitations : les hommes peuvent habiter ici

(1) M. de Koeppen écrit *Pitchki, Khfitzki* et *Fitzki*. M. Montandon écrit *Bitzki*.

que le long du cours des ruisseaux et des rivières, où un sol composé de détritus fertile prête à la végétation que refuse la craie.

Le vallon de la Katche présente le même spectacle que les cluses de Surène et de Mangoup : tous les étages de la craie sont fendus du haut en bas pour laisser passer une nouvelle rivière : mais comme les parois de la cluse sont plus rapprochées, le paysage n'en est que plus sévère, sans être plus imposant que ceux de Surène et de Karalès, dont les parois sont plus élevées. A l'entrée du vallon s'étend le village de *Fitzki*. *Kochedermen* est à l'autre extrémité de la cluse, déjà dans le calcaire à nummulites. De Kochedermen à *Moustafa-bey* qui est au milieu, paraissent les n[os] 2, 3, 4 et 5 de la craie, et le calcaire à nummulites monte sur le dos de leurs couches, présentant les mêmes accidents de forme que ceux que j'ai mentionnés plus haut. Je m'arrêtai surtout avec curiosité en face d'une pyramide isolée qui s'élève à la hauteur de Moustafa-bey, et que les Tatares appellent *Vaï-Vaï-Kaïassi*. Je l'ai dessinée dans mes études sur le calcaire à nummulites, V[e] série, pl. 14, fig. 4. Cette pierre, qui a 20 pieds de haut environ, est demeurée debout au milieu d'une destruction générale, comme si cette partie du rocher, étant d'une masse plus solide, n'avait pu être détruite comme le reste.

A peu de distance de Moustafa-bey, l'on voit déjà percer, sous le n° 5, le 6e groupe de la craie avec sa masse chloritée jaunâtre, cristalline : à 1 verst de là ; elle s'est assez élevée pour former la corniche qui domine Fitzki de 3 à 400 pieds, ce qui lui donnerait une inclinaison de 1 p. 100, plus ou moins.

Ici la muraille crétacée est à pic, comme on le verra dans le dessin que j'en ai donné (1), et la pente qui lui sert de base est couverte de blocs énormes qui se sont écroulés, s'arrêtant sur les accidents du sol, ou roulant jusque dans la Katche.

Je n'entrerais pas dans tant de détails, si je ne voulais bien faire comprendre la position de l'une des villes cryptes les plus intéressantes de la Crimée. Dans les nos 7, 8, 9 et 10 de la craie qui sont sortis successivement et qui forment la base de la muraille, s'ouvre une suite presqu'innombrable de grottes taillées dans le roc, formant peut-être jusqu'à 15 étages. Partout aussi des masses immenses de fossiles crétacés, d'huîtres et de peignes surtout, apparaissent sur les flancs du rocher, et il faut être habile en pareille occasion pour concilier deux sciences aussi chères que l'archéologie et la géologie.

Ces cryptes en général sont très-simples, et

(1) Atlas, Ve série, plans, coupes, etc., pl. 14, fig. 1.

témoignent de moins d'art que celles de Mangoup ou de Tépékerman, situées dans le voisinage. Ordinairement c'est une simple cavité; quelquefois elle est enrichie d'une niche ou d'un banc, et c'est à peu près tout : je ne puis les comparer qu'aux plus pauvres cellules.

Jadis des saillies ménagées sur les différentes assises du rocher, avaient été taillées soigneusement pour en faire les rues sur lesquelles s'ouvraient les portes des cryptes. Des degrés creusés dans le roc menaient d'une rue ou d'un étage à l'autre. Aujourd'hui, la plupart de ces moyens de communication ont disparu, le temps ayant rongé les degrés et réduit les terrasses à rien.

Certes, il était difficile d'aborder de pareilles demeures sans la volonté des habitants; cependant ils ne s'étaient pas contentés de ce seul moyen de défense. En avant de la façade du rocher où sont taillées les principales cryptes, s'étend une terrasse naturelle qui déborde d'une centaine de pieds la base du rocher. Inabordable de toutes parts par ses pentes presque à pic, elle n'avait qu'un côté faible au N. O. On la défendit de ce côté-là par un mur en pierres de taille encore bien conservé; une porte formée par deux quartiers de roc fut la seule entrée possible.

L'ensemble des cryptes prouve la présence

d'une population qui a connu la culture des champs et celle de la vigne. Car dans les étages supérieurs auxquels on parvient avec peine depuis la terrasse fortifiée, on en trouve évidemment qui ont servi de pressoirs et de greniers à blé.

J'ai relevé le plan de l'un des *pressoirs* (1), où l'on reconnaît la *semelle a* taillée dans le roc; elle est plus large que longue, mesurant 5 pieds sur 6. Les bords du pressoir ont 9 pouces d'épaisseur et autant de hauteur. Le raisin y était écrasé pour en exprimer le moût au moyen d'une presse ou d'un lévier dont l'on adaptait l'une des extrémités dans le trou carré *d*. Il était possible d'agir avec une certaine vigueur sur ce lévier qui débordait le pressoir d'une douzaine de pieds. Je n'ai pu m'assurer si les anciens habitants de Katchikalène faisaient usage de moyens mécaniques; je pense que le seul était de forcer le lévier au moyen d'un étançon fixé par un de ses bouts contre le plafond de la crypte.

Le moût, par la *goulette c* doucement inclinée, retombait dans le *réservoir b*, semi-circulaire, qui mesurait 4 pieds de long, 2 ½ pieds de large et autant de profondeur.

(1) Atlas, IVe série, pl. 6, fig. 4. *Crypte avec pressoir à Fitzki.*

Un autre pressoir avait pour réservoir une sphère parfaite dont on avait cherché à polir l'intérieur.

L'élévation de ces pressoirs au-dessus de la vallée a porté plusieurs voyageurs, et même M. Montandon, à douter de la destination que je leur assigne, supposant gratuitement que la vallée de la Katche ne renfermait pas d'anciens vignobles (1).

C'est à tort. Il est facile de comprendre que si la Chersonèse héracléotique a pu avoir des vignobles, la vallée de la Katche qui en est encore couverte aujourd'hui, a pu en cultiver aussi. D'ailleurs ne reconnaît-on pas dans les pressoirs que je viens de décrire, ceux de la Chersonèse dont j'ai aussi donné le dessin (2)? Peut-on rien trouver de plus analogue aussi avec les pressoirs de l'Iméreth et avec ceux que j'ai trouvés taillés dans les roches volcaniques de Vardsie sur les rives du Kour, dans le pachalik d'Akhaltsikhé, où tout comme à Katchikalène on trouve le pressoir, la goulette et le réservoir circulaire (3)?

Avant d'avoir étudié cette branche de l'économie des Imères, ne pouvant deviner l'usage d'une pareille machine, il m'était venu dans l'i-

(1) C. H. Montandon, *Guide*, etc., p. 224.
(2) Atlas, IVe série, pl. 26 *b*.
(3) Atlas, IVe série, pl. 5.

dée, en voyant une source dans le voisinage de la crypte, qu'on l'avait amenée jusqu'ici, et que tout cet appareil n'était qu'une fontaine; mais cette hypothèse n'est pas tenable; car je n'ai pu trouver aucune trace d'un canal qui eût amené l'eau jusqu'ici.

Les Grecs donnent à cette source le nom de *Sainte-Anastasie* ou d'*Eau Sainte*. Les Tatares l'appellent *Sououk-sou* (eau fraîche), ce qui n'est pas une raison pour qu'elle soit fraîche; car on a vu que la source si belle de Sououk-sou, près d'Oursouf, montre 11° ½ de R., et celle de Sainte-Anastasie, éprouvée par M. Koeppen, n'en diffère guère, puisqu'elle est de 10° R.

Les *silos* ou greniers à blé sont dans des cryptes encore plus élevées que les pressoirs, et très-près de la fontaine. Leur hauteur rend leur abord dangereux pour quiconque a des vertiges. Ces silos varient de forme : ici ainsi qu'à Tcherkess-kerman ou le général Kozen en a décrit et mesuré une dizaine qui étaient taillés au sommet d'un rocher, ce sont des réservoirs de forme allongée, ovale, de 7 pieds de profondeur environ, et de 3 pieds d'ouverture. Les silos de Katchikalène qui ne sont pas sur une surface extérieure de rocher, mais dans des cryptes, renferment encore du froment friable, noirci par le temps.

L'industrie crypte s'est emparée non-seule-

ment des parois de rocher, mais elle s'est étendue sur la majeure partie des énormes blocs isolés qui s'en sont détachés, et qui sont semés çà et là, hérissant le sol : presque tous sont excavés et présentent des niches de différentes formes, des escaliers, même des pressoirs.

Quelques-unes des cryptes de Katchikalène renferment des ossements, mais nulle n'a servi d'église ou de chapelle ; ce qui prouve, selon moi, que l'établissement de cette ville troglodytique est antérieur au christianisme.

Quand les habitants devenus chrétiens voulurent avoir un temple, ils imaginèrent de creuser dans un gros bloc détaché qui couvre une partie de la terrasse fortifiée, une niche semblable à l'abside d'une petite chapelle. Elle regarde le levant, et elle est décorée d'une grande croix sculptée, placée sur une espèce d'autel (1).

Au-devant de l'abside, des mortaises taillées de droite et de gauche de la niche, indiquent l'existence d'une petite nef en bois ; l'inclinaison du toit est encore marquée sur la face du rocher au-dessus de la niche.

Le reste de la terrasse servit de cimetière, et j'y ai copié les deux plus beaux sarcophages avec

(1) Atlas, IIe série, pl. 46, et Ve série, pl. 14, fig. 1.

tour. Pl. 17, IVe série (1). Ce sont encore les formes et les ornements des tombes grecques de Laspi, de Mangoup, de Tcherkess-kerman, ce qui indique que ces cryptes ont été habitées très-tard sous la domination byzantine.

A 1 verst de Fitzki, s'élève une église moderne consacrée à Sainte-Anastasie et construite il y a peu d'années, sur l'emplacement d'un ancien monastère de ce nom, par M. J. A. Fitzki : on y fait des pélerinages ainsi qu'à la fontaine.

De la cluse à la mer, les rives de la Katche sont couvertes de vignobles; j'en ai parlé plus haut. En remontant la Katche depuis Fitzki, et en suivant les ramifications de ses rigoles nourricières, jusque dans le sein de la chaîne Taurique, l'on ne trouve plus la vigne; des dos et des contre-forts de schiste noir, maigrement boisés, encaissent étroitement les rivières, et l'on ne trouve de villages que le long de leurs rives. Les Tatares qui les habitent ont des vergers, du bétail, et s'occupent de charronage. La route directe de Baktchisaraï à Jalha, que j'ai suivie, passe par-là. M de Koeppen indique, au-dessus de Bïouk-Ouzenbache, un petit fort antique nommé *Kipia*, commandant la route

(1) Fig. 1 et 2. *Tombeaux à Fitzki.*

qui s'élève rapidement pour atteindre le sommet de la yaïla (1).

Tépékerman.

Rien en fait de villes cryptes ne le cède à *Tépékerman*, situé dans le voisinage de Katchikalène. Celles que j'ai décrites jusqu'à présent ne sont que des façades de rocher, tandis que *Tépêkerman* (le château de la colline) est un rocher isolé, tout entier excavé et percé de jours tout autour, comme un colombier.

La roche de Tépékerman est comme l'avant-poste des formations crétacées vers les montagnes. Elle ressemble à un cône tronqué de 700 à 800 pieds au-dessus de sa base, et couronné par la roche crétacée du n° 6 (2). Les groupes 7, 8, 9 et 10 sont à jour sur la pente méridionale. La base (le n° 11) est une marne blanche ou bleuâtre sans pétrifications apparentes, dont les débris fendillés en mille sens et décomposés

(1) Voyez le plan de ce fort, *Krimskii-Sbornik*, p. 296. Il consiste en une muraille murée avec de la chaux, de 103 pas de long; à ses deux extrémités, elle s'appuie sur des tours rondes.

(2) Atlas, IVe série, pl. 6, fig. 9.

par petits fragments angulaires ont formé le talus rapide (1).

Un peu plus loin, à la hauteur de *Biassala*, paraît par-dessous le néocomien graveleux jaune et ses limites.

Tépékerman est à 5 verst de Katchikalène, et on y arrive par un vallon boisé, en suivant le crêt crétacé. Un sentier, probablement l'ancien chemin, contourne autour de la colline, et l'on monte sans trop de peine par le sud-est jusqu'au pied du rocher dont le pourtour presque circulaire est percé de mille cryptes divisées par étages : j'en ai compté jusqu'à dix au midi. L'on y monte par le pied du rocher, ou l'on y descend par la corniche élevée.

L'accès de la plate-forme du rocher était défendu par une muraille grossière, derrière laquelle je trouvai d'abord quelques cryptes qui regardent le nord : elles sont marquées dans mon dessin. De là, j'escaladai le rocher par une ruelle taillée en partie dans le roc vif, et j'arrivai ainsi sur la plate-forme un peu irrégulière, qui a peut-être 5 minutes de marche de diamètre.

Toute sa surface est percée de trous ou puits peu profonds, par lesquels des marches mènent dans l'intérieur des cryptes. Ces ouvertures à

(1) Il existe dans cette marne, près de *Tatarkoi*, au bord de la Katche, des puits de *savon fossile* (terre à foulon).

ras terre, sont aujourd'hui masquées par de hautes herbes, par des broussailles et par des ronces, et il faut être sans cesse sur ses gardes pour ne pas faire quelque chute fâcheuse.

Ces cryptes sans nombre connu (Soumarakof en compte 150 à une ou deux pièces), excavées à fleur de terre, m'ont paru n'être en partie que des caves. Peut-être que leur première destination a été de servir d'habitation; mais le luxe et le désir d'une demeure plus commode aura ramené les habitants au-dessus de terre; car beaucoup de pierres de taille semées ou restées sur place, et des décombres indiquent qu'on avait bâti des maisons par-dessus ces cryptes, qui n'avaient de lumière que par le trou carré qui servait d'escalier.

Les cryptes par contre qui bordent la corniche du rocher, paraissent avoir servi de demeures telles qu'elles : elles sont arrangées assez commodément; j'en ai visité le plus grand nombre. Des escaliers intérieurs ou extérieurs, comme à Inkerman et à Mangoup, menaient dans chaque logement, composé presque toujours de plusieurs pièces recevant toutes le jour par la façade extérieure du rocher.

En décrivant Inkerman, j'ai parlé du style général de ces cryptes. Tépékerman en offre les échantillons les plus variés et les mieux conservés, depuis la crypte la plus simple jusqu'à l'ha-

bitation la plus confortable, depuis la crypte informe qui n'est ni ronde, ni ovale, ni carrée, qui n'a qu'un *lit-niche*, et un foyer à goulette au milieu, jusqu'à celle où l'on trouve toutes les commodités de la vie. Mais nulle part de trace d'une architecture quelconque; rien de semblable aux palais d'Ouplistsikhé. Le troglodyte de Crimée n'a taillé que pour gagner de la place, sans songer nullement à une symétrie ou à des ornements; nulle part des pilastres, des corniches, des colonnes, des voûtes élégantes en dôme, en plein cintre, excepté dans les églises. Je n'appellerai pas non plus *décors*, les *lignes croisées* ou les *virgules*, restes des coups d'instrument qui sont restés sur les plafonds et sur les parois qui n'ont pas été autrement dégrossis. Enfin, point d'inscription, point de peinture, aucune sculpture même grossière.

Les portes en général sont pour des hommes de taille moyenne; les plafonds, plats ou légèrement cintrés, ne dépassent guère 7 pieds en hauteur; très-rarement ils atteignent 8 pieds.

Les portes en bois tournaient dans des formes ou creux circulaires, et on pouvait les fermer du dedans avec un bois, comme dans les maisons tatares. Sur une seule porte, j'ai vu un cintre taillé comme pour en relever la hauteur.

Le plus grand nombre de cryptes appartient à la forme toute simple ou à celle dont j'ai donné

le plan IVᵉ série, pl. 6, fig. 3. Elle mesure 20 pieds de large, 16 pieds de profondeur; outre son foyer, elle a au fond un long lit-niche, par-dessus lequel on passe pour entrer dans deux petits cabinets B, aussi munis de leurs lits.

Mais il est nombre d'appartements dont le plan ne suit aucune règle. Celui qui est à l'angle sud-ouest du rocher m'a frappé sous ce rapport, et j'en ai relevé le plan qui n'est rien moins que symétrique. Pl. 4, fig. 2.

L'escalier *n*, par lequel on y descendait, était taillé à ciel ouvert, dans l'épaisseur du rocher : il se ramifiait, et l'une de ses branches aboutissait à la pièce E, petit caveau bas avec la petite fenêtre *e*, qui laissait entrer le jour par la façade du rocher.

L'autre branche descendait à gauche plus bas dans un vestibule ou pallier, sur lequel donnaient deux portes; l'une est celle de la pièce A, de deux marches encore plus basse que le vestibule. Rien de plus irrégulier que la forme de cette chambre de ménage, entourée de cinq niches à lits, et éclairée par l'unique fenêtre *a*.

L'autre porte conduit à la pièce F, ouverte dans toute sa largeur comme une galerie suspendue sur le rocher en précipice; l'on y jouissait d'une vue admirable sur la vallée de la Katche. Je n'ai pu m'expliquer les trous ronds *b*,

autrement qu'à Mancoup, où j'ai supposé qu'ils servaient à y assujettir les amphores pointues.

Enfin, une autre et dernière crypte achèvera de donner une idée du goût des troglodytes taures : je l'ai choisie parmi les plus commodes, exposées au midi, sur une terrasse naturelle à mi-pente du rocher taillé en façade. L'on y a excavé une suite à plusieurs étages d'appartements différents, qui se suivent comme les maisons d'une rue, représentée ici par la terrasse naturelle qu'on a soigneusement nivelée.

L'un des appartements principaux se compose d'une pièce A, précédée d'une espèce de portique, avec une large porte qui donne sur la terrasse. Le côté oriental de ce portique est taillé en demi-cercle, comme l'abside d'une petite chapelle (1).

La pièce A, qui a 37 pieds de long, n'a pas toujours été aussi grande; elle était subdivisée en deux par une cloison en bois, dont on avait assujetti les montants dans plusieurs mortaises qui se remarquent dans un pilier et au plafond. La cloison venait aboutir près de la niche *c*, espèce de petit oratoire avec une fenêtre *e*.

L'intérieur de la partie retranchée ne renfermait qu'un lit-niche *a*, et point de foyer. Le

(1) Atlas, IVe série, pl. 6, fig. 1. Un plan avec deux coupes.

fond en avait été disposé au moyen de planches glissées dans des rainures, en cases *g*, pour y mettre du blé ou d'autres provisions.

Dans la grande pièce A, l'extrémité à droite était aussi occupée par une case *f* de 12 pieds de long, sur 18 pouces de large : mais celle-ci avait été ménagée dans le roc et n'avait que la profondeur nécessaire pour un lit : une petite famille entière y avait place, à moins que ce ne fût la couche du père et de la mère. Au reste, ils n'étaient pas plus au large que l'on ne l'est sur les troncs de chêne taillés en façon de lits en Iméreth.

J'ai pu suffisamment étudier ici les *trous b* et les poignées *c* énygmatiques dont le rebord des *lits-niches* et les angles des niches sont percés, et j'en reste à mon dire, qu'il servaient à y assujettir un rideau pour se garantir du froid. J'ai aussi retrouvé ces poignées dans les cryptes de Vardsie, sur les rives du Kour.

Le foyer qui mesurait 2 pieds de large, au lieu d'être hémisphérique, était aplati dans le fond et n'avait pas beaucoup plus d'un pied de profondeur : il n'avait pas de *goulette*.

Le plafond de la crypte ne s'élevait pas au-delà de 6 pieds. Le cabinet à coucher B, auquel on arrivait en passant sur le coin d'un lit-niche, était encore plus bas : sur les jambages de la porte sont encore les marques des trous carrés

dans lesquels on introduisait les bois destinés à la fermer par dedans.

Presque toutes les cryptes jouissaient d'une belle vue sur la vallée de la Katche; d'un grand nombre l'on voyait sans interruption l'horizon de montagnes qui, du Tchatyrdagh, s'étend jusqu'à Balaklava : ce coup d'œil est magnifique, et le Taure ne craignait pas là que quelqu'un allât bâtir devant lui pour lui masquer la vue.

Du sommet de la plate-forme, le paysage est encore plus grandiose, et mériterait une main habile pour copier ce panorama aussi superbe qu'instructif.

Ce qui était habitation ou appartement occupait le côté du rocher exposé du soleil levant au soleil couchant, et lorsque la ville des troglodytes se fut convertie au christianisme, il ne se trouva de place pour une *église* qu'au côté nord-est, où le rocher domine la muraille grossière de défense. Un heureux hasard peut seul faire découvrir cet antre sacré qui ne se distingue en rien, à l'extérieur, de la foule de ceux qui l'entourent.

J'ai donné, III[e] série, pl. 5, fig. 1 et 2, le plan et une coupe en long de la *crypte religieuse* qui tenait lieu d'église à la population de Tépékerman. Sa forme bizarre indique l'enfance de l'art chrétien pour cette population, et l'on n'y reconnaît ni nef, ni abside, ni tribune. Cette

pièce forme un carré long de 33 pieds dans un sens, de 19 dans l'autre : sa hauteur est de 7 pieds 8 pouces. On y entre par la porte *c* : descendant des marches jusqu'au banc *e* qui règne de trois côtés : ce banc sert de troisième marche. On se trouve alors dans la partie B de l'église qui remplace la nef, et qui entoure de trois côtés la portion A adossée au milieu du long côté qui regarde l'est, et réservée pour l'*autel*.

Cette espèce de *chœur* ou de lieu très-saint est fermé de trois côtés, à la manière grecque, par un inconostase. Le côté de devant se compose d'un soubassement orné de croix, sur lequel reposent quatre colonnes rondes, courtes, surmontées d'un chapiteau qui ressemble de loin au toscan. Le passage est libre entre les colonnes du milieu, où l'on avait adapté une des portes de l'autel *h*, tandis que l'espace vide sur les côtés avait été rempli par des tableaux, comme le prouvent les rainures dans lesquelles on les avait assujettis. Ce devant d'iconostase se répétait exactement pour le côté qui regarde la porte ou le nord, tandis que le côté opposé était fermé d'une simple boiserie.

Le *siége* du prêtre *f* avait été ménagé dans le roc avec un dossier et un appui.

Le sol de la nef se trouvait en partie dallé par les pierres des *tombes* T, taillées dans le roc : elles ont de 5 à 6 pieds de long, de 14 à 18 pouces

de large et autant de profondeur : la dalle entrait dans une rainure comme à Inkerman. D'autres tombes étaient excavées dans les parois du temple et fermées par des plaques placées de hauteur.

Au fond du temple, vers le midi, il existe à gauche une espèce de niche surmontée d'une fenêtre, et à droite un puits *g* dont la bouche est élevée de deux pieds au-dessus du niveau du sol. Je suppose qu'il était fermé par une pierre qui servait d'autel : l'image était peut-être représentée sur un grand cadre de pierre en relief qui est au-dessus du puits, et à côté duquel l'on voit les seules lettres sculptées que j'aie trouvées dans les cryptes de la Crimée (1). On y reconnaît des traits grecs dont il m'a été impossible de faire un mot : peut-être ce sont les quatre lettres ΘΕΟΣ. Quand à l'image peinte supposée, je n'ai pu en retrouver la moindre trace, et il est possible que je me trompe.

Le puits *g* communiquait avec une grande crypte profonde, creusée immédiatement sous l'église : vrai *charnier*, l'on y voit des milliers d'ossements entassés les uns sur les autres ; les têtes sont bien conservées. L'entrée par la paroi extérieure du rocher n'est qu'un trou carré par lequel on a peine à passer, et par où l'on jetait

(1) Atlas, IV[e] série, pl. 26 *b*.

les ossements, à moins qu'on ne les descendît par le soupirail que j'ai indiqué, qui devenait alors un vrai autel expiatoire. Les *tombes* des habitants de Tépékerman étaient pratiquées non-seulement dans l'église, mais aussi dans plusieurs autres cryptes voisines du temple, munies de tombes et de niches tumulaires comme l'église : elles sont remplies d'ossements, et le fond des cryptes en est aussi couvert. Il est probable que ces cryptes étaient autant de chapelles funéraires dans lesquelles on vendait des places à qui pouvait payer, et quand une fois les os étaient consumés, ou que la famille qui aurait pu faire des réclamations n'existait plus, on les en retirait pour faire place à d'autres. Au reste, ces chapelles ou caveaux funéraires ne diffèrent en rien de ceux qui entourent Cherson et les églises d'Inkerman.

J'ai traité peut-être avec trop de détails tout ce qui a rapport aux cryptes de la Crimée. Mais peut-on mettre assez d'importance à des monuments qui sont presque les seuls témoins d'une civilisation si antique, qu'elle remonte au-delà des bornes de l'histoire. Où irons-nous autre part étudier les mœurs des hommes, quand ils vivaient dans des cavernes, comme disent les mythes, et se nourrissaient de glands ? Il est de fait qu'une grande partie des populations de l'Asie, en devenant stables, ont commencé à se

créer des demeures dans des cavernes. Des antres devinrent leurs temples et leurs tombeaux. On sait quels magnifiques travaux l'Inde, développant fidèlement ces premiers rudiments d'industrie, a su exécuter. La Perse a ses tombeaux et ses villes cryptes qui font l'admiration des voyageurs. L'Egypte, la Nubie et l'Abyssinie ont aussi commencé par la crypte, et qui énumérera les temples, les nécropoles (d'abord villes des vivants), et les palais dont la patience des anciens habitants a su remplir les rochers? La Grèce a eu ses myrmidons, habitants des cavernes. Les rochers de la Sicile sont percés de villes cryptes du travail le plus ingénieux. La grande Grèce et les Etrusques se sont signalés par leurs tombeaux taillés en cryptes, et le labyrinthe de Crête a été le théâtre des premiers mythes de la Grèce. On connaît les belles cryptes de l'Asie-Mineure et même de la Thrace. Or, partout où l'on cherche l'origine de ces travaux innombrables qu'à produits l'art humain, partout l'histoire se tait, et partout les monuments sont plus vieux qu'elle. Le fait se prouve par la Bible elle-même.

En faisant venir des côtes méridionales de la Mer-Rouge les *Kaphtoriens* ou *Phéniciens*, en les faisant debarquer, comme nous l'enseigne l'histoire, au fond de la Mer-Rouge, à *Asion-Gaber*, sous la conduite d'*Edom*, sera-t-on

étonné que les Iduméens ou Edomites, descendants de colons troglodytes, soient restés *antricoles*, comme dit le traducteur de Strabon ?

Les antiques villes de l'Idumée étaient cryptes et remplissaient l'Arabie-Pétrée, principalement l'*Ouadi-el-Araba* et *Ouadi-el-Gor*, dans le prolongement de la vallée du Jourdain et de la Mer-Morte (1 .

Ces Edomites ou Phéniciens jouaient un grand rôle, déjà avant l'arrivée des Hébreux de l'Egypte, et leur commerce embrassait la Mer-Rouge et le golfe Persique ; pour étendre leurs relations mercantiles jusque sur la Méditerranée, ils fondèrent *Sydon*, *Tyr* : mais ils portèrent en même temps jusqu'au pied du Liban leur industrie troglodytique. La vallee septentrionale du Jourdain, le *Ard-el-Hule* fut perce de villes cryptes, parmi lesquelles se distinguèrent *Hatsor* et *Bostra*. Leurs habitants étaient fiers de leurs

(1) Heeren's, *Idee über die Politik*, *den Verkehr*, *und den Handel der vornehmsten Volker der alten Welt*, II B. Hérodote, liv. I, ch. I. Qui ne connaît le magnifique ouvrage de MM. de La Borde sur l'Arabie Pétrée, et les dessins des monuments cryptes si remarquables qu'ils ont donnés de ce pays? Chacun connaît aussi la grotte de *Makpéla* que le Héthiens, tribu de l'Idumée, vendirent à Abraham ; celles de *Makéda*, *d'Adoullam*, *d'Engheddi*, célèbres chacune par un trait de l'histoire des Hébreux. Jérusalem était étouré de cryptes funéraires.

demeures dans les rochers qu'ils envisageaient comme inexpugnables; c'est pourquoi Jérémie, chap. 49, v. 16, a dit : « La fierté et la présomption de ton cœur t'ont séduit, Edom, toi qui habites dans les creux des rochers et qui occupes la hauteur des coteaux : quand tu aurais élevé ton nid comme l'aigle, je t'en ferai descendre, a dit l'Eternel. » — « L'orgueil de ton cœur, » répète aussi Abdias, v. 3, « t'a séduit, Edom, toi qui habites dans les fentes des rochers, qui sont ta haute demeure, et qui dis en ton cœur : Qui me renversera par terre? » — Quant à Hastor, Jérémie, chap. 49, v. 30, continuant sa prophétie, ajoute : « Fuyez, éloignez-vous tant que vous pourrez, vous habitants de Hastor, qui avez creusé des cryptes pour y habiter... Nébucadnézar, roi de Babylone, pense à mal contre vous, et Hastor deviendra le repaire des dragons et un désert (1). »

Les contrée de *Dédan* (2) et de *Betanœa*, aujourd'ui *Bothin*, furent aussi pays de troglodytes.

Dans le pays de *Thobel* ou *Tubal* (la Géorgie) les plus anciennes capitales du pays, selon les

(1) Il paraît que les cryptes abandonnées d'*Hatsor* et des villes voisines servirent de demeure aux brigands qu'Hérode battit et poursuivit jusque dans leur repaire; Flave Joseph, *Guerre des Juifs*, l. I, ch. XII.

(2) Jérémie, ch. XLIX, v. 8.

chroniques géorgiennes, ont été des villes cryptes : telles étaient *Ouplistsikhé, Armasi.*

L'art de la crypte a été de tous temps en grande faveur en Arménie, où sont les cryptes innombrables de *Hrachegapert*, et les monastères d'*Aïrivank*, de *Kieghart*, etc.

L'on a vu sur les rives du haut Cyrus, les villes cryptes de *Vardsie*, de *Zéda-Tmogvi*, et tant d'autres reconnaissables à l'épithète de *Kvabi* (caverne) qui compose leur nom, *Artchiis-Kvabi*, *Vanis-Kvabi*, *Klthis-Kvabi*, etc.

En Colchide, dans la partie supérieure du cours du *Phase* des anciens (la Kvirila d'aujourd'hui) j'ai signalé le nombre infini de grottes abandonnées qui se concentrent autour de *Gvimé*. *Sémokvakana* (les hautes demeures) est le nom de ce district.

J'ai indiqué les cryptes de la vallèe de *Kévi*, dans le centre du Caucase, sur le versant septentrional les *Troglodytes* de Strabon, logés dans les hypogées qui entourent *Kislavodsk*, à peu de distance du Béchetau.

On voit de quelle importance est la crypte dans l'histoire de l'homme, et quelle place considérable elle a occupé dans son industrie. Il m'a paru qu'on n'avait pas attaché assez de valeur à cette branche d'étude, qui, si éloignée de nos mœurs, peut nous donner la solution de nombre de faits, de coutumes, sur lesquels

nous sommes restés dans une ignorance complète.

Baktchisaraï. — Tchsufout-kalé (Kirkor). — Vallée de Josaphat. — Monastère de l'Assomption. — Cryptes. Eski-Yourt.

Je conseille aux géologues qui voudront étudier quelques phénomènes intéressants, en se rendant à Baktchisaraï, de suivre la route directe, quoique la plus pénible.

Le cône isolé de Tépékerman est en face d'une grande et profonde entaille dans le grès vert, très-semblable, à son ouverture, aux cluses de Surène ou de la Katche; mais au lieu de passer d'outre en outre, elle se termine tout à coup par un impasse. Je remontai par un sentier cette fausse cluse, et bientôt escaladant de couche en couche l'amphithéâtre boisé, je me trouvai sur le plateau légèrement incliné au nord que forment les assises crétacées.

A peine avancé sur le plateau, au bord de l'impasse je trouvai un îlot de 100 pieds de haut de la roche à nummulites, qui est resté là isolé, ayant pour base les couches crétacées qui appartiennent au n° 2.

Quand on voit de pareils îlots (j'en ai déjà indiqué quelques-uns à Tcherkess-kerman) et par-dessous, pour piédestal, les couches de la

craie qui remplacent en Crimée la craie blanche de Rughen ou de Meudon, l'on ne peut s'empêcher de croire que tout le massif entier qui se compose du calcaire à nummulites et de la craie, n'ait été un jour un massif plein, à couches non interrompues, sans lacune, dans toute l'étendue de la formation. Quel phénomène donc a pu dénuder ainsi des surfaces si considérables et d'une si grande épaisseur? Je puis bien supposer que quelques parties du calcaire à nummulites sont plus dures, plus compactes, plus intimement cimentées que d'autres; mais cela n'expliquera pas comment nos pluies actuelles auraient pu dénuder et enlever d'abord les parties les plus tendres de ce calcaire, puis les couches supérieures de la craie, c'est-à-dire une épaisseur de roche plus ou moins dure de 150 pieds au moins d'épaisseur, tandis qu'elles les auraient laissées intactes à fort peu de distance, par exemple, sur le flanc septentrional du vallon de Baktchisaraï. Cette dénudation se reproduit dans toute l'étendue des assises crétacées, où le calcaire à nummulites avance rarement jusqu'au bord du crêt, mais où il fait un retrait plus ou moins considérable, ayant disparu avec les couches supérieures de la craie qui sont marneuses; le grès vert, qui est dessous n'ayant pu être enlevé et entraîné aussi facilement est resté seul, et forme les corni-

ches imposantes que j'ai si souvent décrites.

En continuant ma route, au lieu de suivre le sentier ordinaire qui mène plus à droite par la vallée de Josaphat et le monastère de l'Assomption, je descendis dans un ravin qui n'est pas moins remarquable que tout ce que je viens de décrire, en ce qu'il semble avoir été creusé par les eaux dans le roc vif, quoiqu'il y ait à peine un filet d'eau aujourd'hui. Nulle part je n'ai pu trouver les traces de fentes : partout le lit est solide et ne forme qu'une seule et même masse avec les parois du ravin qui sont moutonnées, c'est-à-dire que la surface en est par dos et par bosses. Les couches ainsi rongées sont celles du grès vert : l'on trouve ici de beaux fossiles.

Si telle est la route qu'un géologue peut suivre, il est certain que chacun ne s'amusera pas de roches dénudées, tristes et stériles. Alors on suivra l'autre sentier, ou l'on continuera à longer le pied couvert de broussailles de la muraille de grès vert, jusqu'à l'entrée de la cluse de Baktchisaraï. Mais cette entrée grandiose, quoique sans rivière, n'est pas celle par où les voyageurs arrivent communément.

Ils viennent directement de Simféropol, et parcourant une route de 30 verst, ils ne voient, à l'exception de la jolie vallée de l'Alma, longue de 2 verst, qu'une espèce de steppe sèche et sans arbres, qui augmente l'attente de ce que l'on

va voir. Mais on est déjà à la 30e verst, qu'on se demande encore où est ce fameux *Baktchi-saraï.* On n'aperçoit pas la fente profonde qui entrebâille les formations crétacées, et ce n'est que lorsqu'on est au bord du précipice que l'on voit la ville à ses pieds, dans sa cluse, entre deux parois de rochers, où l'on distingue une longue bande de maisons bizarres, confusément entassées les unes sur les autres, entre-mêlées de frêles minarets et de hauts peupliers groupés sans ordre et formant deux uniques rues irrégulières, serrées le long d'un ruisseau fangeux, le *Djourouk-sou.*

On y descend par un chemin escarpé, en saluant en passant l'arc-de-triomphe modeste qu'on avait érigé en l'honneur de l'arrivée de l'impératrice Catherine II, avec l'unique inscription : 1787.

Avant d'arriver au palais des khans, l'on traverse presque la ville entière en suivant la principale rue qui a au moins une verst de long. Les deux côtés, comme dans les villes de l'Orient, sont bordés de boutiques, où tous les métiers sont réunis par groupes. Quand on vient de l'occident, l'on s'amuse à voir ces figures qui nous paraissent grotesques, de tailleurs, de cordonniers, de boulangers, de serruriers, de bonnetiers, tous accroupis à la turque, et assidus à leur métier. Les marchands vendent pour la

plupart leurs marchandises les jambes croisées, et fumant leur pipe avec tout le flegme oriental. L'on ne voit pas une figure rire, partout le sérieux est le caractère du peuple tatare qui a conservé le privilége d'habiter exclusivement Baktchisaraï. Cette ville leur a été réservée lors de la conquête de la Crimée, ainsi que Karasoubazar.

Dans mes séjours, je suis entré souvent dans les cuisines tatares où l'on traite les passants à leur fantaisie, de têtes de mouton, de mouton bouilli, de mouton rôti par petits morceaux enfilés à une brochette, et qu'on appelle *tchislik ;* quand j'avais couru pendant tout le jour par des froids rigoureux et sans neige, au milieu des rochers, j'étais fort heureux de trouver encore quelque chose, soit soupe aux choux ou aux fèves, avec du *tchislik* pour me réchauffer ; un gobelet de *bouza* (bière de millet) terminait le festin, et telle était la modicité des prix, qu'après m'être rassasié, je n'avais dépensé que 20 à 30 cent.

Mon admiration a toujours été excitée à Baktchisaraï, par la multitude des fontaines qui murmurent à chaque pas. A l'heure de la prière, l'on voit en foule les vrais croyants y venir faire leurs ablutions avant de se présenter devant Dieu, se laver les pieds, les mains, la barbe. Des tasses en cuivre étamé sont attachées à des chaînes en cuivre à côté des gouleaux

pour la commodité de ceux qui veulent se désaltérer (1).

Rien n'annonce l'abord d'un palais, en approchant de celui des khans. Au sortir de la longue suite de boutiques, de cuisines, d'ateliers, de barbiers, et de tas de pots de terre qui encombrent la rue, l'on se trouve sans transition en face d'un quai en pierre qui contient l'eau noire du Djourouksou, qu'on passe sur un petit pont. L'on arrive ainsi au palais par une porte d'entrée qui partage en deux un long corps de bâtiment à un étage, à fenêtres grillées, peintes d'arabesques grossières rouges ou bleues, ayant pour tout ornement d'architecture une file de hautes cheminées, décorées et rangées régulièrement au bord du toit.

(1) De La Motraye, II, p. 42, prétend que l'eau de Baktchisaraï est plus légère que toutes celles de Tartarie et de Turquie. Il est certain qu'il est peu de villes aussi bien arrosées que Baktchisaraï. Pour une population de 9547 hab., elle ne possède pas moins de 119 fontaines dont 50 sont publiques; 56 appartiennent à des particuliers et 13 au palais, ajoutez-y 6 jets d'eau au palais et dans les cafés. 32 sources plus ou moins riches les alimentent. La plus riche fournit 43 fontaines à la fois; une seconde 17; une troisième et une quatrième, chacune 13; une cinquième 5; une sixième 2 : les autres sources n'alimentent chacune qu'une fontaine. Ces sources ont une température moyenne de 10° de R. P. de Koeppen, *Ueber 130 Quellen Tauriens*, p. 13.

Les vieux invalides qui gardent le palais se mirent sous les armes lorsque notre compagnie se présenta à la porte pendant l'été de 1832. Sur une lettre du gouverneur, on nous donna un des logements vastes et nouvellement restaurés, qui sont réservés pour les étrangers, dans ce même bâtiment qui longe le Djourouksou. L'ameublement en est à l'orientale, et consiste en ottomanes; une cheminée occupe le fond de la pièce. Les portes des appartements donnent toutes sur une longue galerie, siagréable dans les pays chauds, et où nous nous portâmes tous en masse pour respirer la fraîcheur et pour contempler l'ensemble fantastique du palais. C'est de là qu'est pris le dessin, représenté IIe série, pl. 63.

La galerie fait face à une grande cour, plus longue que large. A droite, avec toute l'irrégularité pittoresque de l'orient, se suivent plusieurs corps-de-logis qui font plusieurs rentrées et plusieurs saillies, et que nous avons visités en détail. Ceux qui voudront en étudier les détours et les labyrinthes, liront la longue et incompréhensible description du marquis de Castelnau (1). Il me suffira d'en faire comprendre l'ensemble par mon dessin.

Le sentier qui est marqué sur le gazon, se di-

(1) *Essai sur la Nouvelle-Russie*, t. III, p. 158.

rige sur l'angle d'une tribune en treillis, même à l'entrée principale percée à travers le bâtiment jusqu'à une seconde cour où l'on trouve à gauche la porte du palais, surnommée la *Porte de fer*, entourée de décors et de dorures à l'orientale (1). Un escalier, placé de côté, mène dans un *grand vestibule*, orné de deux fontaines, dont l'une, surnommée *Selsibil* ou la *Fontaine de Marie*, semble ruisseler par larmes au milieu des ciselures et des dorures (2). Elle est à

(1) Sur cette porte se trouve l'inscription suivante : « Le maître de cette porte, qui a acquis cette province, est le très-haut seigneur *Mengli-Ghéreï-Khan*, fils de *Hadji-Ghéreï-Khan*. Que le Seigneur Dieu daigne accorder la felicité suprême à Mengli-Ghéreï-Khan, ainsi qu'à son père et à sa mère. » Et un peu plus bas : « L'érection de cette porte a été ordonnée par le maître des deux mers et des deux provinces, le sultan *Mengli-Ghéreï*, fils de *Hadji-Ghéreï-Khan* (moi) le fils du sultan en 959 (1552). » Ce qui signifie que *Dewlet-Ghéreï*, petit-fils de Mengli-Ghéreï, qui monta sur le trône en 958 (1551 de J.-C.), avait fait restaurer cette porte que son aïeul Mengli-Ghéreï, fils de Hadji-Ghéreï, avait fondée vers l'an 1480, quand après la conquête de la Crimée, les Turcs l'en reconnurent le souverain. Murawiew-Apostol, *Reise nach Taurien*, p. 88. La traduction de M. Montandon est entièrement fautive, *Guide*, p. 211.

(2) Voici la tradution de l'inscription qui est sur cette fontaine : « Gloire au Dieu très-haut ! La face de Baktchisaraï est réjouie par la sollicitude bienfaisante du lumin ux *Krim-Ghéreï-Khan*. Il a d'une main prodigue étanché

gauche en entrant, et a inspiré le joli poëme de M. Pouchekine, intitulé la *Fontaine de Baktchisaraï.* L'autre fontaine est au fond du vestibule (1).

De ce vestibule on passe dans la salle du *divan*, dont la façade est masquée par la tribune en treillis, et dans le *pavillon des jets d'eau*, qui a si belle apparence au milieu d'un jardin en terrasse. L'intérieur du pavillon est éclairé par des vitraux de couleur; son plafond est doré, son parquet est de marbre; dans le milieu est un bassin carré également en marbre au milieu

la soif de son pays, et il s'efforce à répandre encore d'autres bienfaits si Dieu lui prête son secours. A force de peines et de soins, il a ouvert une excellente source d'eau.

« S'il existe une autre fontaine semblable, qu'elle se présente! Nous avons vu les villes de *Cham* (Damas) et de *Bagdad*, mais nulle part nous n'avons vu une pareille fontaine. L'auteur de cette inscription se nomme *Cheikhi.* L'homme dévoré de la soif lira ces paroles à travers l'eau qui ruisselle s'échappant d'un tuyau mince comme le doigt, et que lui diront-elles? — Viens, bois cette eau limpide, qui coule de la plus pure des sources; *elle donne la santé.* » Les lettres de ces derniers mots, réduites en chiffres, donnent l'année 1176 (1762 de J.-C.)

(1) On lit en lettres rouges l'inscription suivante : « *Kaplan-Ghéreï-Khan*, fils de *Hadji-Sélim-Ghéreï-Khan!* Que le Seigneur Dieu daigne leur pardonner à tous deux leurs péchés, de même qu'à leur père et à leur mère. » Murawiew-Apostol, *Reise nach Taurien*, p. 90.

duquel jaillit un jet d'eau à quinze branches. Pendant les ardeurs du mois de juillet, rien de délicieux comme de se reposer sur les coussins en velours qui forment divan autour du bassin.

Du pavillon on passe sur la *terrasse du jardin*, planté de rosiers, orné de belles eaux qui tombent en cascades de bassin en bassin.

Le vestibule, par un escalier, sert aussi de communication principale pour arriver aux grands appartements du khan, qui sont dans la partie du bâtiment auquel la tribune est adossée; là sont la *salle d'audience*, le *salon* et une série de pièces qui s'étendent jusqu'au Djourouksou, d'où le khan pouvait voir ce qui se passait dans la ville.

Un des amusements du khan était de se placer dans la *tribune* grillée : il voyait tout sans être vu et assistait à la revue de ses gardes, et aux jeux des gens destinés à ses amusements.

Derrière ces premiers bâtiments, autour de de la seconde cour dont j'ai fait mention, s'élevaient les *offices*, et plus loin le *harem* derrière le pavillon des jets d'eau, caché au milieu d'une petite cour serrée, entourée d'arbres.

De ce harem dépendait la *tour* ou *kiosque* qu'on voit s'élever au-dessus du pavillon des jets d'eau, l'étage supérieur auquel on montait par un méchant escalier était fermé d'un treillis, et les femmes du khan pouvaient assister de loin

sans être vues aux jeux et aux fêtes qui se donnaient dans la cour. D'ailleurs la vue d'en haut est ravissante sur la ville et le vallon de Baktchisaraï. Le khan faisait garder ses faucons dans cette tour.

En face de cette série de corps-de-logis, tous destinés aux jouissances de la vie, aux plaisirs, aux divertissements, aux pompes mondaines, se présente tout ce qui pouvait faire contraste et servir de modérateur et de contre-poids aux excès de la puissance, une *mosquée* et un *cimetière*, Dieu et la mort.

La *mosquée*, d'un bon style, est ornée de deux hauts minarets d'un beau travail. Le khan montait par l'escalier extérieur, ombragé d'un peuplier, à une tribune qui lui était réservée, et où les étrangers vont de nos jours assister aux prières et à la danse des derviches.

Un petit mur, percé de meurtrières, prolongement de la mosquée, sépare la cour de la terre du repos, qui porte les *dômes* funèbres dans lesquels sont déposés les corps des khans qui n'avaient qu'un pas à faire de leur demeure terrestre à leur demeure éternelle. Pallas nous a conservé les noms de ceux qui reposaient dans le premier et le second de ces monuments (1).

(1) Ces deux dômes existaient déjà en 1711. De La Motraye, *Voy.*, II, p. 42. Pallas nomme comme suit les khans

Quand j'y fus, il régnait dans ce cimetière, où l'on avait déposé aussi les serviteurs du khan, ses femmes, les prêtres de la mosquée, le plus grand désordre, et les broussailles et les ronces en faisaient un lieu repoussant, où l'on pouvait à peine reconnaître le portique élégant à colonnes que Pallas attribue à *Mengni-Ghéreï*. Aujourd'hui tout a été réparé, et par l'ordre de l'empereur Nicolas, le palais entier a été restauré et remis dans son état primitif, l'architecte Elson, auquel on a confié ce travail, ayant suivi scrupuleuse-

qui y étaient déposés : dans le premier dôme *Islam-Ghéreï*, † 1065 Hégire (1654); *Batyr* ou *Bahadur-Ghéreï*, † 1151 H. (1641); *Mehmet* ou *Mohammet-Ghéreï* III, † 1075 H. (1665). Dans le second dôme : *Adil* ou *Adel-Ghéreï*, † 1082 H. (1671). *Murat-Ghérei*, dépossédé en 1092 H., † 1093 H. (1682). *Safa-Ghérei*, † 1104 H. (1692); *Hadji-Sélim-Ghérei*, † 1116 H. (1704); *Dewlet-Ghéreï*, fils de Hadji-Sélim, † 1125 H. (1713); *Saadet-Ghéreï*, † 1137 H. (1724); *Kaplan-Ghéreï*, fils de Hadji-Sélim, † 1149 H. (1737); *Mengli-Ghéreï*, fils de Kaplan-Ghéreï, † en 1154 H. (1741); *Schlamet* ou *Sélim-Ghéreï*, fils de Hadji-Sélim, † 1156 H. (1743). En dehors des dômes il reste encore, dans des tombeaux particuliers : *Sélim-Ghéreï*, † 1161 H. (1748); *Arslam-Ghéreï*, † 1165 H. (1751), et *Krim-Ghéreï*, † 1166 H. (1752). Aucune de ces trois dates ne concorde avec la vie connue des khans. *Sélim-Ghéreï* est mort en 1167 H. (1753). *Arslam-Ghéreï* vivait encore en 1169 H (1775), et *Krim-Ghéreï* mourut empoisonné en 1183 H. (1769).

ment les traditions et les indications du style oriental. Rien n'a été changé, ni les peintures, ni les dessins grossiers et sans proportions, que l'on s'est contenté seulement de rajeunir. Le harem seul n'a pu subir cette restauration; abandonné et tombant en ruines depuis longtemps, il n'est resté qu'une ou deux cellules pour échantillon.

Au-delà des tombeaux, se groupent plusieurs bâtiments destinés aux *remises* et aux *écuries* du khan.

Le fond de la cour était fermé par un haut mur et par une belle fontaine de style mauresque que l'empereur Alexandre a fait construire. Ce mur ferme le plus bas étage d'un des côtés du jardin, dont les trois ou quatre terrasses étaient couvertes de berceaux de vigne, de noyers, de peupliers. Là sont les réservoirs qui alimentent les fontaines et les jets d'eau du palais.

Par-dessus le jardin, on voit s'appuyer sur la pente escarpée du vallon de Baktchisaraï, un immense cimetière et une partie de la ville. La porte qui ferme la cour de ce côté, y conduit au travers d'une allée de monuments : mais l'œil s'arrête bientôt sur un dôme élégant, adossé à l'angle supérieur du mur du jardin. Non-seulement sa forme attire les visiteurs, mais les légendes dont il est l'objet en ont fait pour ainsi dire un but de pélerinage : car, qui ne veut avoir

vu le *tombeau de Marie Potocka?* Il est de forme octogone, et assis sur un soubassement du plus bel effet, dans lequel est taillée la majeure partie de la petite porte richement ornée qui s'ouvre sous le dôme. Au-dessus de la porte, je copiai une inscription tatare en lettres enchevêtrées dont personne n'a pu encore me faire l'interprétation (1). Sur les huit côtés du tombeau se répètent deux pilastres étroits et acouplés; ils sont ornés de baguettes et de croix taillées en creux. Jusqu'à moitié hauteur, chaque face du tombeau est ornée de deux rangs d'arcatures mauresques, avec colonnettes. Le soubassement répété forme le couronnement du tombeau.

A Baktchisaraï, on s'accorde pour assurer aux voyageurs qu'ici repose Marie Potocka, et M. Pouchekine, en faisant commencer son joli poëme à la fontaine des larmes de Marie, le termine à ce tombeau. Cependant il n'y a rien de vrai dans cette tradition, pas même le fond, et le corps qui a été déposé dans ce tombeau si remarquable, est celui d'une femme chérie de Krim-Ghéreï, d'une Géorgienne nommée *Dila-*

(1) Atlas, IVe série, archéologie, pl. 29, fig. 1. Dans la planche supplémentaire, 29 *b*, l'on trouvera l'inscription du tombeau, avec une autre inscription d'Eski-Yourt, deux inscriptions coufiques de Naktchévan, et l'inscription de la porte de fer de Ghélathi.

ra-Bikez, morte vers l'an 1178 de l'Hégire (1764 de J.-C.). Ce qui a pu exciter ainsi l'intérêt général, c'est qu'elle était chrétienne, et, malgré cela, adorée de Krim-Ghéreï, l'un des meilleurs khans qui aient gouverné la Crimée : il monta sur le trône en 1758, et mourut empoisonné en 1769 (1).

Deux jeunes Polonaises m'accompagnaient lorsque je visitai pour la première fois ce tombeau aux derniers reflets du crépuscule : leur émotion était sans mélange, car elles avaient foi dans la tradition ; et qui n'aurait été ému à la pensée d'une jeune compatriote, belle, riche, enlevée par les ennemis du nom chrétien, livrée au vainqueur qui, à force de soins et de tendresses, veut lui faire oublier sa patrie ? Mais une Polonaise l'oubliera-t-elle renfermée dans un harem ? Toujours Marie versa des larmes, jusqu'au jour où elle retrouva le repos. La légende est charmante. Je voudrais qu'elle fût vraie.

Les khans de Crimée n'ont leur sépulture dans le cimetière du palais que depuis sa fondation par Mengli-Ghéreï vers l'an 1480. Les

(1) Les dates que donne Pallas, II, 581, sont erronées de toutes manières ; je les ai rétablies d'après ses propres indications : il dit que *Dilara Bikez* est morte cinq ans avant Krim-Ghéreï ; si celui-ci a été empoisonné en 1769, il s'en suit que Dilara a expiré en 1764 environ.

anciens khans, qui avaient leur résidence très-probablement à *Kirkor* (Tchoufout-Kalé), ont leurs tombeaux à l'entrée du vallon vers la steppe, autour du petit hameau d'*Eski-Yourt*. Quelques-uns sont remarquables par leur air antique : tel est celui que j'ai dessiné IV[e] série, pl. 29, fig. 2. Le bâtiment, de carré qu'il était par sa base, devient octogone par son sommet, les quatre angles de l'édifice se changeant en autant de contre-forts. La voûte, au lieu de former une coupole unie ou régulière, est composée de huit compartiments triangulaires qui se réunissent à leur sommet, comme dans la coupe d'un bonnet grec. Sous le sol se trouve un caveau où l'on déposait les cercueils. On y arrivait par une petite porte basse, précédée d'un portique, dont les côtés étaient travaillés en niches, comme les *maharabs* d'une mosquée.

L'inscription placée sur la porte, entre deux rosaces, est en lettres encore plus enchevêtrées que celles du tombeau de Marie Potocka. Personne n'a pu m'en donner la traduction : néanmoins elle doit être intéressante, et je ne désespère pas que quelqu'un ne la déchiffre un jour (1).

Deux autres ruines, rapprochées de ce monu-

(1) IV[e] série, pl. 29 *b*.

ment presqu'entier, indiquent des tombeaux à peu près pareils.

Près de ces *turbés* antiques, se groupent trois mausolées plus modernes et plus riches. Le plus beau, sans contredit, est celui qui est près de la mosquée d'Eski-Yourt. Il est construit dans le plus élégant style mauresque. Pallas l'a dessiné dans son Atlas, t. II, pl. 3, où il s'élève avec majesté à côté des autres monuments. Les fenêtres d'en bas étaient encadrées avec de beau marbre blanc, dont on a enlevé les plus belles pièces. Les sarcophages en marbre blanc d'une belle exécution, recouverts de dessins de fleurs et de rosaces en relief, ont été pillés. La toiture en fer a beaucoup souffert.

Les deux autres tombeaux, moins remarquables, qui forment groupe avec celui-ci, sont assez bien conservés : l'un est dans la cour de la mosquée; l'on a eu la précaution de murer dans les embrasures des fenêtres plusieurs belles inscriptions en marbre blanc pour les conserver.

Ces grands tombeaux, qui rappellent tous par leur forme et par leur style les tombeaux de Madjar, et ceux qui sont semés dans les ruines du versant septentrional du Caucase, sont entourés d'une masse considérable de sarcophages tant en marbre qu'en pierre ordinaire, épars çà et là, ou réunis dans des enceintes carrées mu-

rées, comme des tombes de famille : peu sont intacts. Je n'ai pas vu d'inscriptions ; celles qui y étaient ont reçu la destination que je viens d'indiquer. Ce genre de tombeau tatare est différent de celui d'à présent : les voûtes enfoncées dans le sol m'ont rappelé ce que j'avais vu à Eski-Krim (1).

L'entrée de la cluse de Baktchisaraï, par le côté de la chaîne taurique, ne ressemble en rien à celle qui vient de la steppe. L'immense portail qui s'ouvre laisse voir un vallon étroit, et partout des ruines, jusque sur le sommet des rochers. Cette cluse, comme les autres, a été fermée par une muraille, par un fort et par une ville crypte, placés comme les autres à l'issue qui regarde les montagnes, indiquant assez que le peuple qui les habitait venait de là, et qu'il se défendait contre les nomades de la steppe.

Les souvenirs les plus antiques des Tauro-Scythes se confondent avec des ruines très-modernes. Car le jardin et le palais de plaisance d'*Achelama* que le khan Krim-Ghéreï avait fait construire, occupaient tout le large du vallon. Les bâtiments étaient fort bas et entouraient plusieurs cours, dont la dernière était destinée au harem. Le jardin même n'était qu'une prairie

(1) T. V, p. 310.

avec une terrasse couverte de rosiers et un grand bassin au milieu duquel s'élevait un kiosque d'où le khan regardait ses femmes se baigner (1).

Achelama devait être reparé par l'ordre de l'impératrice Catherine II ; mais il paraît que le misérable état dans lequel s'est trouvé ce jardin, a fait renoncer à ce projet : car aujourd'hui c'est la plus triste des ruines ; on n'y voit absolument rien qui rappelle le séjour des souverains de la Crimée. Il tirait son nom d'*Achelama*, qui signifie *greffe*, de beaux jardins d'arbres greffés d'excellentes espèces de fruits, et dont il ne reste pas plus que du palais de plaisance.

A gauche du jardin détruit, l'œil considère avec étonnement, sur le rocher perpendiculaire et menaçant, une petite ville dont les maisons vont jusqu'à border le précipice. C'est *Tchoufout-Kalé*.

Il s'est fait, lors du déchirement de la cluse de Baktchisaraï, une fente secondaire dans le flanc gauche. Son écartement a isolé une portion de la corniche du rocher, qui s'avance comme un promontoire entre la vallée principale et le vallon secondaire. Il se termine en pointe

(1) *Voyages hist. et géogr.*, 3e partie. Extrait du journal d'un voyage fait au printemps 1784, p. 22.

émoussée, et va en se rélargissant. Il ressemble exactement à ceux de l'acropole de Mangoup, et de la Tour de Surène, et comme eux il a été fermé par une porte et par une muraille qui s'étend d'un précipice à l'autre.

J'y montai par un chemin tracé sur le flanc du rocher, et qui sert à la communication des habitants avec la route qui mène sur la côte méridionale. Au dedans de la muraille commencent les maisons basses bâties à la manière tatare; elles forment une rue principale, très-étroite, fort propre, ayant le rocher pour pavé et se terminant à une autre porte et à une autre muraille qui ferment la ville du côté de l'intérieur du promontoire. On compte 212 maisons qui sont habitées par des Juifs-karaïmes, venus d'Asie à la suite des Tatares et Mongols dans le treizième siècle. Ils sont tous marchands et ont leurs boutiques à Baktchisaraï, où ils passent la journée; ils remontent à la tombée de la nuit dans leur forteresse, dont ils ferment soigneusement les deux portes.

Ces Juifs-karaïmes rejettent le Talmud, et n'ont aucun défaut des Juifs polonais, le vol, l'effronterie, le mensonge, la bassesse, la saleté, la tromperie, quoiqu'ils leur ressemblent de figure. Leur séparation des talmudistes, selon quelques savants, remonterait à plusieurs siècles avant J.-C., tandis que les babbinistes préten-

dent que cette secte ne date que de l'an 750 de J.-C. (1).

Ils m'ont rappelé les Juifs de Koutaïs ; ils ont comme eux adopté le costume et les mœurs des peuples chez lesquels ils habitent : ils s'habillent à la tatare et parlent presqu'uniquement cette langue (2).

La synagogue est entourée d'un jardin, le seul de la ville ; les Juifs y célèbrent leur fête des Tabernacles.

Au milieu de la ville, près d'une ancienne porte, chacun visite un mausolée orné d'un élégant portique, cintré du côté l'ouest, et qui consiste en deux voûtes placées l'une sur l'autre. Ce *turbé* ou tombeau est consacré à *Nénéked-jan-Khanym*, fille de Tokhtamiche-Khan, morte en 841 de l'Hégire (1437-38 de J.-C.). La légende s'est emparée de ce monument comme elle l'a fait de Marie Potocka, et à travers la divergence des récits, il est presqu'impossible de remonter à l'exacte vérité.

(1) *Archives du nord*, en russe, mars 1827, n° 6, p. 97, et C. H. Montandon, *Guide*, p. 351. Murawiew-Apostol, *Reise nach Taurien*, p. 104.

(2) Atlas, IIIe série, arch., pl. 32, fig. 3. Intérieur d'une chambre des Juifs Karaïmes et Tchoufoutkalé. La population de Tchoufoutkalé se compose de 492 hommes et de 617 femmes, en tout 1109 habitants juifs. P. de Koeppen, *Baktchisaraï zur Zeit der Cholera*, 1830, p. 26.

Le marquis de Castelnau, qui se vante d'être un profond critique, et qui « se permet, au sujet « de ce tombeau, de rejeter toutes les versions « qui servent à endormir des Tatares, et que de « vieilles femmes, chroniques héréditaires, « transmettront d'âge en âge, jusqu'à ce que « l'amour du merveilleux soit éteint, » nous fait lui-même des contes à dormir debout, dans lesquels il mêle Tamerlan, la prise du Kaptchak, un jeune prince qui s'attire l'affection de Tamerlan et en reçoit le royaume conquis sur Tokhtamiche; une fille du khan dépossédé, jeune, belle et malheureuse, qui aime le successeur de son père, des amours contrariées, un mariage, des scènes de terreur, des époux poignardés, et un massacre affreux pendant que Tokhtamiche court après Tamerlan qui ravage la Russie. Il donne tout cela pour de la vérité historique (1). Or, notez que le Kaptchak a été conquis par Tamerlan en 1376 et 1395; que ce conquérant est mort le 19 février 1405 (2), et que la fille de Tokhtamiche est morte, selon l'inscription de son tombeau, en 1437 ou 1438 de

(1) Le marq. de Castelnau, *Essai sur la Nouvelle-Russie*, etc., III, p. 182.

(2) Chéréfeddin-Ali, *Histoire de Timour-Beg*, trad. de Pétis de la Croix, liv. II, ch. 23, liv. III, ch. 53, 54 et 55, liv. VI, ch. 30.

J.-C., c'est-à-dire l'an de l'Hégire 841. Pour concilier les faits, il ne se trouve qu'un petit anachronisme de 40 ans.

Une autre légende, que je ne garantis pas davantage que la première, raconte que la fille de Tokhtamiche s'amouracha d'un beau gentilhomme génois, selon les uns, ou d'un mirza tatare, selon d'autres. Son père ne voulant pas consentir à son mariage, elle prit la fuite avec son amant. Le couple amoureux se réfugia derrière les murailles imprenables de Kirkor. Un détachement envoyé à sa poursuite, ne put l'atteindre : une trahison fit tomber l'amant quelque temps après dans un piége que ceux qui le poursuivaient lui avaient dressé. Nénékedjan, qui savait le sort qui attendait celui qu'elle aimait, ne voulut pas lui survivre, et dans son déserpoir, elle se précipita du haut des murailles de la forteresse. Le père, affligé, fit ensevelir le corps de sa fille bien-aimée à Kirkor, et lui fit élever ce tombeau. Au dedans une inscription en fait connaître la destination, au dehors il est orné d'autres inscriptions arabes tirées du Koran (1).

(1) *Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland*, par A. Erman, 1 cah. 1841, p. 184. Berlin, Reimer. Mémoires d'archéologie d'Odessa. Pallas, *Voyage*, etc., II, p. 35 et 581. La première fois que Tokhtamiche parut à la cour de Tamerlan, c'était en 1376 : il avait au moins une vingtaine

Pallas et Clarke assurent que *Kirkor*, ancien nom de Tchoufout-Kalé, était en la possession des Génois lorsque Nénékedjan s'y réfugia (1). Le fait n'est pas prouvé. Le plus ancien auteur qui fasse mention de *Kerkri* (Kirkor) est Aboulféda (1341), qui l'a dite habitée par les *As*. En 1396, on voit un khan de *Kirkel*, combattre sur les rives du Don, contre Vitovt, grand-duc de Lithuanie. Vers l'an 1400, *Kirkor* était la capitale des khans de la Crimée; elle devait l'être encore quand on érigea le tombeau de Nénékedjan, en 1437. L'ambassadeur de la république de Venise, Ambroise Contarini, envoyé auprès d'Oussoun-Khan, roi de Perse, nous apprend que pendant son séjour à Kafa, en 1474, le khan de Crimée résidait alors dans la forteresse de *Kerker*. Après la chute et la ruine des Génois, en 1475, Mengli-Ghéreï-Khan était encore à Kirkor, et ce fut lui qui, à cette époque, descendit dans la vallée de Baktchisaraï pour y fonder le palais des khans et y ordonner la construction de la porte de fer dont j'ai rapporté les inscriptions. On ne sait quand les Génois auraient été maîtres de Kirkor; car une fois en leur possession, ils ne l'auraient perdu qu'après

d'années alors, puisque Tamerlan le mit à la tête d'une armée. En 1438, il n'avait pas moins de 82 ans!!

(1) Pallas, *Voy.*, II, p. 581. Clarke, *Voy.*, II, p. 86.

la prise de Kafa, en 1475, et c'est ce qui est contraire aux faits. Kirkor n'a pas plus été génois que Mangoup et qu'Eski-Krim.

Le nom de *Tchoufout-Kalé* (forteresse des Juifs) ne commença à être en usage qu'à la fin du dix-septième siècle, lorsque la population juive eut remplacé complétement la population tatare qui s'était établie à Baktchisaraï : mais ce nom n'est connu que des étrangers, et les Juifs entre eux ne se servent, dans leurs actes d'achats et de ventes, que de l'ancien nom de *Kirkor*.

L'on peut se convaincre que Kirkor a été beaucoup plus grand qu'aujourd'hui, par l'inspection de la partie du promontoire que n'occupent pas les Juifs. Elle est couverte de fondements d'édifices en pierre qui peuvent appartenir à une époque encore plus reculée que les khans et les Tatares (1).

Tchoufout-Kalé rentre dans la catégorie de toutes les villes cryptes placées à l'entrée des cluses crétacées, et dominées par des lieux de

(1) Selon de La Motraye, il y avait dans cette partie du promontoire un *puits* ou *citerne naturelle* construite en belles pierres et remplie d'une eau qui ne tarissait jamais. L'on ignore aujourd'hui où est ce puits qui a été sans doute bouché par les Turcs. Il lui parut antique. L'on gardait ici de jeunes chevaux à l'herbe pour les grands festins du khan ; on y avait mis aussi des cerfs : il n'en existe plus. *Voyage en Eur., en Asie*, II, p. 47.

refuge, fortifiés par la nature. Il a été habité de tout temps, et n'a pas joué chez les Tauro-Scythes un moindre rôle que Inkerman, Mangoup, Katchikalène ou Tépékerman.

La ville crypte était taillée au-dessous de la forteresse, dans les flancs du petit vallon. Les cryptes sont simples et semblables à celles que j'ai décrites. Devant l'une de ces grottes, je vis deux petites citernes creusées dans le roc, avec des ouvertures circulaires. Peut-être étaient-ce des *silos*? J'ai compté à peu près 50 cryptes de ce côté-là. Sur le flanc du promontoire, un sentier qui serpente parmi les cryptes, et qui est taillé en partie dans le roc vif, avec des degrés, menait des cryptes à la forteresse, en passant à côté de quelques sources qui fournissent seules de l'eau aux juifs. Des porteurs sont continuellement occupés à la transporter sur des ânes chargés de deux petits barils. Ce sentier est celui que suivent les marchands juifs quand ils vont à Baktchisaraï et qu'ils en reviennent le soir.

En face des cryptes vides, en paraissent d'autres dans le rocher opposé à la forteresse; elles sont aussi abandonnées, à l'exception du *monastère de l'Assomption de Notre-Dame*, dont le temple et les cellules sont encore cryptiques (1).

(1) Atlas, IIe série, pitt., pl. 46. Comparez avec la vue que donne C. H. Montandon, *Guide*, pl. n° 14. La grande

La vue que j'en ai donnée servira à faire comprendre ce que sont des cryptes, quand elles sont habitées; et quand on y a ajouté à l'extérieur des cloisons en bois, des murs, des toits, des escaliers, des galeries, etc., comme c'est ici le cas. L'on voit très-bien que ce monastère n'occupe qu'une très-faible partie des anciennes cryptes dont plusieurs devaient être immenses. Les éboulements des rochers ont fait crouler la plupart des façades, et il ne reste plus que la partie reculée ou le fond des cryptes, ouvertes ainsi à tous les regards. Une saillie de rocher, aujourd'hui couverte de buissons, servait jadis de rue pour l'étage supérieur qu'occupe le monastère; les Grecs riches aiment à se faire ensevelir sur ce sol sacré, et les croix blanches taillées en pierre désignent leurs tombes.

Le chemin principal qui mène à Baktchisaraï, plus long que le sentier, passe en tournant au fond du vallon du monastère, à côté du magnifique groupe de chênes qui remplissent l'extrémité du plissement du vallon. La surprise augmente en approchant, et le nom de *Vallée*

fête du monastère est le 15 du mois d'août : il se fait alors un concours prodigieux de pèlerins venus de toute la Crimée. Son nom, dans l'ancienne hydrographie russe (en russe), p. 16, est *Solontchouki*, qu'on prononce aujourd'hui *Salatchik*.

de Josaphat que lui donnent les Karaïmes, est justifié par le nombre considérable de tombes taillées en craie blanche, rangées sous les arbres et le long des sentiers. Leur teinte éclatante ressort sur les buissons et sur le gazon qui recouvrent ce jardin soigneusement entretenu. Les plus simples de ces tombes sont les plus anciennes; elles ont l'air de cercueils en pierre (1). D'autres, comme les tombes grecques, sont surmontées d'une forme de tour qui se répète chez les Karaïmes aux deux extrémités (2). Pallas les désigne sous le nom de *tombes-bicornes*. Sur quelques rares sarcophages, sont dressées sur le devant des plaques ornées de rosaces (3). Elles rappellent les cippes des tombes des Juifs polonais. La plupart portent des inscriptions hébraïques, dont les plus anciennes ici sont de l'an 5009 et de l'an 5013 du monde (1249 et 1253 de J.-C.) (4). A côté de ces tombes variées et élégamment taillées, il en est qui ne consistent qu'en amas informes de pierres entassées : c'est la sépulture du pauvre.

J'ai dessiné, IIe série, pl. 46, l'aspect général

(1) Atlas, IVe série, archéol., pl. 30, fig. 7.

(2) Id., id., fig. 8. Tombe bicorne ancienne, fig. 9. Tombe bicorne plus récente.

(3) Id., id., fig. 10.

(4) P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 29 et 308.

de la vallée de Josaphat, au travers des chênes : dans le lointain à droite, l'on distingue la porte d'entrée, avec une partie de la muraille ruinée, derrière lesquelles se cache Tchoufout-Kalé.

A la jonction du petit vallon du monastère de l'Assomption et de la vallée de Baktchisaraï, près d'un médressè ou gymnase tatare, s'élève un tombeau richement orné, que j'ai dessiné IIIe série, pl. 28. Il est dans le style des monuments de Madjar et d'Eski-Yourt, et consiste en un portique qui précède un dôme. Les côtés du portique sont occupés de chaque côté par un maharab (niche de l'iman), comme au vieux tombeau d'Eski-Yourt. Ces maharabs rappellent celui de la forteresse de Soudak. Tous les ornements, ainsi que ceux de la voûte en ogive mauresque ornée de caissons, sont taillés en craie blanche, comme les tombeaux de la vallée de Josaphat.

M. Montandon indique ce mausolée comme celui de *Mengli-Gherei*, reconnu khan de Crimée en 883 de l'hégire (1478) par Mahomet IV, et mort en 911 de l'hégire (1515). Ce tombeau est plus beau que sa vie, tissu de cruautés, de fourberies et de rapines (1). Il avait fondé le médressè voisin, appelé *Salatchik-Médressè*, qui

(1) Le marq. de Castelnau, *Essai sur l'hist. de la Nouv.-Russie*, t. I, p. 228.

peut contenir cent dix étudiants. L'édifice, construit en pierre, est divisé par petites cellules, où se logent jusqu'à dix individus qui s'associent pour la nourriture et ce qui tient à leur ménage. Les professeurs sont des effendis qui enseignent la religion, un peu d'histoire, de calcul et d'astrologie (1).

Formation crétacée à Baktchisaraï. — Néocomien à Mangouche. — Cratère d'éruption de la Badrak et de l'Alma.

Baktchisaraï n'est pas seulement intéressant sous le rapport historique et archéologique; mais il l'est surtout sous le point de vue géologique : Baktchisaraï et ses alentours m'ont servi de type dans la distribution des étages crétacés en Crimée, et dans la fixation de leurs caractères.

Les étages inférieurs que j'ai si souvent nommés, de n° 6 à n° 10, constituent les deux murailles qui forment la cluse principale. Ici, de même que le long du *crét*, les couches ascendent dans le sens de la chaîne taurique; c'est pour-

(1) C. H. Montandon, *Guide*, p. 216. Il cite encore deux autres médressès à Baktchisaraï renfermant l'un 70, l'autre 115 étudiants. — Total 295 pour les trois.

quoi les ouvertures des cluses de ce côté-là sont si majestueuses; c'est pourquoi le promontoire de Tchoufout-Kalé est si imposant, et tellement inabordable de toutes parts : mais ces mêmes couches s'abaissant vers la steppe, les flancs de la cluse diminuent de hauteur, et la cluse disparaîtrait bientôt si d'autres couches de la craie ne s'élevaient vers ce soubassement pour en prolonger l'encaissement.

Cependant ces couches supérieures étant toutes d'une nature marneuse, elles forment au lieu de murailles des talus plus ou moins inclinés, terminés par de nouvelles couches solides et compactes, celles du calcaire à nummulites dont les massifs rongés couronnent le côté septentrional du vallon de Baktchisaraï d'une manière si extraordinaire, qu'elle frappe tous les voyageurs (1).

C'est dans ces talus accessibles à l'étude, qui dominent la ville, que j'ai étudié pendant plusieurs jours, cherchant des limites que j'ai fixées dans le tableau ci-joint, auquel j'ajouterai les remarques suivantes :

Les *nummulites* sont combinées avec une

(1) Voyez un échantillon de cette corniche bizarre, dans le dessin que M. C. H. Montandon a donné de la cour du palais de Baktchisaraï, *Guide du Voy.*, pl. nº 13. Voyez aussi le type d'une cluse, comme celle de Baktchisaraï, Atlas, Vº série, pl. 14, fig. 2.

DES FO

CALCAIRE A NUMMULITES.

N° 1.	Ca	Conoclypus conoïdens, Ag. — Du Bois, Ag. Amblipygus latus, Ag. Nummulites irregularis, Desh. — distans, Desh. — polygiratus, Desh. — rotularius, Desh. — placentula, Desh.
N° 2.	Mar grise, de 2 à	Belemnites mucronatus. Nummulites.
N° 3.	Mar à 13 c	
N° 4.	Mar bullifo	Pantacrinites, nov. spec.

céph.

[illegible]
— striata, Goldf.
— micropora, Goldf.
Scyphia Oeynhausii, Goldf.
— furcata, Goldf.
Manon capitatum, Goldf.
Scyphia reticulata, Goldf.
Meandrina.
Turbinolia.
Serpula.
Lithodendron.
Pavonia?
Fungia discoïdea, Goldf.
Belemnites, plus. esp.

masse blanche crayeuse de différente densité, qui se brise par éclats : elle ne résiste pas aux intempéries de l'air ; elle s'altère facilement, et par sa destruction, donne au calcaire ses formes arrondies, de têtes, de boules, de dômes et de tours. Les cavités y sont fréquentes par la même raison.

L'*Ostrea latissima* Desh. (1), comme l'indique le tableau, commence dans la partie inférieure du calcaire à nummulites et descend à travers le n° 2, jusqu'au milieu du n° 3. Ce fossile seul suffirait pour prouver que le calcaire à nummulites est plutôt crétacé que tertiaire.

Lorsque l'*Ostrea latissima* cesse, commence l'*Ostrea vesicularis*, peuplant les n°s 4, 5, 6, 7 et 8 : c'est une vraie substitution qui se renouvelle plus bas encore, où l'*Exogyra columba* succède à l'*Ostrea vesicularis* pour les n°s 9 et 10. L'*Exogyra couloni*, le caractère essentiel du néocomien, se concentre dans le n° 12.

Il n'est aucun fossile qui vive à travers tous les étages crétacés du néocomien, au calcaire à nummulites : tous sans exception ont une existence partielle, qui se réduit à un nombre plus ou moins grand des étages que j'ai marqués. Les genres seuls ont le privilége de subsister à tra-

(1) *Ostrea gigantea*, Sow., Brander etc., de Verneuil, *Mém. géologique sur la Crimée*, p. 19.

vers la formation entière : encore tous n'ont-ils pas cette étendue d'existence. Si les genres *Terebratula*, *Ostrea*, *Pecten*, ont des représentants dans toutes les couches, l'on voit les *ammonites* disparaître complétement lorsque le *nummulites* commencent.

Ceci prouve combien il est difficile de fixer des limites rigoureuses à une formation quelconque, en niant toute identité, et en jetant l'anathême contre tout fossile qui oserait franchir les limites que nous avons prescrites. Il est facile d'admettre des époques de mort générale, de destruction de tous les êtres sans rémission; mais dès qu'on vient à l'application de pareilles théories absolues, que de difficultés, que d'impossibilités, qui viennent de ce que nous envisageons Dieu comme un rigoriste applicateur de nos règles, sans faire la part de la largeur, de l'ampleur des limites qu'il a données à toutes les méthodes d'existence, de la flexibilité qu'il a imprimée à sa matière organique, variable à l'infini, et des moyens sans nombre qu'il peut employer pour arriver à l'accomplissement de ses fins. Notre esprit aime à généraliser et lutte sans cesse contre les individualités qui gênent sa marche bornée, lot de l'imperfection. Pour Dieu, rien n'est général, rien n'est particulier, les modifications, les exceptions, les variétés, ne sont pas plus pour lui que les individualités,

parce que si sa sagesse est sans bornes, sa science l'est aussi. N'avons-nous pas la preuve que des éléments chimiques les plus simples, il arrive aux combinaisons les plus variées, et qui mettra des bornes aux mille millions de formes dont il revêtira un simple principe de vie? Admettons, si l'on veut, jusqu'à un certain point, des non-identités relatives dans les espèces, mais sans nous prononcer sur des non-identités absolues. Ne disons pas que le fait prouve qu'il a été impossible à la Divinité de reproduire à des époques géologiques successives, les mêmes espèces, puisqu'elle reproduisait les mêmes genres. Ne parlons pas de limites absolues des formations, de déluge, d'hiver, de feu, de mer, de généralité absolue. Admettons-le quelquefois en principe d'examen, mais jamais en pratique : ce serait se fermer le chemin vers toute science divine. C'est assez dire combien une théorie qui admet d'une manière absolue, une solution de continuité d'existence dans la totalité des êtres, aux limites géologiques, est encore loin d'être prouvée.

Quant à la nature minéralogique des étages que j'ai indiqués, elle est, à peu de variétés près, la même dans presque toute cette partie de la Crimée.

J'ai dit que les groupes supérieurs au n° 6 étaient marneux. Le n° 4 se distingue par un air bulliforme ou amygdaloïde; la marne en se

délitant forme des corps ronds ou oblongs. Cette marne est brillante et paraît micacée. Le fer sulfuré n'est pas rare en rognons qui ont aggloméré des fossiles.

Le n° 6 forme huit à neuf énormes bancs réguliers, bien distincts, d'une teinte jaunâtre; ce sont les derniers dépôts du grès vert proprement dit. Les couches inférieures de ce groupe prennent une apparence blanchâtre, résultat de l'abondance de l'élément crétacé moins mélangé de chlorite. Ce groupe fournit d'excellentes pierres de taille, d'une solidité qui étonne en considérant sa nature crayeuse. La grande mosquée du palais et les principaux édifices de Baktchisaraï en sont construits. On en a fait usage pour les tombes de la vallée de Josaphat, de Katchikalène; c'est la même que celle qu'on exploite sous le nom de *pierre d'Inkerman*, pour les constructions de Sévastopol, et qu'on a exportée sur la côte de Crimée pour une foule de monuments, la mosquée d'Aloupka, les tombes de Laspi, etc.

Le n° 7 est plus marneux, se délite par conséquent plus facilement. Le vrai grès vert commence avec le n° 8. Sa nature grenue et sa teinte chloritée lui donnent l'apparence d'une molasse suisse, et l'on ne peut rien trouver de plus identique avec les grès verts de l'Europe occidentale et avec ceux des bords du Dniépr près de Boutchak. Son épaisseur est variable. Là

abondent les gryphées, les bélemnites, les nautiles; les peignes sont encore rarissimes ici.

C'est tout le contraire dans le n° 9; tantôt marneux, tantôt grès chlorité, où l'on est étonné de voir une pareille abondance de peignes de plusieurs espèces entassés les uns sur les autres, et remplissant pêle-mêle toute la couche avec les autres fossiles du tableau. Rien d'usé, de brisé dans ces témoins organiques. Parci-parlà paraissent quelques-uns des noyaux turrités d'un fossile d'origine étrangère, dont j'ai parlé plus haut.

Dans le n° 10, se trouve exclusivement l'*Ostrea biauriculata et* l'*Exogyra columba;* les oursins et les polypiers de différents genres y abondent.

Ces groupes, du n° 7 au n° 10, étant rongés par l'air, présentent le plus singulier effet; car les coquillages ayant résisté plus que la roche, on les voit à nu et à moitié dégagés sur la surface du rocher qu'ils hérissent. Ici l'étude est facile. D'ailleurs, une multitude de tubes en apparence coralliques, et de 4 lignes de diamètre, se croisent en tous sens dans les n°s 8 et 9.

Enfin, remarquons que les groupes des n° 7 à n° 10, étant plus facilement entraînés ou détruits que le n° 6, qui repose dessus, il se fait dans cette dernière roche des fentes qui déterminent tout à coup des éboulements de blocs im-

menses, qui hérissent pittoresquement le fond de la vallée ; dernièrement une catastrophe pareille a écrasé un grand troupeau de moutons.

Pour étudier le n° 11 et le n° 12, notre *néocomien*, il faut sortir de la cluse et s'avancer dans la combe vers le pied de la chaîne Taurique. J'en ai marqué la limite dans ma carte par le vallon de Chouli, par Adeim-Tchokrak, Biassala. En montant de ce village vers Mangouche, on trouve au-dessus du schiste une roche sablonneuse, jaune, comme la pierre jaune du néocomien à Neuchâtel. Elle est quelquefois pétrie de gros gravier et devient un poudingue rempli de pétrifications. Mais nulle part, en Crimée, le néocomien n'obtient un développement plus intéressant, plus riche en faits nouveaux et faciles à étudier, qu'à Mangouche et sur les rives de la Badrak et de l'Alma.

Mangouche se reconnaît de loin à deux collines semblables à des cônes tronqués. Ces collines sont là comme les postes avancés de la formation crétacée. Elles se composent, ainsi que le fond du sol qui s'étend jusqu'à la chaîne Taurique, en schiste du lias, semblable à celui de la côte, le même qui supporte les roches calcaires jurassiques. La Katche jusqu'à Biassala, la Badrak jusqu'à Mangouche, l'Alma jusqu'à Karagatche, sont encaissées par ce schiste en dos et en contreforts. Il

est contourné dans ses couches comme il l'est généralement le long de la côte.

Les deux collines coniques de Mangouche méritent qu'on les étudie sous ce rapport (1). On voit les couches du schiste monter, se briser, redescendre et remonter comme les vagues de la mer.

Sur ce schiste ainsi contourné et révolutionné repose l'étage du néocomien dans une horizontalité presque parfaite. C'est un calcaire jaune, sablonneux, dans lequel se trouve un banc de sable aussi jaune, rempli de fort beaux fossiles (2). Cette formation fait corniche au sommet de la colline, et sa teinte tranche sur le noir du schiste.

Le néocomien, en reposant ainsi immédiatement sur le schiste, en a enclavé les têtes redressées des couches qui hérissaient le fond de la mer; mais on ne voit pas d'altération, ni d'usure à ces têtes de couches, ce qui prouve que le dépôt du néocomien a dû se faire dans une mer assez profonde. D'ailleurs, il n'y a pas de cailloux roulés dans le néocomien, sauf quelques petits échantillons arrondis de quartz blanc.

(1) Atlas, Ve série, coupes et plans, pl. 13.

(2) Ce lit de sable jaune repose immédiatement au-dessus d'une couche de calcaire jaune de 2 pieds d'épaisseur qui le sépare du schiste.

Enfin, le néocomien n'a pas partout la même épaisseur; en nivelant le fond de la mer, il a d'abord rempli les creux, et par conséquent il présente plus de couches dans ces endroits-là que sur les reliefs du sol.

Maintenant, comment ces deux collines de Mangouche se trouvent-elles là isolées? car l'étage néocomien a été un jour continu, et aujourd'hui on le voit brisé et disloqué comme des glaçons qui nagent à l'aventure. Des ravins de 3 à 400 pieds de profondeur, taillés dans le schiste, les séparent, et à côté des deux lambeaux qui couronnent les collines *a* et *b*, l'on en voit d'autres (la colline *c* par exemple) qui sont à des hauteurs bien différentes, quoique les membres de la corniche néocomienne, qui a ici environ 20 à 25 pieds d'épaisseur, correspondent, trait pour trait, détail pour détail, d'un lambeau à l'autre. Dans un des dessins de la planche 13, j'ai cherché à faire ressortir ces niveaux différents : mais le fait devient encore plus sensible quand on poursuit les allures du néocomien au-delà de la Badrak, jusqu'à l'Alma.

Le néocomien, toujours reposant sur le schiste, recommence au-delà de la Badrak; mais bientôt, par une transition extraordinaire, on le voit passer sur le dos des porphyres, et formant de sa corniche déchirée une suite de murailles à pic jaunes, irrégulières, il circonscrit un golfe

de 2 ½ verst de diamètre, que la nature des roches porphyriques qui le remplissent, me font comparer au cratère d'éruption d'un volcan.

Au fond du golfe, du point que les Tatares appellent *Dongouz-Koba* (la caverne du cochon), à la montagne de *Bakla*, l'étage néocomien qui a 15 pieds d'épaisseur environ et 500 pieds de hauteur au moins au-dessus de l'Alma, s'incline doucement sous un angle de 10° à 15° pour passer sous la craie du mont Bakla, et sur cette distance de plus d'un verst, il ne perd rien de sa régularité, quoiqu'établi sur le porphyre amygdaloïde, dont le niveau est uniforme comme celui du néocomien.

En voyant une chose pareille, on dirait une masse qui a coulé comme de la lave, et qui s'est nivelée comme de l'eau en formant des couches successives, et en prenant même une apparence feuilletée. Mais comment arrive-t-il alors que de grandes masses de porphyre aient pénétré dans le calcaire jaune, l'aient fendu pour remplir les fentes et empâter même des fragments du calcaire? Cependant on ne remarque que peu ou point d'altération aux points de contact du porphyre pétri d'amandes de silex calcédoine, mêlés à la masse amygdaloïde.

Il ne faut qu'examiner ici le néocomien pour se convaincre que la métamorphose causée par

les roches ignées n'a pu être considérable. Car, sauf les failles, les couches ne sont point fissurées ou disloquées dans leur intérieur. Le rocher néocomien entier est composé de polypiers en gâteaux qui sont entassés les uns sur les autres et dans le plus bel état de conservation. Ils peuvent rivaliser avec ce que nous trouvons de plus beau dans notre néocomien neuchâtelois. On voit qu'il s'en est fait sur place un dépôt, auquel il s'est mêlé peu d'huîtres, de peignes et d'univalves. Un sable jaune calcaire, brillant à la cassure, sert de ciment. On peut retirer facilement les fossiles de ce sable. Quelquefois la coquille a disparu et il n'est resté que le moule, comme c'est le cas pour les *Melania heddigtonensis* Sow. Mais le moule est entouré de sable qui ne remplit pas l'intervalle que la coquille en disparaissant a laissé.

Nulle autre roche crétacée ne repose sur ces bancs et lambeaux de néocomien, dont la surface a été complétement dénudée. On peut marcher ainsi sur le néocomien, et suivre sa limite avancée jusqu'à l'Alma, où une nouvelle page à étudier doit arrêter le géologue. C'est en gros une répétition de ce que nous venons de voir sur la Badrak, un cratère d'éruption, dont le néocomien forme la corniche, mais avec des variantes qu'il est nécessaire de signaler.

À *Karagatche*, immédiatement sur la rive

gauche de l'Alma (voyez la coupe de A à B, pl. 13), les couches du néocomien que j'ai signalées à Mangouche et à Dongouz-Koba, avec leur surface dénudée, reposent immédiatement sur le porphyre amygdaloïde épanché; mais lorsqu'on suit cette couche en descendant l'Alma, on la trouve recouverte par quelques couches d'une marne blanche schisteuse, puis par d'autres couches de schiste noir, les deux sans pétrification quelconque, séparant le premier banc de néocomien d'un second banc où, dans une masse jaune ferrugineuse, la nature s'est plu à entasser avec profusion les plus beaux fossiles néocomiens. Tels sont des ammonites, des hamites, des nautiles, des térébratules, des pleurotomaires, dont l'ensemble rappelle les espèces et les formes des fossiles du néocomien neuchâtelois (1).

La position respective du néocomien ressort encore mieux, en poursuivant son exploration jusqu'à la cluse de l'Alma, où paraît, comme je l'ai signalé à l'occasion des terres à foulon d'In-

(1) Les espèces parfaitement identiques avec le néocomien neuchâtelois sont : l'*Exogyra Couloni* (Aquila), le *Nautilus radiatus* Sow., qui est très-rapproché de l'*elegans* de Neuchâtel et du Mormont, la *Terebratula biplicata*, la *Terebratula vicinalis*, la *Pleuromya plicata* Ag., le *Discoidea macropyga* Ag., le *Cidaris clunifera*, le *Cidaris vesiculosa*, etc.

kerman, un grès très-tendre, puis 40 pieds d'épaisseur d'un schiste noir recouvert de la terre à foulon (1). Tel est mon n° 11 crétacé, soit le deuxième étage de la craie interposé entre le néocomien et le troisième étage qui comprend tout le grès vert.

En considérant la nature des différents terrains qui reposent sur le banc solide du néocomien jusqu'au grès vert, l'on ne s'étonne plus de voir les dénudations si complètes sur plusieurs points que j'ai indiqués : toujours est-il qu'il faut qu'une cause ait agi puissamment pour cela.

Mais ici je remarque combien l'étage du grès vert qui avait acquis un si grand développement d'Inkerman à Baktchisaraï, à déjà perdu de son épaisseur et de son importance à une si petite distance de Baktchisaraï : il ira encore en diminuant vers les rives de Salghir à Simféropol. Ici, il est représenté par une dizaine de pieds d'épaisseur de craie chloritée, remplie de petites bélemnites, et d'un nouveau genre de fossiles.

Par contre, le quatrième étage crétacé qui représente la craie blanche de Meudon et de

(1) Ce schiste noir est sulfureux et sans pétrification. Il paraît que c'était là que gisaient les lignites de l'Alma qu'on a prises pour de la houille.

Rughen (mes n.os 2, 3, 4 et 5), n'a rien perdu de son extension. C'est une marne blanche, dure, à cassure concoïde, teinte par le fer et mélangée de couches bleuâtres. Même distribution de fossiles qu'à Baktchisaraï. Une couche riche en *Podopsis*, en *Inoceramus Cuvierrii*, quelques belemnites viennent d'abord; puis abondance d'*Ostrea vesicularis*, qui cesse quand paraît l'*Ostrea latissima* Desh. Ce fossile passe dans le calcaire à nummulites qui recouvre immédiatement la craie, en prenant ses formes rongées et bizarres. Sur la rive droite de l'Alma, j'ai visité une grande et belle grotte avec une coupole au fond, laissée par la nature, à l'angle même où la couche du calcaire est brisée pour former la cluse de l'Alma (1).

Au-dessous de la grotte sont les puits de savon fossile ou de terre à foulon (*Kéfé-kill.*)

Sur cette rive droite, le néocomien qui borde la partie crétacée faisant face à Karagatche, est d'abord semblable à celui de l'autre rive, et repose aussi immédiatement sur les porphyres; mais sur la petite colline de *Bellevue*, adossée à la campagne de Sobla (Sabli), le porphyre a fendu la roche néocomienne qui est pénétrée

(1) Le village de *Kabaza*, qui est au pied du rocher où est la grotte, a emprunté son nom de cette particularité : *koba* signifie *grotte* en tatare.

dans tous les sens d'un porphyre noir extrêmement pesant. Le schiste a été traité de la même manière.

Dans la direction de la vallée du Salghir, les collines couronnées de néocomien montent jusqu'à une hauteur de 3 à 400 pieds au-dessus de l'Alma, et traversant le ruisseau *Tache*, elles vont rejoindre la corniche de néocomien, auquel le ruisseau de Kourtsi sert de limite (1).

En avant de cette limite continue, se trouvent aussi, comme à Mangouche, des lambeaux isolés de néocomien, placés en avant du système sur les sommets des collines de schiste. Il est fort possible qu'il y en ait davantage que je n'en ai marqué : car les noms des deux châteaux ruinés de *Saramanbache-Kalé* et de *Sarisap-Kerman*, dans la composition desquels entre le mot tatare *Sari*, jaune, indiqueraient que ces forts sont construits sur du néocomien (2).

Ma description jusqu'ici a été assez explicite pour avoir démontré que le groupe crétacé, et principalement le néocomien, ont été exposés à des altérations sans nombre, telles que dénudation, dislocation, soulèvement, brisure, qui seraient énigmatiques, sans la présence des

(1) Tome V, p. 402.
(2) P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 318.

agents qui les ont opérées. Cela n'est pas douteux. Mais comment et quand ont-ils agi? C'est une question à laquelle il est plus difficile de répondre.

D'abord, que j'explique la nature de ces agents.

Dans le *cratère de l'Alma*, entre Karagatche et la colline de Bellevue, la partie inférieure de la roche ignée ressemble assez au granit ophitique du Kastèle, vulgairement appelée *Grünstein* : à côté, sur la rive droite, au pied de la colline a surgi un jet basaltique, dont les prismes réguliers à six pans, d'environ un pied de face, sont couchés horizontalement : leur direction est dans le sens transversal de la rivière. La couleur de ce basalte est bleuâtre; il est accompagné d'autres jets non prismatiques, d'un basalte noir d'une pesanteur relative considérable.

Avec ce granit et ce basalte paraissent des masses considérables de porphyre amygdaloïde dont la pâte est remplie de grains gros comme des pois de *zéolithe*.

D'autres jets isolés percent à travers le schiste en remontant l'Alma : j'en ai observé jusqu'à *Bêchev*. Ce sont encore du porphyre amygdaloïde et surtout de l'ophitone, dont la couleur et le grain ont donné pour la première fois à M. *Krjukow* l'idée de le polir pour en faire des

urnes et d'autres objets d'une fort belle apparence (1).

Dans le *cratère de la Badrak*, les roches sont les mêmes; de l'ophitone et du porphyre amygdaloïde; seulement je n'ai pas vu de basalte.

En un mot, que sont ces roches ignées? Une parfaite répétition de ce que j'ai vu sur la côte de Crimée, à Foroze, à Laspi, et surtout au promontoire Parthénique. Ainsi, il est plus que probable qu'une simultanéité d'efforts plutoniens aura lié ces différents groupes ignés qui entourent la chaîne taurique.

En parlant du *cratère d'éruption et de soulèvement de la vallée du Salghir* (t. V, p. 401), j'ai cru prouver par les effets, trois efforts ou éruptions plutonniennes; la première, qui a redressé les poudingues anciens; la seconde qui a soulevé le jura et la chaîne taurique; sur les jets de cette éruption s'est déposé le néocomien de Kourtsi. Enfin, la troisième éruption est volcanique; elle est caractérisée par la couche à hélices qui commence l'étage du tertiaire de la steppe, et par les galets de Saraïli-Kiat et de Mamak.

(1) Dans un *Rapport sur quelques roches de la Russie méridionale* rapportées par M. de Koeppen, lu le 26 oct. 1838, l'*ophitone* de Béchev est noté sous le nom de *Feinkörniger Diorit.* (*Bulletin scientif. de l'Acad. des Sciences de St-Pétersbourg*, t. V, n° 1.)

En thèse générale, sur la *côte de Crimée*, l'on peut affirmer positivement que les jets ignés ont travaillé la chaîne taurique après le dépôt du lias et du jura.

Au *cap Parthénique*, les faits sont moins vagues, et l'on peut croire notamment, sans parler de bouleversements plus anciens, à une grande révolution à la fin de l'époque de la craie, le calcaire à nummulites y compris. Grand épanchement de porphyre amygdaloïde, et d'autres roches sur lesquels s'est déposée immédiatement la marne blanche, brillante, premier étage tertiaire. Dès-lors, *vrai volcan*, ce centre d'éruption n'a cessé d'agir pendant toute l'époque tertiaire, depuis le dépôt de la marne blanche jusqu'à celui des derniers calcaires de la steppe.

Qu'induire par contre des porphyres de l'*Alma* et de la *Badrak ?*

D'abord il est clair qu'il y avait eu une violente catastrophe qui a soulevé et bouleversé le schiste sur lequel le néocomien s'est déposé (1). Alors ont eu lieu vraisemblablement une partie des épanchements des porphyres amygdaloïdes et autres sur le dos desquels s'est déposé le néocomien.

Mais la présence des cratères dans le néoco-

(1) Atlas, V[e] série, géol., plans, pl. 13.

mien, sa dislocation par lambeaux semés çà et là et élevés à des hauteurs très-différentes, sa dénudation, et surtout les filons de porphyre qui ont pénétré dans les fentes de la roche néocomienne, indiquent assez des éruptions et des mouvements plus récents, et en présence de ces grands portails taillés dans l'épaisseur entière de la formation crétacée en face des jets ignés, l'on ne peut s'empêcher de croire que ceux-ci ont joué le rôle principal dans ces violentes déchirures du groupe crétacé.

Et même leur action a duré jusqu'à une époque très-récente ; car des cailloux de l'Alma sont répandus sur le sommet de la colline de Bellevue, comme ceux qui recouvrent la colline de Mamak, mais en moindre abondance. Ces cailloux roulés de quarz, de silex corné, etc., reparaissent aussi çà et là aux alentours du jardin de Sabli. Je fais cadrer ce mouvement qui a transporté les débris du conglomérat rouge du pied du Tchatyrdagh sur les coteaux de Sabli, à celui qui a formé les dépôts de galets de Saraïli-Kiat, pendant l'époque du tertiaire de la steppe (1).

(1) Tome V, p. 403.

Ruines de Mangouche : fort, église, cimetière. — Cryptes de Badrak. — Sabli.

Après cet exposé géologique des vallées de la Badrak et de l'Alma, qui termine l'histoire des révolutions physiques de la Crimée, je reviens encore sur quelques monuments intéressants que je ne veux pas négliger.

Il semble que les anciens aient pris à tâche de fortifier la partie élevée du cours de l'Alma, car outre les deux châteaux-forts de *Sarisap-Kerman* et de *Saramambache-Kalé*, que j'ai cités plus haut, il s'en trouvait un troisième sur la plus grande des deux collines de Mangouche : un rempart encore visible en occupe presque toute la sommité sur une longueur de 360 pas (1). Ce rempart existe dans tout le pourtour A du rocher, où il offre quelque facilité à être escaladé ; mais la partie B n'a pas été défendue, le roc étant plus élevé et à pic.

Une séparation intérieure coupait le fort en deux parties inégales. De part et d'autre, on remarque des traces d'habitations. Le rempart est passablement effacé, et je ne puis dire si le gazon ne recouvre point peut-être une muraille renversée et ses décombres.

(1) Atlas, Ire série, géogr., pl. 17.

À qui attribuer cette ruine si oubliée que M. de Koeppen n'en a pas même fait mention dans son *Krimzkii-Sbornik*, lui qui n'a rien oublié! Elle prouve seulement que Mangouche a été de tout temps un endroit important. Sa dernière belle époque date de l'an 1778, où, lors de la guerre des Russes contre la Turquie, Mangouche, principalement habité par des Grecs, fut destiné à être colonisé sur les rives de la Mer d'Azof, dans le district de Marioupol, où un *nouveau Mangouche* rappelle celui de Crimée. Il reste dans l'ancien Mangouche de nombreux souvenirs de cette migration; des maisons, une église et des tombeaux.

Les maisons en pierre de taille ont été bâties sur le même plan; elles avaient des cheminées en pierre, et une espèce de solidité qui contraste avec la fragilité des maisons tatares (1).

La chapelle grecque ruinée offre encore quelques traces de peintures; j'ai copié sur l'angle de l'église une inscription grecque en haut, et arménienne en bas. La première m'aurait paru incompréhensible, tant les lettres sont mal fai-

(1) La population qui a succédé aux Grecs consiste en 70 familles russes colonisées du temps du prince Potemkine, et en 30 à 40 familles tatares, comptant en 1837, les premiers 293 âmes mâles, les derniers 89, en tout 380 habitants mâles.

tes, si je n'avais vu en la comparant à la seconde, qui a été interprétée par les soins de M. Chopin, qu'elle n'est qu'une répétition de celle-ci en lettres grecques.

Dans l'inscription arménienne on lit :

« A Gulé-Ogli, Lousse Egbor. »

En Grec, on lit :

†
γουλωγλου
λουσεγ
βηρ......

Viennent ensuite trois hiéroglyphes qui peuvent exprimer la date (1).

Lousse Egbor signifie *saint frère* en arménien. Les Arméniens de Turquie se donnent réciproquement ce nom lorsqu'ils ont fait ensemble le pèlerinage de Jérusalem, et vu en même temps l'espèce de *météore* enflammé qui s'élève de dessous le tombeau du Christ.

Leur cimetière abandonné est des plus riches en tombes grecques modernes, du genre de celles que j'ai décrites à Laspi et dans d'autres localités, c'est-à-dire formées d'un sarcophage posé sur plusieurs degrés, représentant une petite église placée sur son soubassement et dominé par une tour érigée à la tête du monu-

(1) Atlas, IVe série, archéol., pl. 26 *b*.

ment. Une porte en ogive droit (1) ou en plein cintre, est taillée au bas de la tour.

Sous le pignon de la tour, quelques monuments portent des croix sculptées, simples ou cantonnées; d'autres sont ornés de lignes qui se croisent comme la croix de St.-André (2).

A ce genre de tombes se joignent aussi en grand nombre de simples parallélipipèdes, avec des emblêmes ciselés sur les côtés; j'ai figuré l'un de ces emblêmes qui rappelle la hache dont se servent les Cosaques de la Mer Noire dans leurs voyages (3).

Une ville crypte occupe encore l'entrée de la cluse de *Badrak*, où le grès vert paraît en couches peut-être moins considérables qu'à Baktchisaraï, mais assez puissantes cependant pour des cryptes. Elle est à une demi-heure de chemin du village de Badrak, au S. E. sur la rive droite de la rivière, où le grès vert est à pic. Les cryptes très-nombreuses sont dans le style

(1) J'appelle *ogive droit* celui où l'ogive est exprimé par des lignes droites au lieu d'arcs de cercles réguliers. Cette forme se répète souvent dans les constructions des maçons persans, qui savent murer ces voûtes en briques sans échafaudage, Atlas, IVe série, archéol., pl. 27, fig. 4 et 5.

(2) Voyez les différentes formes de ces tours, Atlas, IVe série, pl. 26 *b*.

(3) Atlas, id., pl. 27, fig. 7.

de celles de Tépékerman : une partie est conservée; d'autres ont été dégradées par le temps. On y observe les mêmes foyers et les mêmes creux taillés dans la pierre le long des parois, soit comme trous à planter des amphores, ou comme *silos* à garder du blé. Une de ces cryptes a dû servir d'église; elle mesure 11 pieds de long et autant de large : elle renferme ainsi que des caveaux tumulaires, de grandes fosses taillées dans le sol et dans les parois, où l'on déposait les corps, comme dans les autres villes cryptes. Avant d'arriver aux cryptes, on rencontre une pierre isolée très-grande, attachée seulement par sa base à la montagne et dans laquelle on a creusé une crypte avec une porte d'un côté et une petite fenêtre de l'autre (1).

Il n'y a plus de ville crypte dans la cluse de l'Alma; le grès vert a presque disparu, et la craie marneuse n'est pas assez solide pour le remplacer.

La vallée de l'Alma est remarquable par ses beaux vergers qui rivalisent avec ceux de Simféropol : le plus beau et le plus grand est celui de M. *Tchernof*, qui est dans la cluse même, à côté du village de Kobaza : il comprend treize cents pieds d'arbres fruitiers. En 1831, on y a

(1) Hablitz, *Descrip. phys. de la Tauride* (1788), p. 18 et 19. P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 321.

récolté environ 10,000 quintaux de pommes *sinapes* et *tchillebis*, dont la vente sur place, aux marchands de Moscou, a produit 33,000 fr. (1).

Dans cette vallée demeure le comte de Maison, l'un des civilisateurs zélés des Tatars Nogais (2); il possède la terre d'*Hadji-Bikez*.

Mais le plus beau domaine sans contredit est celui de *Sobla* (*Sabli*), que possède la comtesse Laval. Il comprend 4000 dessétines de terrain, avec trois villages russes colonisés, et une belle maison de campagne, avec jardins, parcs, etc. Sabli a été l'une des premières campagnes établies par des seigneurs russes en Crimée. Son fondateur fut le général André Borosdin, ancien gouverneur de la Crimée, qui vendit sa nouvelle création au comte Zavadofski, que le désir de plaire à une grande dame portait à ce coûteux achat. Des mains du comte elle a passé dans celles de la comtesse Laval.

Le général Borosdin y avait érigé plusieurs fabriques qui devaient servir de modèle en Crimée; je ne sais quel sort a pesé sur ces différentes branches d'industrie; mais aujourd'hui l'on ne travaille plus qu'à la fabrication du drap, qui occupe une partie de la population. L'admi-

(1) C. H. Montandon, *Guide*, p. 303.

(2) Daniel Schlatter, *Reise nach der Nogayen-Tartarey* (1822 à 1828), St-Gallen, 1836, p. 82.

nistrateur, M. Henri *Vander Schrouff*, avait trouvé qu'il n'y avait nul profit à continuer à s'occuper des autres branches d'industrie, et il a porté ses regards sur les vrais revenus de la terre, le foin, le blé, le tabac, les fruits. Il avait un soin particulier du jardin, qui était fort bien entretenu, et riche en excellentes espèces de poires et de pommes. On y avait acclimaté le *Gleditsia triacantha*, le *Catalpa*; au jardin était adossé par une colline crayeuse tournée au midi, une petite vigne, l'une des plus élevées de la Crimée : elle produisait, dans les bonnes années, un vin blanc très-gazeux et agréable à boire, mais très-léger.

L'on visite dans le jardin la fameuse incription d'*Alexis, seigneur de Théodoros* : elle tient lieu de banc, placée au milieu d'un bosquet de verdure (1).

Le foin que récolte Sabli est consommé sur place par les grands troupeaux de bœufs qui approvisionnent Simféropol et Sévastopol : l'engrais reste ainsi à la terre. La vente de ce foin monte à une somme très-considérable, surtout dans les années sèches, où la steppe ne produit presque rien, et où les prairies basses et irrigées seules ne souffrent pas.

Mais la vrai industrie de M. Henri Vander

(1) Atlas, IVe série, archéol., pl. 26 *b*.

Schrouff est celle du tabac, dont il fait des plantations dans un terrain gras et léger, le long des rives de l'Alma. Il a su trouver l'espèce qui lui convenait et donner, par la fermentation, à ses produits des qualités qui les ont fait distinguer aux expositions de l'industrie à Moscou, et qui ont procuré à M. Vander Schrouff des médailles d'encouragement. Son procédé de fermentation consistait à faire monter la température du tabac de 19° à 24° de R. en le recouvrant de paille d'orge fraîche. Au reste, c'est chez lui qu'il faut étudier ce secret de bonification, qui demande beaucoup d'attention suivie.

On peut juger de la végétation que M. Vander Schrouff avait su imprimer à ses plantations de tabac, par les mesures que j'ai prises sur plusieurs pieds. Sur l'un, la première feuille d'en bas mesurait 1 pied 4 pouces de roi de large, et un peu plus de 2 pieds de long. La seconde feuille arrivait déjà à 2 pieds 8 pouces, et la troisième sur 1 pied de large mesurait 3 pieds 1 ½ pouce de long. Sur un autre pied, la troisième feuille avait 3 pieds de long et 2 pieds moins 9 lignes de large.

Ce tabac est très-recherché de tous les fumeurs de la Crimée.

Sabli et la vallée de l'Alma étaient, avant l'établissement de la chaussée d'Aloucheta, l'une des principales routes de la steppe à la côte méri-

dionale. Sur cette route, qui n'est pas à comparer à celle qui remonte la vallée si pittoresque du Salghir, l'on ne rencontre qu'un seul village, *Béchev*, dont les habitants font un commerce de bois considérable. La route arrive sur le sol occidental de Tchatyrdagh, et traverse le mur en gros quartiers bruts de roc que j'ai décrit de ce côté-là (1), et que les Tatars désignent sous le nom de *Portes-de-Fer* (Démirkapou). L'on voit que non-seulement le côté des cluses avait été défendu par des fortifications, mais qu'on en avait aussi érigé pour fermer les défilés des Yaïlas.

Pour se rendre de Sabli à Simféropol, distant de 15 verst, la route préférée traverse les magnifiques prairies qui longent le crêt crétacé et le calcaire à nummulites dans la direction de Kourtsi. Au mois de juin, c'est une promenade délicieuse : l'on a sans cesse à droite la vue des montagnes, et le tapis vert qui délecte les yeux est bien préférable aux teintes blanches et poudreuses de l'autre route qui passe sur le plateau de marne blanche.

A 5 verst de Simféropol, un peu au-delà de Kourtsi, la route traverse une longue ligne de tertres crayeux, qui commence au pied du rocher de calcaire à nummulites et qui s'étend jus-

(1) Tome V, p. 427.

qu'au ruisseau de Kourtsi, où elle s'arrête sur la limite escarpée du néocomien. J'ai d'abord pris ceci pour une série de tumulus; mais il paraît que ce sont les fondements d'une muraille avec des tours, destinée à fermer l'entrée de la Gothie de ce côté-ci : ce serait donc vraisemblablement l'un des murs de l'empereur Justinien (1).

Kermentchik près de Simféropol. — Tumulus. — Fort de Saraïli-kiat.

Enfin j'arrive à ma dernière station en Crimée, par laquelle je vais clore ma longue narration : je vais quitter mon lecteur sur les ruines de la résidence de Skilouros, roi des Tauro-Scythes, et j'aurai complété ainsi autant que possible la description essentielle des anciens monuments de la Crimée.

La cluse de Simféropol a vu disparaître presqu'en entier, comme roche d'encaissement, le grès vert et la marne grise qui les sépare du calcaire à nummulites, les étages inférieurs de la craie s'effaçent, et à peine s'ils forment de légers talus gazonnés sur lesquels s'élève alors la mu-

(1) Voyez sa place marquée sur le plan des environs de Simféropol, V[e] série, pl. 19. P. de Koeppen, *Sbornik*, p. 323.

raille nummulitique, qui forme les battants de la cluse. L'un de ces battants, je l'ai décrit ; c'est celui qui est séparé par une faille du nouveau Simféropol (1).

Ce lambeau de rocher ressemble au promontoire de Tchoufoutkalé, excepté qu'il est de beaucoup moins élevé. La pointe du promontoire se dirige au N. A 350 toises environ de cette pointe, se trouve l'unique fortification, consistant en une muraille flanquée de 6 tours, qui s'étend d'un précipice à l'autre et ferme la tête du promontoire qui a 250 toises de large (2). La muraille n'avait qu'une porte percée au milieu, entre deux tours. Le reste du promontoire était sans défense ; le rocher à pic rendait un mur inutile.

Plusieurs monceaux de décombres qui s'élèvent çà et là dans l'enceinte du fort, ont excité l'attention des constructeurs de maisons à Simféropol, entre autres celle du sultan A. J. Krim-Ghéreï qui, vers la fin d'avril 1827, y fit enlever de nombreux matériaux pour la sienne. En fouillant, on trouva alors plusieurs marbres très-intéressants qui ont été transportés au musée d'Odessa, où je les ai vus et étudiés.

(1) Tome V, p. 389.
(2) Atlas, Ire série, géogr., pl. 17, et Ve série, géol., pl. 19.

Le principal était un bas-relief sur lequel on voyait représenté le roi Skilouros montant, sans selle et sans étriers, un cheval qui n'était muni que d'une bride. Le roi, présentant le côté droit, était coiffé d'un bonnet scythe ou phrygien, mais sans bouts pendants. Sa chevelure flottait des deux côtés de la tête, qui regardait de face à peu près. Son costume consistait en pentalons scythes passablement étroits, comme les pentalons circassiens : des plis se dessinaient dans toute la longueur du canon. Ils étaient rattachés par une ceinture. Un large manteau pendait en longs plis de l'épaule droite sur l'épaule et le côté gauche. Sous le bas-relief se trouve l'inscription suivante :

ΒΑΣΙΛΕΥΣΣΚΙΛΟΥΡΟΣΒΑΣ [ΙΛΕΥΣΜΕΓΑ] ΛΟΣ... ΤΟ
Λ'ΕΑΥΤΟΥΒΑΣΙΛΕΙΑΣ......

c'est-à-dire : « Le Roi Skilouros, Grand Roi, la 30e (année) de son règne. . . . . (1). »

(1) De la position des trois forteresses tauro-scythes, dont parle Strabon, etc., par M. de Blaramberg, Odessa, 1831, in-8, p. 15. P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 327. Sestini, *Musée Chaudoir*, cite deux médailles d'un roi Skilouros. L'une en bronze, pl. I, fig. 14, a pour *avers* la tête du roi avec un chapeau extraordinaire qui ressemble à celui de Mercure : *Revers* ΒΑΣΙΛΕΣ...ΣΚΙΛΟΥΡΟ en deux lignes séparées par un caducée. La seconde a pour *avers* une tête coiffée d'un bonnet scythe à bouts pendants,

Sur la face d'un postument en marbre gris, haut de 1 pied 2 pouces, large de 1 pied 10 pouces, qui avait supporté une statue, on lisait :

ΔΙΙΑΤΑΒΥΡΙΩΙΠΟΣΙΔΕΟΣΠΟΣΙΔΕΟΥ
ΧΑΡΙΣΤΗΡΙΟΝ.

c'est-à-dire : « A Jupiter Atabyrien, Posidée fils de Posidée (fait) cette offrande » (1).

Un autre postument, aussi en marbre gris, semblable à celui qu'on retrouve fréquemment dans les ruines de Panticapée, contenait un fragment d'inscription provenant du même donateur :

ΙΝΑΛΙΝΔΙΑ	αθηνα λινδία
ΕΟΣΠΟΣΙΔΕΟ	ποσιδέος ποσιδέου
ΡΙΣΤΗΡΙΟΝ	χαριστήριον.

c'est-à-dire : « A Minerve Lindia, Posidée fils de Posidée (fait) cette offrande » (2).

La première de ces inscriptions a fait supposer que les Rhodiens avaient peut-être établi ici une colonie, parce qu'ils adoraient dans leur île,

et pour légende ΒΑ... Revers ; ΒΑΣΙΛΕΩ... ΣΚΙΛΟΥΡ, en deux lignes séparées par un chariot attelé de deux chevaux à gauche ; ΟΛΒΙΟ. Ces deux médailles sont d'un autre Skilouros, à ce que je crois.

(1) Blaramberg, *de la Position*, etc., et P. de Koeppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 329 ; Boeckh, *Corp. Inscr.*, n° 2103 *b*.

(2) Boeckh, *Corp. Inscr.*, n° 2103 *c*.

dans un temple bâti sur une montagne, Jupiter avec le même surnom (1).

Boeckh, par contre, suppose qu'après Skilouros une colonie de Chersonésiens a pu venir s'établir ici (2).

Une découverte que j'ai faite vient à l'appui de l'idée que des Grecs sont venus se coloniser au milieu des Scythes. Occupé pendant l'été de 1834 à parcourir les abords de cette forteresse, pour retrouver les anciens chemins qui menaient sur le rocher, je suivais celui qui, depuis l'angle de la muraille, descend rapidement vers la vallée du Salghir, en face de l'hôtel du comte Vorontsof, lorsqu'à mi-pente je remarquai qu'on avait fouillé un *tumulus* presque effacé qui bordait le chemin. La terre qu'on avait rejetée en remplissait une partie, et à mon grand étonnement elle se trouvait mêlée de quelques ornements en verre. Ma curiosité excitée m'engagea à faire des recherches. Heureusement, ceux qui venaient de fouiller récemment, avaient perdu courage et n'avaient que peu endommagé le tombeau, me laissant une riche récolte. A 7 pieds de profondeur, gisaient les ossements de quatre à cinq corps d'hommes décomposés, couchés la tête vers l'orient.

(1) P. de Koeppen, *Krimskii Sbornik*, p. 309.
(2) *Corp. Inscr.*, II, p. 147.

Ils avaient autour du cou des *colliers* en cuivre tordu, mince comme une ficelle, s'accrochant par derrière (IVe série, pl. 31 *a*, fig. 16). A ces colliers étaient enfilés de *grosses perles*, tantôt longues, tantôt rondes, de 7 à 10 lignes de diamètre, de toutes espèces. La plupart étaient en verre de plusieurs couleurs, mêlées ensemble, dans lesquelles le vert, le bleu, le blanc, le jaune et le gris prédominaient (fig. 5 *a*, fig. 6 *a* et *c*). Quelques-unes étaient unies; d'autres, travaillées avec plus de soin, étaient recouvertes de petites gouttes de verre semées comme des perles sur leur surface (fig. 5 *b* et *e*, fig. 6 *b*, fig. 7 *e*, fig. 16 *b b*). La plus grande partie ont été fortement attaquées par l'acide fluorique et se sont décomposées à l'air.

D'autres perles sont en pâte bleue ou verte égyptienne; elles sont cannelées en longueur et bien conservées (fig. 8 et fig. 16 *a*).

Une troisième sorte de perles est travaillée en *mosaïque* (fig. 7). Tantôt avec des pâtes égyptiennes de différentes couleurs, on a imité de petits dessins (fig. 7 *d*), ou des guirlandes (fig. 7 *a*). La couleur des pâtes est passablement ternie. D'autres sont travaillées en damier noir et blanc (fig. 7 *b*). Enfin les plus jolies imitent, quoiqu'imparfaitement, les mosaïques modernes en verre (fig. 7 *c*).

Je trouvai aussi comme un ornement de col-

liers, un disque d'*ambre jaune*, de la grandeur d'une pièce de cinq francs (fig. 13), de grosses perles en *jayet* (fig. 3).

Chaque mort avait sur la poitrine pour talisman un *scarabée sacré* égyptien (fig. 10), ou un petit *lion couché* (fig. 11), ou une autre emblème que je prends pour un *Priape* (fig. 9). Les scarabées sont parfaitement semblables à ceux d'Egypte, et portent sur le revers un serpent replié dans la position du *Knouphis* ou bon démon que l'on voit sur le front des divinités égyptiennes. Ces objets sont en pâte de verre égyptienne; ils sont percés pour être portés sur un fil de métal, avec des *chaînettes* de petites perles en verre de formes charmantes (fig. 1 et 2); d'autres sont en jayet travaillé en cylindre ou en perles (fig. 3). On avait poli et arrondi des morceaux d'*ambre jaune* (fig. 14), de *calcédoine* (fig. 4 *a*), d'*agathe* (fig. 4 *b*, *b*, *b*). Je trouvai aussi de *vraies perles* (fig. 4 *e*). Des morceaux de verre *aigue-marine* de forme bizarre, étaient simplement percés pour y passer un fil (1).

(1) M. Jomard, auquel j'ai montré ces colliers pour avoir son avis, m'a dit qu'on trouvait très-habituellement en Egypte, dans les tombeaux, des colliers composés de la même manière; que les objets que j'avais trouvés en Crimée n'étaient point égyptiens, mais avaient été faits à l'imitation du style égyptien, peut-être par des artistes

Aux bras et aux jambes, ils portaient des *bracelets* en cuivre très-légèrement travaillés, avec quelques ornements sur les branches de jonction. (Fig. 17, 18 et 19 pour les bracelets, et fig. 20 à 24 pour les branches.) Les figures 25, 26, 27 et 31, en cuivre, ainsi que des morceaux triangulaires, sont restés énigmatiques pour moi.

A côté des corps, je trouvai encore un *glaive* en fer (gladius), un *couteau* pointu en fer, dont le manche était d'os (fig. 32), et quelques *flèches* en fer, dont l'une était restée plantée dans le tibia de l'un des guerriers (fig. 33). Une clef en cuivre de forme grecque (fig. 29), une fibula romaine, aussi en cuivre (fig. 30), et une aiguille (fig. 28), se trouvaient dispersées dans le tombeau.

Le seul objet en poterie que j'aie rencontré est un grossier *kados* scythe très-épais, haut de 7 ½ pouces : il ne ressemble en rien aux élégants vases étrusques de Panticapée (1).

A peu près à 2 ou 3 pieds au-dessus de ces quatre ou cinq corps, était enseveli celui d'une

étrangers et avec des matières différentes de celles que les Egyptiens avaient employées. Quelques-unes des formes étaient étrangères à l'Egypte.

(1) Atlas, IVe série, archéologie, pl. 8, fig. 7, et tome V, p. 157.

femme, reconnaissable au *miroir* en cuivre (fig. 15) qui était déposé à côté d'elle; elle était aussi ornée de bracelets en cuivre, de chaînettes en petites perles. Les débris d'une *coupe* étrusque se mêlaient à une masse considérable de *pierres à feu* ou silex fragmenté, qui étaient semées autour et sur les cadavres. Il n'y a pas de silex pyromaque à Simféropol; il vient des rives de l'Alma, et la rencontre de ces fragments aigus et tranchants dans le tombeau rappelle les mœurs des Scythes qui se déchiraient le corps en signe de deuil, et jetaient ces instruments ensanglantés dans le tombeau, comme je l'ai expliqué en parlant du tombeau de Kouloba (1).

Les tumulus sont rares, du reste, autour de la forteresse de Kermentchik; il paraît que l'usage avait fait adopter d'autres sépulcres, et qu'on les creusait dans les rochers voisins de la forteresse, sous les couches supérieures du calcaire à nummulites, où j'en ai visité un certain nombre qui sont au-dessus du chemin dont j'ai parlé et fort près du tumulus, en regard de la maison du comte Vorontsof : elles sont très-basses, n'ayant que 5 pieds de haut, et n'ont pas servi d'habitation (2). Leur longueur est de

(1) Tome V, p. 199.

(2) Atlas, IVe série, archéol., pl. 19, fig. 5.

12 pieds, leur largeur ou profondeur de 8 pieds. Elles ont une porte sur le devant. Au milieu des deux parois de côté et de celle du fond, sont de petites niches F, dont la voûte approche de la forme triangulaire; elles ont 1 ½ pied de haut, 9 pouces de large et autant de profondeur. Elles sont bien petites pour avoir contenu des urnes.

Dans la partie du rocher opposée à celle-ci et qui regarde le ravin où sont les sources, il y a d'autres cryptes funéraires semblables aux premières. Une seule m'a offert quelques ornements en croix de Saint-André, en lignes brisées, en lignes ondulées (1). C'est le seul exemple d'ornements pareils dans les cryptes de Crimée.

La vallée du Salghir, défendue dans la cluse du calcaire à nummulites par le fort de Kermentchik, l'était encore par un autre fort placé à la frontière de la steppe, sur le crêt de calcaire tertiaire récent qui domine le village de *Saraïli-Kiat*. Un petit promontoire qui domine le village, est fermé par un mur ou rempart, en dedans et en dehors duquel on trouve des ruines très-effacées d'habitations, quelques petits tumulus et des débris de pôteries (2).

(1) Atlas, IVe série, archéologie, pl. 19, fig. 5. Coupe en profondeur et coupe en large.

(2) Atlas, Ve série, plans, etc., pl. 19, où l'emplacement de ce fort est indiqué.

A peu près à moitié distance, entre les deux forts, s'élevait sur le bord du talus de la marne blanche, un grand tumulus; on ne l'a trouvé composé que d'ossements entassés pêle-mêle, comme après un combat (1).

(1) Atlas, Ve série, plans, etc., pl. 19. J'ai dit plus haut que ce tumulus pourrait bien être celui de *Toundoun*, chef des Khazares, qui avait été prisonnier à Constantinople et à Cherson; il fut bientôt après ramené en triomphe par ses soldats, mais il mourut en route, ceux-ci immolèrent sur son tombeau 300 soldats grecs et leur chef Christophe (711 de J.-C.). Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XII, p. 79, édit. St-Martin.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIERES.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

RECTIFICATIONS
ET FAUTES ESSENTIELLES
A CORRIGER.

TOME Ier.

Pages.

2, note, lisez 5e série. pl. 10.
3, lig. 25, lisez Oureanda, pour Ourcanda.
28, lig. 19, lisez Borchetche, pour Borchitche.
36, lig. 22, lisez Natoukhai, pour Ratoukhai.
48, lig. 18, lisez Ganser, pour Ganter.
60 et 61, lisez Aea et Aetès.
71, lig. 15, lisez pour au lieu de par.
74 et 77, lisez Tmoutarakan.
143, lig. 22, lisez Kertche, pour Kerkche.
200, lig. 14, lisez Sannighes, pour Samighées.
219, lig. 24, lisez Rion, pour Rior.
250, lig. 17, lisez Turquie, pour Perse.
270, lig. 29, lisez tacher, pour toucher.
289, lig. 6, lisez lathyrus, pour lathyris.
321, lig. 1, lisez passa, pour passe.
322, lig. 5, lisez grand, pour petit.
323, lig. 10, lisez Siraces, pour Siraus.
335, lig. 15, lisez Tguanas, pour Iguanas.
383, lig. 16, lisez des guirlandes.
407, lig. 15, lisez Tiridate, pour Mithridate.
407, lig. 24, lisez Ste. Ripsimé.
415, note, lig. 4e. lisez Firks, pour Friks.

Pages.
424, lig. 3, lisez David III, fils de Bagrat IV.
lig. 6, lisez Nikortsminda.

TOME II.

23, lig. 8, lisez Toukharis.
lig. 18, lisez demeures en bois.
30, la note (1), doit être mise après Chine, lig. 2.
42, lig. 13, lisez Sourmag, pour Pharnavaz.
70, lig. 24, lisez aujourd'hui vallée de.
82, lig. 8, lisez Gourgaslan.
96, lig. 6, lisez Hippus, pour Hippis.
106, lig. 6, lisez que, pour qui.
108, note lig. 2 lisez ville, pour vallée.
154, lig. 6, lisez David III.
245, lig. 17, lisez dépassent, pour disparaissent.
284, lig. 2, lisez Zéda-Tmogvi.
288, lig. 3, lisez 1836.
297, lig. 4 et 21, lisez Iconostase.
326, note, lig. 3, lisez trass, pour stras.
346, lig. 24, lisez poste, pour porte.
350, note, lig. 1, lisez fanum, pour sanum.
355, lig. 8, lisez la Tchikérimèla.
lig. 24, lisez 1,514, pour 1,414.
lig. 27, lisez de la T.
392, lig. 24, lisez écluse, pour église.
399, lig. 17, lisez Glola, pour Ghèla.
400, lig. 1, lisez Nakiéti, pour Paravnéchi.

TOME III.

37, lig. 16, lisez Anakria.
42, lig. 23, lisez Ste. Ripsimé.
82, lig. 9, et 12, lisez Kapartchai.

Pages.
82, lig. 19, lisez lisses pour lisor.
107, lig. 18, lisez les Potocki.
116, note, lisez IIIe série pl. 20.
127, note, lig. 16, lisez Khanat, pour Chanal.
157, lig. 7, lisez Sarapana.
168 et 169, lisez Tsérételli.
211, note, lisez Pl. 3*b*.
216, lig. 16, lisez pl. 34.
230, lig. 19, lisez Kabarda.
236, lig. 21, lisez cristessé.
240, note (1), lisez pl. 3*b*.
note (2), lisez On l'appelle.
250, lig. 16, lisez 1812.
257, lig. 19, lisez lesghis, pour ghis.
288, lig. 10, lisez crétaté, pour jurassique.
329, lig. 13, lisez Kieghart-Hassar.
358, lig. 7, lisez pape, pour pope.
404, note (1), lig. 3, lisez pl. 19.
405, lig. 16, lisez dizaine, pour centaine.
423, note, lisez pl. 3*c*.
454, lig. 14, lisez aga, pour agar.
456, lig. 4, lisez le Schinderhans.

TOME IV.

11, lig. 10, lisez Dchaafar.
55, lig. 12, lisez roseaux, pour coteaux.
164, lig. 26, lisez Souanes.
196, lig. 20, effacez ville.
232, note (3), lisez pl. 32.
261, lig. 13, lisez Ratcha.
266, lig. 16, lisez dans les roches.
303, lig. 9, lisez Nouzala.

Pages.

314, lig. 21, lisez 1941, pour 2085.
317, lig. 25, lisez Terkhèna.
330, lig. 5, lisez Slaves et Phrygiens.
lig. 14, lisez besoin, pour le soin.
332, lig. 15, lisez perdre, pour prendre.
345, lig. 17, lisez Pout, pour Pont.
382, note (2), lig. 8, lisez Périsades I, archonte.
397, lig. 12, lisez du Sud au Nord.
425, lig. 3, lisez Celte, pour Lette.
465, lig. 16, lisez collines boisées.
484, lig. 25, lisez sonore, pour encore

TOME V.

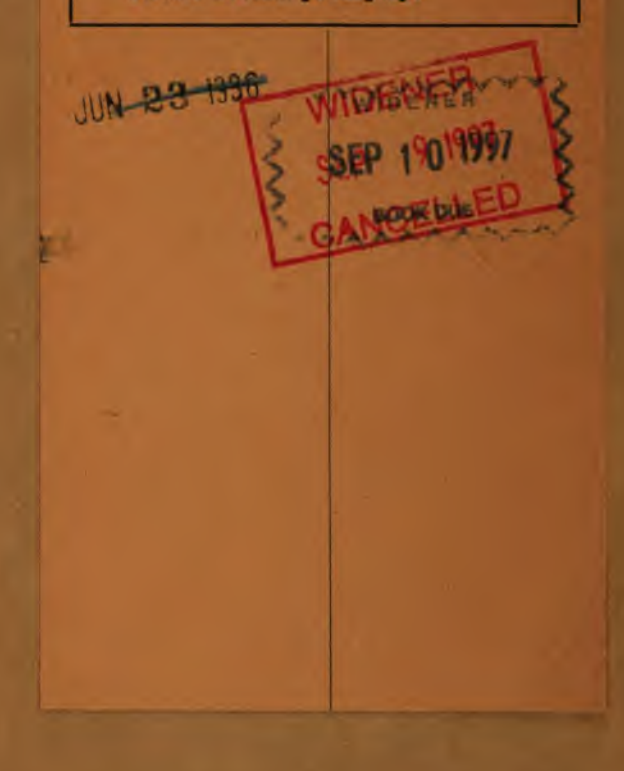
9, lig. 1, lisez Pharnace.
17, lig. 21, lisez postes, pour ponts.
25. lig. 14, lisez gauche, pour droite.
37, lig. 14, lisez stades, pour verst.
160, lig. 8 et 11, lisez pl. 7, pour pl. 8.
202, lig. 11, lisez une partie des tumulus.
255, lig. 17, lisez l'Ouest, pour l'Est.
lig. 18, lisez l'Est, pour l'Ouest.
256, lig. 1, lisez Scymnus.
269, lig. 18, lisez cligne, pour digne.
289, lig. 4, lisez trois, pour onze.
305, lig. 25, lisez jusqu'au, pour jusqu'à.
328, lig. 6, lisez Tchikénin.
355, lig. 11, lisez 1475.
364, lig. 21, lisez Fungia.
380, lig. 18, lisez paysage, pour passage.
418, lig. 28, lisez unies, pour unics.
450, lig. 27, lisez Kakouian.
454, lig. 20, lisez disent-ils, pour Désentels.

TOME VI.

Pages.

21, lig. 7, lisez On ne peut.
46, lig. 12, lisez grès rouge.
124, lig. 26, lisez Mey. pour Meg.
242, lig. 26, lisez position, pour possession.
264, lig. 13, lisez salés, pour sales.
304, lig. 26, lisez Jalta.
381, lig. 12, lisez αθηνα.


3 2044 018 978 338


JUN 23 1936
WIDENER
SEP 10 1997
CANCELLED
BOOK DUE